



Sa Majesté le Roi Mohammed VI

« Profondément convaincu de la nécessité fondamentale de la mobilisation de toutes les potentialités nationales pour réaliser le développement global et durable que Nous souhaitons pour Notre pays, Nous n'avons cessé d'œuvrer à la consolidation du rôle de la femme et de son implication dans tous les aspects de la vie nationale : économique, politique, social et culturel.

Notre but ultime étant de permettre à l'ensemble des composantes de la société de bénéficier, sans exclusive, des fruits de la modernisation et du progrès.

A cet effet, le Maroc poursuit sa marche soutenue et rationnelle sur la voie de la réalisation de l'égalité entre les hommes et les femmes, en termes de droits et d'obligations, à travers notamment une mise en œuvre optimale des dispositions du Code de la famille qui a doté la femme d'un statut qui préserve sa dignité et lui assure justice et équité. »

Extrait du Message de Sa Majesté le Roi Mohammed VI
aux participants au 61^{ème} congrès des Femmes Chefs d'Entreprises du Monde,
lu aux participants par Madame Zoulikha Nasri, Conseiller de Sa Majesté le Roi,
le vendredi 27 septembre 2013.

FEMMES
DE
L'ORIENTAL
MAROCAIN
Parcours de vies

Préface : Mohamed Mbarki
Textes : Philippe Michel
et Yasmina, avec
Fatema El Ouafi et Khadija Alaoui
Photographies : Hicham Oudghiri

MALIKA
EDITIONS

Collection Oriental.ma

Mohamed Mbarki

Directeur Général de l'Agence de l'Oriental, institution née dans le sillage de l'Initiative Royale pour le Développement de l'Oriental. Son action illustre une conviction : le développement des territoires s'appuiera aussi sur toutes et tous.

Philippe Michel

Homme de communication, de rigueur et d'émotion, auteur de plusieurs ouvrages dédiés à la culture et aux territoires de l'Oriental Marocain.

Fatema El Ouafi

Née à Guercif, Fatima El Ouafi est journaliste et militante associative. Elle reste attachée à sa région et attentive à son développement.

Khadija Alaoui

Militante associative, la journaliste est particulièrement sensible aux droits et représentations des femmes. Elle a co-signé plusieurs ouvrages collectifs.

Hicham Oudghiri

Originaire de l'Oriental, l'artiste, photographe de terrain, est déjà connu pour avoir illustré un ouvrage de référence sur les tribus Bni Guil.

Ouvrage coordonné par Monsieur Karim Yahia
Coordonnateur National du Programme DÉLIO.

Conception graphique :
agence TOPIC Groupe MPCOM

© Agence de l'Oriental

ISBN : 978-9920-35-945-0 • Dépôt légal : 2018MO2514

Sommaire



A chacune son chemin de vie et sa voie vers la réussite	<i>11</i>
Les prolégomènes de Yasmina	<i>15</i>
L'invitation au voyage	<i>19</i>
Mes premiers pas vers elles	<i>21</i>
Mes belles rencontres dans l'Oriental Marocain	<i>25</i>
Mes héroïnes, femmes illustres originaires de l'Oriental Marocain	<i>158</i>



A chacune son chemin de vie et sa voie vers la réussite



Ce livre est un hommage à la femme, à ses immenses apports à nos vies, sociale et familiale, à sa créativité, à sa combativité et bien sûr à sa contribution au développement des territoires de notre Région.

L'Oriental Marocain a souhaité l'honorer, par le récit de quelques parcours de femmes, singuliers ou exceptionnels, des réussites anonymes, des sagas pudiques et modestement restituées par leurs héroïnes, comme l'Oriental en a le secret.

Ces découvertes sont des rencontres de hasard, des convergences spontanées, des pauses dans le quotidien... Nous les devons à la narratrice Yasmina, sorte de muse d'aujourd'hui... qui a su écouter et dialoguer en échanges complices avec ses interlocutrices.

Toutes ces femmes ont confié un peu de leur parcours. De femme à femme, en tête-à-tête, elles se sont racontées. Jeunes filles ou grand-mères, elles ont dit leurs difficultés, partagé un peu de leur vécu, dit leurs bonheurs, esquissé leurs espoirs...

Tout ce que vous lirez ici est criant de vérité et la forme romanesque n'altère rien de ces parcours de vie. La narratrice tisse à son initiative un lien entre tous ces talents de femmes que le hasard a placé sur son chemin et que seul un regard extérieur bienveillant et curieux pouvait réunir... La forme d'une fiction ? Certes, mais aussi de belles réalités qui portent haut le respect pour ces femmes de l'Oriental, pour que la Région avance mieux et plus vite.

Ce livre n'est donc ni une réponse à une mode, ni une sélection de profils qui viendrait hypothéquer d'autres ambitions féminines légitimes.



Il confirme un simple constat : notre développement, salué partout, n'est pas suffisamment inclusif pour les femmes. Sa Majesté le Roi Mohammed VI, que Dieu L'assiste, ne cesse de le rappeler. Notre modèle de développement ne permet pas encore assez l'accès des femmes aux responsabilités et même, souvent, tout simplement au travail, le vrai travail, doté des protections sociales, celui où les chances sont égales pour tous, mais pas encore pour toutes.

Pourtant, les progrès ne sont pas contestables. Il est question pour l'Etat de les accélérer, car moins d'inclusion pour les femmes, c'est de la croissance économique en moins pour tous. Déjà, beaucoup de femmes n'attendent pas de la seule puissance publique la réforme des mentalités ou des habitudes.

Ces femmes ont l'ambition d'un avenir meilleur, s'accomplissent, croient en leur destin. Elles réagissent en citoyennes autant qu'en mères ou en jeunes filles pleines d'espoir et d'enthousiasme. Pour autant, elles accompagnent sans le montrer l'action des pouvoirs publics, mais avec leur vérité, leur volonté.

Alors, nous avons laissé l'auteure à sa subjectivité. Il s'agissait bien d'illustrer, de laisser le récit raconter des vérités, sans pouvoir espérer les dire toutes. Beaucoup d'entre-elles, malheureusement souvent parmi les plus modestes, se sont refusées avec pudeur à l'exercice. Nous le craignons alors même que ce projet leur était prioritairement dédié, destiné d'abord à celles qui, dans les territoires, sont les actrices silencieuses du développement.

Faire toute sa place à la femme dans notre société marocaine moderne n'est pas qu'un enjeu économique et social : c'est une promesse démocratique, la volonté d'un Roi... le signal fort de Son règne.

En ce sens, la Moudawana promulguée par Sa Majesté le Roi, dès 2004, n'était pas un aboutissement et tout un chacun le mesure désormais : ce fut une étape, la fondation d'un autre rapport à la femme dans notre société, celui qui libère et bouscule les pratiques vernaculaires parfois discriminantes.

Quand le discours public et la législation évoluent, la société interagit avec eux, crée ou s'approprie de nouvelles façons d'être, de vivre, d'entreprendre. Ainsi, peu à peu, le genre conquiert son statut d'évidence !

Bien sûr cette mutation profonde et sage a eu ses pionnières. En fin d'ouvrage, hommage est rendu à quelques-unes d'entre elles. Mais l'ère des initiatrices est désormais révolue ; aujourd'hui, les femmes de la Région de l'Oriental prennent leur présent et leur avenir en main dans tous les domaines, du haut en bas de la pyramide sociale, des centres-villes aux territoires les plus reculés.

En entreprises, associations ou coopératives, qu'elles les aient fondées ou simplement rejointes, dans tous les secteurs d'activités économiques ou les champs d'intervention sociaux, ces femmes créent des revenus, des emplois, du mieux vivre ensemble et de la dignité.

Il faut remercier celles qui ont bien voulu se dévoiler ici et partager un peu de leur parcours de vie, mais aussi toutes les autres que leur humilité naturelle a conduit à vouloir rester anonymes. Elles ont jugé, en liberté, que le temps n'était pas encore venu pour elles.

Mais, pour nous, elles restent une composante pleine et entière de ce projet. Nous avons respecté toutes les volontés et nous gardons le contact avec toutes pour un futur périple, plus prometteur encore, dans l'univers fascinant des femmes de l'Oriental.

Mohamed Mbarki
Directeur Général de l'Agence de l'Oriental





Les prolégomènes de Yasmina

Il était une fois... moi ! Moi pour qui tout devait commencer comme un conte et, pourquoi pas, finir comme un rêve. Moi qui ne m'en laisse pas conter, même par les belles histoires de l'Oriental autrefois racontées ; tellement détaillées qu'il me semblait les avoir vécues, connaître ces étranges dames des temps jadis de mon enfance, ces tantes au fort caractère, un brin mystérieuses et trop peu entrevues aux vacances d'été, ces cousines et voisines plus ou moins proches, ces personnalités hautes en couleurs - réelles vraiment ? - dont se nourrissait le roman familial. Maternel surtout.

Je voyais bien un peu d'Oriental, ici ou là, souvenirs mémorisés et photos vieilles... jaunies ou peut-être mal prises... ou encore maltraitées par la chimie instable au temps qui passe, des lumières trop ceci ou pas assez cela, des tirages sur papier, aux bords dentelés, ou des diapositives encadrées de plastique, déformées parfois, empoussiérées souvent.

Sur certaines, au dos, un prénom inconnu ou le toponyme d'un lieu que je ne situais pas. Ici ou là une déchirure, une tâche, comme une empreinte de la vie d'avant...

On y voyait des tenues de fête chamarrées de princesse de contes de fées, comme d'austères vêtements ajustés à la hâte ou classiquement portés, tantôt abimés par l'usage ou au contraire trop neufs ; des sourires lumineux sur de radieux visages ou de farouches regards aux yeux de braise ; des robes ardentes aux vifs coloris, des bijoux exubérants et d'autres discrets, de la beauté partout malgré les cadrages improbables... un monde un peu étrange et presque étranger.

Enfants, femmes et hommes inconnus, un peu de mes traits vous ressemblent, les yeux de celui-ci, le teint de celle-là...

Etes-vous seulement de ma famille ?

J'atteins désormais l'âge adulte, le vrai, celui qu'aucun chiffre ne dicte, celui où grands-parents, que l'on voyait toujours vieux, et parents que l'on croyait encore jeunes, s'en sont allés pour cette ultime émigration sans retour, laissant tant de questions non posées, de réponses incomplètes, enrobées de la pesanteur du vide et du trop-plein des interrogations.





Ce grand sentiment de solitude laisse toute sa place, immense, à l'imaginaire, comme à la quête de souvenirs qu'il n'est plus temps de faire siens ; au regret de ne pas avoir tout demandé quand il se pouvait encore ; toute sa place aussi aux objets inanimés sans leur âme, envolée avec ceux pour qui ils faisaient sens.

Les photos sont de ces naufragés de la mémoire éteinte. Qui ici ? Où cela ? Quel est ce décor, ce lieu, cette circonstance qui méritèrent photographie ?



Mon désir d'Oriental

Les paysages justement ; on pourrait croire que mes proches aïeux furent des gens du voyage, bohémiens ou gitans comme on dit en Europe, tant sont multiples et divers les lieux de leurs prises de vues. Ici, la mer et son clapot amusent visiblement les enfants maquillés de sable que le photographe a saisi, en pleine furia gestuelle et sans doute dans le vacarme des cris, parce qu'un ressac inattendu semble leur avoir mouillé un peu plus que les pieds. Sur le petit minois du plus jeune se lisent les pleurs ; mi-apeuré, mi-joyeux, craint-il d'être grondé pour s'être trop exposé, l'instant d'après l'instantané ? Tout cela sent la Méditerranée, aux marées si mesurées qu'on les ressent à peine.

Autre appareil, format différent, époque plus récente semble-t-il, un peu plus loin, dans la même boîte de biscuits métalliques aux motifs publicitaires et décoratifs mêlés, habilement laqués, voici le désert et ses dunes, un acacia rabougri en unique ornement, comme rapporté par un décorateur démuné. N'y manquent que les chameaux, aperçus tout-à-l'heure parmi d'autres précieuses archives, hiératiques derrière le préparateur du thé, passant leur éternité photographique dans une boîte à chaussures cette fois, sous un papier froissé d'emballage. Chaussures de femmes, au vu de la taille, à l'étiquette d'un faiseur d'Oujda inconnu de moi et peut-être à jamais disparu.



D'autres photos encore pour un pique-nique en forêt, des paysages de montagnes, d'autres de plaines ouvragées du travail des Hommes...

Quelle étonnante région offre donc de si nombreux et contrastés paysages ?

Quelle singulière population propose de si différents et fascinants visages ?

De tout cela je croyais tout savoir tant j'en entendis souvent parler, tant les récits et anecdotes émaillaient les conversations familiales et amicales. M'en restait finalement le sentiment de connaître mes racines, de me nourrir de cette sève originelle, d'absorber ses sucres naturels, ses bienfaits implicites, conscientisés ou non. Et voilà que trop d'objets désormais muets faute de pouvoir à nouveau être commentés, à jamais dépourvus d'éclats de rire et de réminiscences, me révélaient une identité trop fragile, des manques bien plus que des richesses, une composition lacunaire dont je ressentais davantage les vides que les contenus ; une identité fragmentée au fond qui me transportait d'un profond désir... un désir d'Oriental.



Mon désir d'Oriental n'avait pas de contenu bien précis, mais il habitait mon esprit ; et mon cœur aussi. Il lui fallait se transformer en envie, ou mieux, en envies, car le pluriel possède ce fabuleux pouvoir de vaincre les inerties, de donner des idées, de suggérer - déjà - des moyens de les satisfaire. Ainsi les envies deviennent peu à peu besoins impératifs, pour ne pas dire nécessités impérieuses.

La vieille valise de carton bouilli aux bords et coins renforcés de métal ne contenait pas que de vieilles paperasses. Un sachet de plastique opaque réveilla de puissants souvenirs : une poignée



de tickets de bateaux conservés, de plusieurs passages, aux couleurs variées mais toutes également affadies, écornés pour certains, ou visiblement passés par le fond d'une poche un peu trop sollicitée.





L'invitation au voyage



Vacances «de riche» dans l'Oriental

Et puis, trésor des trésors, dans l'étui de papier glacé à peine flétri, ces billets aux souches multiples dont seule la dernière restait encore attachée, méticuleusement remplis par une main habile à manier le stylo pour y écrire les noms d'une famille marocaine élargie à trois générations, qui prit un jour l'avion pour la première fois. Un retour au bled en tribu, comme il n'y en eut jamais plus pour nous tous.

Dans une scène oubliée, cet instant magique où mon père sortit de la poche intérieure du blouson de cuir le fameux étui gonflé de billets, comme un trophée ; moment de joie où les regards des parents se croisèrent et brillèrent comme pour illuminer plus encore leurs immenses sourires. Ma mémoire ne dit pas s'il y eut des youyous, mais tous les enfants comprirent que l'extra-ordinaire venait d'entrer dans nos vies.

Cette année-là, la petite Yasmina n'eut pas à dormir de longues heures, recroquevillée au fond de la voiture surchauffée, ou à cuire sous le soleil d'un quai d'embarquement dans une automobile surchargée transformée en four par la chaleur estivale. Exceptionnel séjour dans l'Oriental, que je vécus comme des premières vacances «de riche» !





Pièges à nostalgie

Peut-être ne faut-il jamais ouvrir les vieilles boîtes, les valises élimées, les sachets défraîchis : ce sont des pièges à nostalgie, des traquenards à remonter le temps. Après, il est trop tard pour oublier à nouveau, remettre le manteau protecteur du quotidien sur des sensations qu'on croyait effacées. Je savais maintenant que je reviendrais dans l'Oriental, pas comme en pèlerinage, mais en quête de moi-même, d'une part éparpillée et d'une autre inconnue. La petite voix à peine audible du début me le disait chaque jour un peu plus fort. Cette région avait des choses à me dire de moi et à me révéler d'elle.

Elle est de mon histoire comme j'appartiens à la sienne. Ses femmes sont aussi mes sœurs. Mes aïeules eurent à connaître et transmettre son passé ; j'avais à découvrir son présent. Après plusieurs décennies loin de mes origines, pour l'essentiel sans échanges épistolaires un tant soit peu récents, les courriers classiques et les réseaux sociaux ne me livrèrent que de rares, quoi que précieuses réponses. C'était déjà ça. Si les hommes étaient injoignables, les femmes ne s'étaient pas perdues corps et bien. Il y eut les courriers, le téléphone, les mails, les photos et les promesses échangées, un peu de « peut-être », beaucoup de « pourquoi », et bien des nouvelles des unes et des autres.

Puis vint une démarche simple, naturelle dans ma vie quotidienne et que pourtant je n'avais en l'espèce encore jamais effectuée, aussi évidente qu'elle fut : demander à mon moteur de recherche préféré ce qu'Internet avait à me dire aujourd'hui de cette Région de l'Oriental du Maroc, de son actualité comme de ses dernières décennies. Je ne m'attendais à rien de particulier, mais l'abondance me surprit.



Mes premiers pas vers elles

L'Oriental, radicalement modernisée

L'Oriental Marocain génère visiblement une activité digitale multiple, des sites à foison, aux contenus riches d'informations, de perceptions aussi ; un flot d'illustrations dressait un portrait à la fois profondément reconnaissable, mais aussi radicalement nouveau pour moi. Je découvrais des images qui dataient mes photos de famille, les renvoyant à des âges quasiment antédiluviens, un passé dont témoignaient surtout des bâtiments patrimoniaux immarcescibles, restaurés et pimpants, toujours verdis des essences endémiques naturelles régionales, comme une permanence divine dont les citadins d'aujourd'hui ne sauraient dépouiller leurs villes.

Finies les routes brinquebalantes menaçant sans cesse la survie du véhicule familial ; place à l'autoroute, aux larges voies dégagées, aux carrefours aménagés, etc.

Comme par enchantement, de vernaculaires pratiques avaient pris de nouvelles appellations : la gastronomie locale, c'est-à-dire tout simplement notre cuisine régionale, s'appelait dorénavant «produits de terroirs» et l'on y consacrait de sérieux et savants colloques pour savoir comment mieux l'insérer dans les consommations modernes, ou même l'exporter.

Cultures et bétail, dont les caprices météorologiques faisaient et défaisaient l'abondance ou la qualité selon l'imprévisible providence, semblaient mieux régulées par la meilleure maîtrise de l'eau, toutes sortes d'équipements et d'aménagements propices.

On s'organisait en coopératives, certaines exclusivement féminines, et l'on réfléchissait «marchés», «marketing», «promotion»... avec partout l'impératif du développement durable, ou plus simplement celui du maintien, sinon de l'accroissement, des ressources naturelles mobilisées et des revenus dégagés.





Autrefois cousue du travail de petites mains anonymes, voici la blouza oujdia élevée au rang des «hautes coutures traditionnelles» et certaines couturières starifiées par leurs défilés de mode, où l'on ré-invente la tradition sans vouloir la trahir, avec de subtiles transgressions et concessions à la modernité.

Les bijoux du Sahara et du Rif, qui paraissaient incongrus et lourds à mes yeux de petite fille, font désormais l'objet de collections, d'expositions à grand succès pour les amateurs éclairés de diverses nationalités.

Nos patrimoines au grand jour

On expose aussi les artistes plasticiens ; on vante les trésors archéologiques régionaux, les danses comme le théâtre, les chants et les musiques qui ont leur festival - le Raï en premier - et la nature, prodigue ici en magnificences les plus diverses, s'offre aux amateurs de randonnées et de gîtes ruraux... Un monde nouveau, une autre région, alliant sans gêne ses permanences historiques et ses ruptures modernistes.

Cette Oriental virtuelle brasse sous mes yeux le pot de miel de la campagne, éminemment labellisé, avec de gigantesques installations portuaires ou énergétiques flambant neuves, la khlia beldia et les espaces industriels aménagés, les plantes médicinales ou aromatiques du bled avec le tourisme balnéaire, récemment investi sur la rive méditerranéenne... les outils traditionnels des maâlems avec les nouvelles technologies. Formidables contrastes. Un choc à chaque clic ; un portrait fait de moultes réalités accolées, comme un tableau pointilliste, où je reconnais mon Oriental sans pouvoir m'y retrouver vraiment.



Dans ce caléidoscope d'images fortes, partout, des prises de paroles de femmes, déterminées autant qu'aimables, convenues parfois, sereinement audacieuses souvent, cadres supérieures aussi bien que femmes récemment alphabétisées, un incroyable éventail de personnages, d'activités, de responsabilités, de réflexions, pour les représentantes de notre sexe qu'un ignare, autrefois, qualifia de «faible».

Oui, l'avenir de l'Oriental Marocain est aussi entre les mains de ses femmes et le présent en atteste déjà.

L'écran m'apprit aussi à quel point il était désormais facile de visiter l'Oriental Marocain : pas un bout d'Europe d'où il ne soit pas incroyablement aisé d'atterrir à Oujda ou Nador ; et pour l'essentiel par vol direct encore !

Petite fille d'émigrés, je me retrouvais ainsi banlieusarde de mes origines.

Décidément, la Région me faisait sa danse... orientale, depuis trop longtemps et avec trop de séduction pour y résister davantage ; il était temps de reconquérir mon histoire et de me redécouvrir aussi en femme de l'Oriental.





Khadija ré-enchantante notre patrimoine

Il y a de nombreux vols directs sur Oujda depuis Paris mais, en cette période de vacances (et de mariage !), il aurait fallu s'y prendre bien à l'avance pour avoir un billet. Après tout, une correspondance à Casablanca, c'était l'opportunité d'une escale pour revoir la « capitale économique » du Royaume.

Et puis, femme je suis, femme je reste : les belles tenues marocaines sont en plein renouveau au Maroc (et même bien au-delà !), ce que l'on doit d'abord à quelques stylistes - une poignée au départ - qui se sont emparées des vêtements traditionnels et ont su les mettre au goût du jour. J'avais appris qu'une femme de l'Oriental installée à Salé, à une heure de Casablanca, avait fait sa renommée de cette ré-appropriation du patrimoine. Pourquoi ne pas profiter de l'opportunité pour la visiter ? Moi, j'ai justement toujours été fascinée et intriguée à la fois par le haïk de ma grand-mère.

J'en garde l'image d'une dignité altière, mêlant mystère et sacré.

Madame la professeure

Malheureusement, les images venues du Maroc montraient que ce vêtement traditionnel semblait un peu marginalisé face aux modes importées d'Europe ou d'Orient. Les voiles sombres venus d'Asie semblaient supplanter peu à peu la blancheur immaculée du haïk qui éblouit et inspira tant de peintres, poètes et voyageurs. Khadija Fadili est professeure de stylisme à Casablanca ; elle a fait de nombreuses recherches sur le haïk. Pour elle, c'est un repère culturel dont il faut cultiver la présence parmi nous. A la voir, on se demande comment une femme d'apparence aussi moderne peut s'intéresser à un habit si traditionnel. La raison en est simple : Khadija est originaire de Figuig où elle naquit au début des années 1970.





Elle a tout juste un an quand son père, émigré en France, décide de revenir «au bled» et d'acquérir le Café de France à Rabat. La famille Fadili s'installe alors dans le quartier Hassan de la capitale.

De Figuig à Rabat

La petite Khadija parle trois langues au quotidien : le français à l'école Saint Gabriel, la darija dans la rue et le tamazigh de Figuig à la maison.

La cuisine familiale sublime aussi le goût et les couleurs de l'oasis. Pour le mariage, pas question de chercher ailleurs qu'à Figuig ! Khadija fera exception... sans trop s'éloigner, car son mari est un oujdi pure souche. Son environnement culturel préservé, elle peut aisément perpétuer les traditions de Figuig envers ses deux jeunes enfants.

Dès le seuil de sa maison, l'oasis est partout, surtout dans la décoration (photos, tapis, poteries...) rapportée à l'occasion des séjours annuels à Figuig. Cette triple culture enrichit sa vie et lui a permis de s'adapter facilement partout. Après son Baccalauréat, sa famille la pousse vers des études universitaires en Economie pour suivre la trace de ses aînés. Elle passe deux ans à s'ennuyer sur les bancs de la Faculté... et à dessiner en marge de ses cahiers des vêtements qu'elle rêve de réaliser.

Lasse, elle avoue à ses parents qu'elle veut faire une école de mode. Pour sa mère, c'est «*un drame*»... tandis que son père se résigne, mais exige une condition : elle doit faire la meilleure école.





L'engagement pris sera tenu et la voici inscrite à la fameuse Ecole ESMOD, à Paris. Là, elle épanouit sa créativité pendant trois ans et termine major de sa promotion, avec en prime le fameux Prix Francesco Smalto, distinction prestigieuse qui la conforte dans son choix.

De retour au Maroc, son entourage l'imagine se lancer très vite dans la création. Il n'en sera rien : elle choisit l'enseignement à Casablanca. *« Transmettre mes connaissances aux jeunes, c'est ma vraie mission. Je fais beaucoup de recherches sur les programmes d'enseignement du stylisme ; ce qui se fait ailleurs, je m'en inspire. Les collections, mes élèves les feront ! »*. Pleine d'abnégation, Khadija consacre sa vie aux autres et au patrimoine vestimentaire de l'Oriental. *« Il faut encourager les stylistes et les modélistes de la haute couture à s'inspirer des vêtements traditionnels, comme le haïk, la blouza, etc. »* : elle prend pour exemple la djellaba, vêtement typiquement marocain, sublimé par l'imagination des créateurs.

En quittant Khadija, j'emporte quelques précieuses adresses de créatrices et couturières de l'Oriental, où elle me recommande d'aller me vêtir. Je viens de comprendre qu'aux yeux d'une femme de goût marocaine, mon accoutrement d'étudiante attardée n'est pas digne de mes origines !

Nouria, l'âme d'une artiste dans un karategi

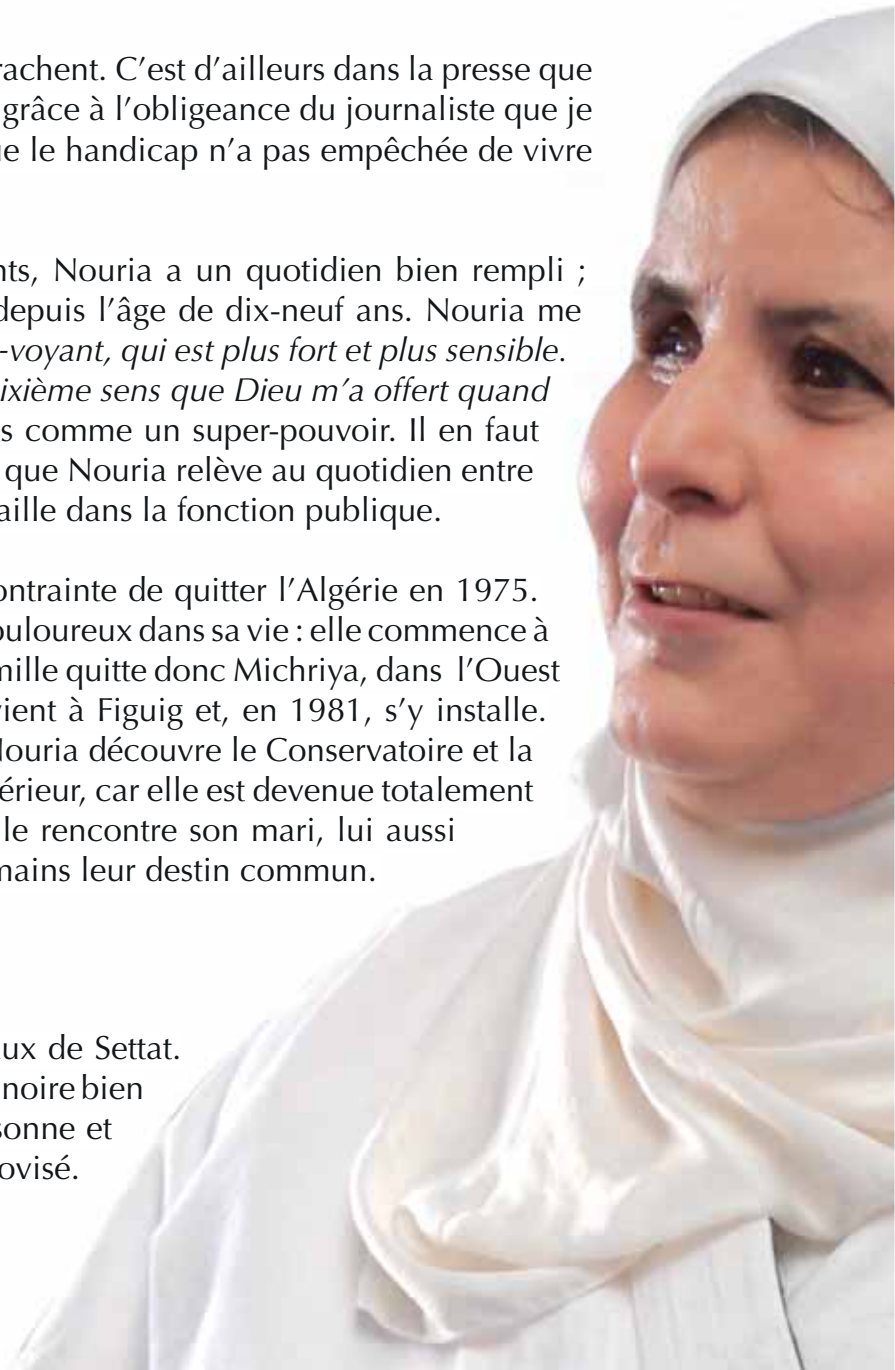
C'est l'histoire d'une héroïne que les médias s'arrachent. C'est d'ailleurs dans la presse que je découvre Nouria Yacoubi, dès mon arrivée, et grâce à l'obligeance du journaliste que je vais la joindre. Je veux rencontrer cette dame que le handicap n'a pas empêchée de vivre avec passion et plaisir.

Sportive, juriste, artiste et mère de quatre enfants, Nouria a un quotidien bien rempli ; exceptionnel car cette femme est non-voyante depuis l'âge de dix-neuf ans. Nouria me confie : *«Je ne vois pas, mais j'ai le regard du non-voyant, qui est plus fort et plus sensible. Je vois par le toucher et l'ouïe. C'est comme un sixième sens que Dieu m'a offert quand j'ai perdu la vue.»* Ce sixième sens, je le perçois comme un super-pouvoir. Il en faut de la force et de la ténacité pour gagner les défis que Nouria relève au quotidien entre Settât, où elle habite, et Casablanca, où elle travaille dans la fonction publique.

Elle a grandi à Figuig après que sa famille fut contrainte de quitter l'Algérie en 1975. Nouria avait alors neuf ans, un âge doublement douloureux dans sa vie : elle commence à perdre la vue et vit le déchirement de l'exil. La famille quitte donc Michriya, dans l'Ouest algérien, pour Casablanca. Chaque été, elle revient à Figuig et, en 1981, s'y installe. Dix ans plus tard, c'est le retour à Casablanca. Nouria découvre le Conservatoire et la musique, qui lui ouvrent tout un univers, mais intérieur, car elle est devenue totalement aveugle depuis 1987. Aux cours de musique, elle rencontre son mari, lui aussi atteint de cécité. Ensemble, ils vont prendre en mains leur destin commun.

Karatéka et femme d'intérieur

J'accompagne Nouria dans la salle d'arts martiaux de Settât. Elle est l'une des meilleures karatékas. Sa ceinture noire bien plaquée sur la tenue karategi, elle ne craint personne et m'en fait la démonstration dans un combat improvisé.





«Je sens l'adversaire s'approcher et je me prépare à l'attaquer pour me défendre. Je me concentre sur ses mouvements et sa respiration qui m'indiquent comment faire et me préviennent d'un éventuel assaut. Je n'ai pas besoin de le voir pour comprendre ce qu'il prépare. Disons que c'est ma technique secrète», m'explique Nouria.

Son maître s'émerveille à chaque combat, comblé par sa performance, et il l'exprime : *«Depuis qu'elle a rejoint la salle, c'est elle qui nous enseigne les valeurs réelles. Elle donne l'exemple de la femme forte. Elle me surprend chaque jour et je la remercie pour ça».*

Si Nouria est redoutable en combattante, elle l'est aussi en femme d'intérieur. Je la retrouve dans son appartement. Dès l'entrée, je remarque l'ordre parfait de la maison. Malgré la charge de son travail et la navette entre Casablanca et Settat, Nouria gère son territoire sans aide. *«Je tiens à tout faire seule. Je dois juste repérer chaque objet et tout replacer après chaque utilisation. Ce n'est pas facile de tout faire dans le noir, mais je dois m'en sortir toute seule : quand on m'aide, je dois tout réorganiser pour m'y retrouver».* Je découvre une cuisinière hors pair qui m'honore d'un couscous, ce plat que seules les grandes cuisinières réussissent.

«En parlant d'ingrédients, on dit au Maroc que l'œil est la meilleure balance. Moi, je dis que ma balance, c'est ma main. Et je m'en sors plutôt bien», note Nouria, un large sourire aux lèvres. Je confirme : le couscous est succulent. Le mari de Nouria approuve. «Il était mon professeur de musique au Conservatoire. A l'époque, je voyais encore d'un œil. Après notre mariage, il m'a beaucoup aidée parce que lui a toujours été non-voyant.» me raconte-t-elle, plongeant dans de lointains souvenirs.

Du tatami à la toile

Après le déjeuner délicieux, Nouria m'emmène dans une pièce qu'elle a transformée en atelier de peinture. Là, je découvre une toute autre personne, loin de la karatéka et de ses cris



«kiai» qui glacent l'auditoire ; c'est une artiste d'une grande sensibilité que révèlent ses œuvres touchantes. Sur la toile tendue, Nouria raconte ses sentiments profonds d'une palette colorée et lumineuse.

Elle me guide : «Ici, c'est une femme assise. Tu ne vois que son dos, ses cheveux qui volent au vent. Elle contemple un paysage». Je décèle un geste minutieux et un talent inspiré. «Je laisse s'exprimer ma sensibilité sans aucune limite. C'est plus qu'une passion ; c'est mon journal intime».

«*Rossignol de l'Oriental*», *Bayane illumine le Gharnati*

Lasse des actualités souvent peu amènes de notre planète, je testais les fréquences de l'autoradio à la recherche de contenus plus réconfortants. C'est donc bien par le plus grand des hasards que jaillit «Ya ghazal» chantée d'une voix sublime, l'une de mes chansons préférées du répertoire gharnati. Encore sous le charme enivrant, je tendais pourtant l'oreille pour entendre un nom, celui de l'interprète devenue par la grâce de l'animateur, lui aussi subjugué, le «rossignol de l'Oriental»... Bayane Belayachi.

Il me fallut bien des efforts pour apprendre qu'elle viendrait à Casablanca pour enregistrer une émission de télévision dédiée à la chanson marocaine. Malgré son agenda surchargé, mon insistance gourmande finit par me valoir un rendez-vous. Je décidai de ne pas chercher d'information et de m'en remettre à la sidération que me provoquait cette voix. Je voulais que le charme de la découverte opère aussi fort qu'à la première écoute ; et ce fut le cas.

La jeune femme qui me serre la main avec chaleur affiche à peine une trentaine d'années. Elle se dit ravie de rencontrer des personnes jeunes qui apprécient le chant gharnati.

La jeunesse d'un style millénaire

Née à Oujda, Bayane est bercée dès sa prime enfance au rythme de la musique arabo-andalouse que ses parents continuent d'ailleurs d'écouter avec passion aujourd'hui. Comme leur fille aime passionnément chanter et que les amateurs éclairés lui reconnaissent un talent certain, ils l'inscrivent au Conservatoire où elle perfectionne ce don et apprend aussi à jouer de la mandoline.





32

Très vite, elle est repérée par l'Association Al Moussilia de musique gharnatie, fondée en 1985 par Haj Abdelkader Ouasti avec des amateurs du chant gharnati, qui se donne pour mission de préserver et promouvoir cette musique millénaire. L'Association soutient aussi les jeunes musiciens, chanteurs et chercheurs universitaires passionnés de gharnati. Bayane gagne son premier prix à l'âge de huit ans.

Suivront plusieurs distinctions et récompenses dans des festivals et concours dédiés à la musique gharnatie à Oujda et à Fès. Elle perfectionne son talent auprès d'un maître, le défunt Cheikh Salah, ainsi que de ses fils Nasreddine et Mohamed. Sa réputation dépasse maintenant le cercle familial et elle rêve de faire carrière dans la chanson arabo-andalouse, même si le chemin lui semble pavé d'embûches.

«Il aurait fallu que je vienne vivre à Casablanca, qui est le centre de la vie culturelle nationale. Les opportunités y sont plus nombreuses et j'aurais eu ma chance. J'en suis convaincue», me dit-elle.



Du patrimoine aux fusions modernes

Ne pouvant vivre de la chanson, elle sera Professeure d'éducation musicale dans un collège à Oujda pendant onze ans. Elle va s'attacher à transmettre à ses élèves la richesse du patrimoine arabo-andalou marocain. *«Un patrimoine qu'ils méconnaissent totalement»*, me dit-elle avec tristesse.

Pour elle, les programmes scolaires sont en cause, qui accordent peu d'espace à la musique marocaine, encore moins au gharnati, genre musical commun à tous les pays du Maghreb. Enseignée depuis 1995 au collège, l'éducation musicale manque de moyens et est, malheureusement, considérée comme une matière «facultative».

Des grands noms du style gharnati, comme Mohammed Ben Smail, ont créé des associations pour sauvegarder cet art, qui intéresse un public restreint et souvent âgé. Bayane pense qu'il faut moderniser ce genre musical en le fusionnant avec d'autres styles afin de le renouveler et de le diffuser auprès des jeunes générations : *«Pour éviter que le patrimoine musical ne tombe dans l'oubli, il doit évoluer tout en préservant les textes et la poésie du gharnati»*, m'explique la jeune chanteuse.

Avec les plus grands

En 2014, au Festival du Raï, elle partage la scène avec Chico et le groupe Gypsy Kings. La fusion se révèle harmonieuse et le public en sera totalement conquis. Cette expérience la conforte dans son idée de faire intervenir des instruments contemporains pour interpréter le répertoire gharnati.

Dans la foulée, elle produit, avec le soutien de l'Association Al Moussilia (présidée aujourd'hui par son frère Badr-Eddine) un album non commercialisé mais qui va lui servir de pressbook en démontrant l'incroyable étendue de son talent.





Des artistes nombreux, venus de différents horizons musicaux, y ont participé avec enthousiasme, mêlant aux gammes gharnaties des sons de Rap, de Raiï et même de Rock. Sa persévérance a porté ses fruits. Elle va enchaîner les concerts et occupera désormais une place privilégiée dans les listes de diffusion des stations de radio nationales.

Devenue en quelques années l'une des ambassadrices les plus populaires du répertoire gharnati est une fierté pour elle et sa famille. Mieux, avec le succès, elle peut désormais se consacrer pleinement à sa passion. Après son mariage en 2016, elle s'est installée en France, où elle a repris des études au Conservatoire et intégré également une chorale pour y travailler sa voix.

Elle prépare un nouvel album et continue, au fil des concerts, à faire découvrir le patrimoine musical de l'Oriental à travers le Maroc et même au delà des frontières du Royaume. Comme le chante Enrico Macias, elle aussi a emporté sa ville natale - Oujda - aux talons de ses souliers et, surtout, elle espère que l'enfant qu'elle attend perpétuera ce capital immatériel hérité de l'Andalousie arabo-musulmane.

Aïcha, chantre de l'amazigh et des femmes libres

Rabat n'est qu'à une heure de Casablanca. Autant en profiter pour découvrir les réalisations récentes, parfois somptueuses qui honorent la capitale. Parmi elles, un étonnant bâtiment m'intrigue, en plein centre-ville. Ce bijou d'architecture me fait comme un clin d'œil dès qu'il entre dans mon champ visuel. Erigé en 2001, le bel édifice est celui de l'Institut Royal de la Culture Amazigh. Avant de partir pour Oujda, je me décide à y entrer. Pour découvrir l'Institut, l'accueil me propose de rencontrer la Cheffe du Département de la communication, Aïcha Bouhjar.

Et je découvre une femme étonnante, de ces êtres qui vous rendent le temps de la conversation toujours trop court. Enjouée, voix douce, on reconnaît l'enseignante qu'elle fut et la militante qu'elle reste. Née à Oujda en 1961 de parents originaires de Nador et Mellilia, elle se vit comme *«une vraie femme de l'Oriental»*. Sorte d'émigrée de l'intérieur, une part de son cœur est restée là-bas : *«Même si je n'ai pas longtemps vécu à Oujda, je garde l'amour de cette terre. Elle a beau être aride, allez-y quand il pleut et vous vous perdrez dans les fleurs. J'ai le souvenir de coquelicots d'un mètre ! Surtout, je parle avec les intonations de la région, ce qui me fait souvent passer pour une algérienne !»*

Le chemin de l'exil

Dès sa prime enfance, sa famille émigre en Algérie. Avec la guerre, son père va perdre son commerce et répondre à une sollicitation venue de Belgique. Parti seul, il obtient le regroupement familial et toute la famille va s'installer dans une petite Commune près de Bruxelles ; Aïcha n'a que trois ans.





«J'ai eu une enfance et une adolescence vraiment heureuses à Bruxelles. J'en garde de très bons souvenirs», dit-elle. Aïcha a vécu une émigration réussie. Très bonne élève, elle sera soutenue par ses professeurs et ne connaîtra aucune difficulté d'intégration. Après son Baccalauréat en Sciences économiques et sociales, elle rejoint une maison de jeunes comme éducatrice. Aïcha y travaille quatre ans à l'intégration des populations émigrées. Par la suite, elle rallie une autre Association, Dar El Amal (Maison de l'espoir), dédiée aux femmes, où elle contribue à lancer l'enseignement bi-culturel. En 1984, sa vie bruxelloise prend fin. Aïcha se marie et s'installe au Maroc. Beaucoup lui prédisent le retour en Belgique... qui ne vînt jamais ! Au contraire, Aïcha s'approprie avec bonheur sa nouvelle existence. *«J'ai appris à aimer le Maroc. Notre pays ne se donne pas, il se conquiert.»*



36

Le bonheur d'avoir une grand-mère

A Rabat, Aïcha reprend ses études en Langue et littérature françaises. En 1995, elle est affectée pour enseigner à la Faculté des lettres et sciences humaines de Kénitra, tout en poursuivant ses recherches. Elle soutiendra sa thèse d'Etat de socio-linguistique en 2002 avec pour sujet «Le bilinguisme : cas des Marocains de Bruxelles».

Son Directeur de thèse est Ahmed Boukous, linguiste et sociologue, qui deviendra Recteur de l'Institut. *«Juste après ma soutenance, j'ai été mise en disponibilité et j'ai pu rejoindre l'Institut. Je dis toujours que si j'ai réussi à intégrer ce prestigieux organisme, c'est d'abord grâce à ma grand-mère qui m'a appris l'amazigh.»*

Détachée en tant que chercheuse, elle y publie plusieurs articles sur la langue maternelle dans le contexte de l'émigration, la linguistique amazighe à l'Université ou dans l'entreprise. Elle contribue à élaborer plusieurs dispositifs de formation à l'amazigh, ainsi qu'à la filière universitaire des Etudes amazighes. Aïcha fait partie de l'équipe pionnière de l'Institut.



Toute en bienveillance

En 2010, elle rejoint le Réseau des femmes pour le mentoring et le networking, qui aide des femmes à acquérir une autonomie financière. Depuis 2015, elle en est la Présidente. «*Chacune de nous est mentor bénévole d'autres femmes et accompagne durant neuf mois - le temps d'une grossesse ! - leur projet d'autonomisation en les conseillant sur les meilleurs moyens d'atteindre leurs objectifs*», m'explique Aïcha. Les carnets d'adresses sont partagés pour que ces femmes rencontrent les bonnes personnes.



«*Tout cela se fait dans la bienveillance et le don de soi*».

Ce qui caractérise Aïcha, c'est son éternel optimisme. En chaque chose et chaque personne, elle cherche le trésor caché. Un optimisme tel qu'elle en a aurolé ses deux filles en les prénommant Amal et Farah ! Alors, si vous aussi vous vous intéressez à l'amazigh et à la cause des femmes, vous avez toutes vos chances de croiser Aïcha et, croyez-moi, c'est un enrichissement au-delà de ce que vous imaginez !

Fatima-Zohra, l'ingénieure chante le gharnati

La première fois que j'ai vu Fatima-Zohra El Qortobi, c'était en famille, devant la télévision qui diffusait un festival de musique tenu à Meknès, en 2014. Auparavant, j'avais déjà souvent entendu parler de la «diva», car mes parents étaient férus de gharnati, un patrimoine musical de notre Oriental. Un appel au Grand Théâtre Mohammed VI d'Oujda m'avait appris que la chanteuse vivait à Rabat. Une fois sur place, après bien des essais infructueux, je m'apprête à partir vers l'Oriental quand j'obtiens enfin le contact espéré. La voix ne ment pas : c'est bien elle, accueillante malgré l'émotion qui rend sans doute bien peu audibles mes balbutiements d'admiratrice.

38

L'intelligence et le talent

En l'artiste adulée, je découvre avec stupéfaction l'ingénieure d'État, menant en parallèle et avec brio sa carrière de chanteuse de gharnati. Je ne dois pas être la seule à m'étonner de cette «double vie» professionnelle.

Quand je lui pose la question, elle part d'un grand éclat de rire :

«La musique, c'est ce qui me nourrit intellectuellement et sans cela jamais je ne serais arrivée où je suis».

Née à Oujda où elle a grandi, Fatima-Zohra est passionnée de musique depuis ses premières années. Issue d'une grande famille de la capitale de l'Oriental, elle faisait comme elle dit sa «petite star» dans les soirées familiales en psalmodiant des versets coraniques.

Stimulée par un environnement familial propice - surtout par un grand-père mélomane - elle va travailler et cultiver son précieux don pour le chant.



En grandissant, elle osera le répertoire d'Oum Kaltoum et voue une admiration inextinguible à la grande Fairouz, dont elle interprète les chansons engagées.

Très vite, elle se détache du répertoire classique pour puiser dans ses racines, jusqu'aux confins de l'Andalousie.

La musique arabo-andalouse, qui deviendra son répertoire de prédilection, fut apportée au Maroc par les Musulmans et les Juifs chassés d'Andalousie.



Elle s'est implantée à Fès et Tétouan, mais aussi à Rabat et Oujda, avec un style propre développé dans ces territoires, que l'on appelle gharnati en hommage à la ville de Grenade.



Vers le succès

Craignant que cette passion ne freine la scolarité brillante de sa fille, le père de Fatima-Zohra la somme d'arrêter le chant à une année du Baccalauréat. Ses notes chutent. La flamme qui éclairait ses yeux s'est éteinte.

Son professeur principal interpelle les parents qui réalisent alors que la musique manque à leur fille. Avec leur accord, elle reprend ses cours de chant... et les bonnes notes reviennent comme par miracle.

La suite est émaillée d'une longue liste de succès qui l'amènent à rejoindre l'orchestre «Al Mouwachahate Al Aârabiya».

Cette passion pour ce genre musical permettra à Fatima-Zohra de décrocher en 2001 le Prix de la meilleure voix du tarrab gharnati au Festival d'Oujda.

En 2007, elle participe au Festival International du Raï, une expérience qui lui permet de rencontrer des artistes d'horizons très divers.

Fatima-Zohra est persuadée que la musique est le moteur de sa vie, sans quoi elle n'aurait jamais pu réussir ses brillantes études en Génie industriel à l'École Nationale des Sciences Appliquées d'Oujda.

Son diplôme en poche, en 2010, pour travailler dans sa spécialité, il lui faut s'exiler à Rabat et c'est bien grâce à la musique qu'elle a pu s'adapter à son nouvel environnement, si différent de sa Oujda bienaimée. Grâce à sa voix, son talent et sa maîtrise, elle s'intègre rapidement dans la société rabatienne qui partage avec les oujdis l'amour du gharnati.

Sa participation, très remarquée, à une émission télévisée de grande écoute contribue à faire d'elle une vedette très sollicitée.





Ambassadrice de l'art gharnati

Aujourd'hui, elle participe à de nombreuses manifestations, au Maroc et à l'étranger. En novembre 2016, elle a notamment été invitée à présenter le patrimoine multiculturel du Maroc (musiques arabo-andalouse, classique, juive et berbère) au prestigieux Royal Albert Hall de Londres. La jeune oujdia est désormais une ambassadrice de l'art gharnati au Maroc et à travers le monde.

Fatima-Zohra entend contribuer activement à perpétuer les œuvres des grands maîtres du gharnati. Elle loue les efforts des associations qui travaillent à l'archivage des textes du genre gharnati, dont les meilleurs morceaux auraient été écrits entre les XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles. Précisément, la première association dédiée à la musique andalouse au Maroc fut fondée dès 1921 par Mohammed Ben Smail... à Oujda !



Latifa, alias “Miss Blouza”, ou l’avenir du passé

Un vêtement m’a toujours fascinée ; sur les vieilles photos jaunies de réunions festives, toutes les femmes l’arborent fièrement. Coloré ou sobre, rehaussé de perles, strass ou fines broderies, il donne fière allure à la femme oujdia : c’est la blouza, un habit d’apparat remis ces dernières décennies dans les armoires des grands-mères. Internet m’apprend que la blouza, pas si dépassée en fait, est le cœur d’un festival organisé à Oujda, à l’initiative de la styliste Latifa Mentbeh.

La dame est connue ici et, pour qui s’intéresse à la belle tenue, l’adresse est facile à trouver. Pas de rendez-vous ; la maîtresse des lieux est là qui vous accueille. *«Je suis Présidente de l’«Association Orientale pour le Développement». Notre objectif est de sauvegarder le patrimoine de l’Oriental. En tant que styliste, je me suis naturellement intéressée à la blouza»*, m’explique d’emblée Latifa.

Au musée la blouza ?

Nous visitons son atelier où une dizaine de couturières s’appliquent à broder des blouza, sous l’œil attentif d’une femme plus âgée, la maâlma, qui transmet son savoir-faire aux jeunes apprenties. *«Quand j’ai décidé de faire revivre la blouza, j’ai découvert qu’il n’existait presque plus d’artisans capables de réaliser cette tenue dans les règles de l’art. J’ai eu la chance de rencontrer une artisane qui maîtrise les étapes délicates de la réalisation de la blouza»*, se félicite Latifa.

Pour revitaliser la belle tenue patrimoniale, Latifa décide d’organiser, en 2014, le premier festival dédié à la blouza. Un rêve fou selon son entourage qui essaie de l’en dissuader, persuadé que la tenue oujdia avait son avenir au musée.





Le défilé est pourtant une vraie réussite ; le rendez-vous devient annuel et va prendre de surcroît une dimension internationale.

Toujours décidée à redonner au bel habit sa splendeur d'antan, Latifa lance ensuite un concours de la plus belle blouza de sorte à ce que d'autres créatrices puissent manifester toute leur ingéniosité en l'honneur de ce vêtement unique.

Encore un franc succès ! Trop grand peut-être puisque quelques manifestations hostiles contestent les origines de la tenue et sa ré-appropriation par l'entrepreneuse styliste : *«Des documents historiques confirment qu'elle est confectionnée à Oujda depuis des siècles. Ce sont les familles musulmanes et juives expulsées d'Andalousie au quatorzième siècle, installées d'abord à Oujda et Debdou, qui l'ont faite connaître. Certaines ont ensuite émigré vers Fès ou Tlemcen»*, m'explique Latifa qui organise aussi, dans le cadre du festival de la blouza, un colloque scientifique dédié à l'histoire et aux spécificités de cette robe.

En amoureuse inconditionnelle de la blouza, Latifa - Miss Blouza, comme on l'appelle ici - me dévoile ses modèles fétiches. *«La blouza possède un cachet indéniable, mais il est aussi possible de la moderniser selon les goûts et tendances d'aujourd'hui, sans la dénaturer. Certaines femmes avaient délaissé cet habit car il découvrait les bras et le décolleté. Des modèles récents règlent ces questions avec leurs manches longues, leurs couleurs sobres et des coupes soignées. On évite alors les encolures basses»*, insiste Latifa.

Les modèles qu'elle m'invite à admirer, commandés par une famille marocaine installée à l'étranger, reflètent la créativité de la styliste. Taille cintrée élastique et fronces superposées au niveau de la poitrine, en dentelle avec motifs et doublures en soie sur le torse, avec manches longues ou selon une coupe moderne inspirée de la haute couture, ornée de strass, paillettes ou pompons de perles, la blouza peut revêtir mille et une formes que Latifa sublime avec beaucoup d'élégance.



De pépiements d'enfants donnent à l'atelier une ambiance familiale. «*Toutes les femmes peuvent amener leurs enfants car, souvent, elles n'ont personne pour les garder. Ainsi,*

elles ont l'esprit libre pour apprendre un métier, le pratiquer et se constituer des revenus», précise Latifa. Son rire communicatif et sa bonne humeur déteignent : chacun ici semble à la fois détendu et studieux.



Intarissable sur la blouza, ses variantes et son avenir, Latifa avoue sa passion pour le bel habit : «*Petite, j'adorais confectionner des vêtements pour mes poupées. N'importe quel tissu prenait une forme sous mes doigts. C'est ce qui a poussé ma mère à me confier aux bons soins de Léa, une couturière. Cette dame juive m'a beaucoup appris ; j'allais chez elle après l'école. Plus tard, j'ai continué à me perfectionner avec des cours de stylisme par correspondance*», se souvient Latifa, qui avait trouvé sa voie.

Une vie cousue de fil d'or

Elle démarre son activité doucement, peaufine les modèles, y apporte un soin méticuleux, qu'ils soient modernes ou traditionnels. Mais c'est avec la blouza que la créatrice va donner la pleine mesure de son grand talent. Et Latifa se plaît à imaginer le jour où la blouza détrônera le caftan pour les réceptions et les grandes occasions... au moins dans l'Oriental.

Maman d'une grande fille qui étudie en France et d'un jeune garçon encore lycéen, Latifa insiste sur l'absolue nécessité de préserver le patrimoine et de lui redonner vie, valeurs qu'elle pratique et entend bien transmettre, avec beaucoup de conviction, à ses enfants. Avec elle, c'est certain, le passé a retrouvé un avenir

Je quitte avec regret l'atelier de Latifa, emportant avec moi un peu de cette magie que la Miss Blouza d'Oujda, avec beaucoup de bonheur et de savoir-faire, insuffle à cet habit iconique.



Samira et les particules du bonheur

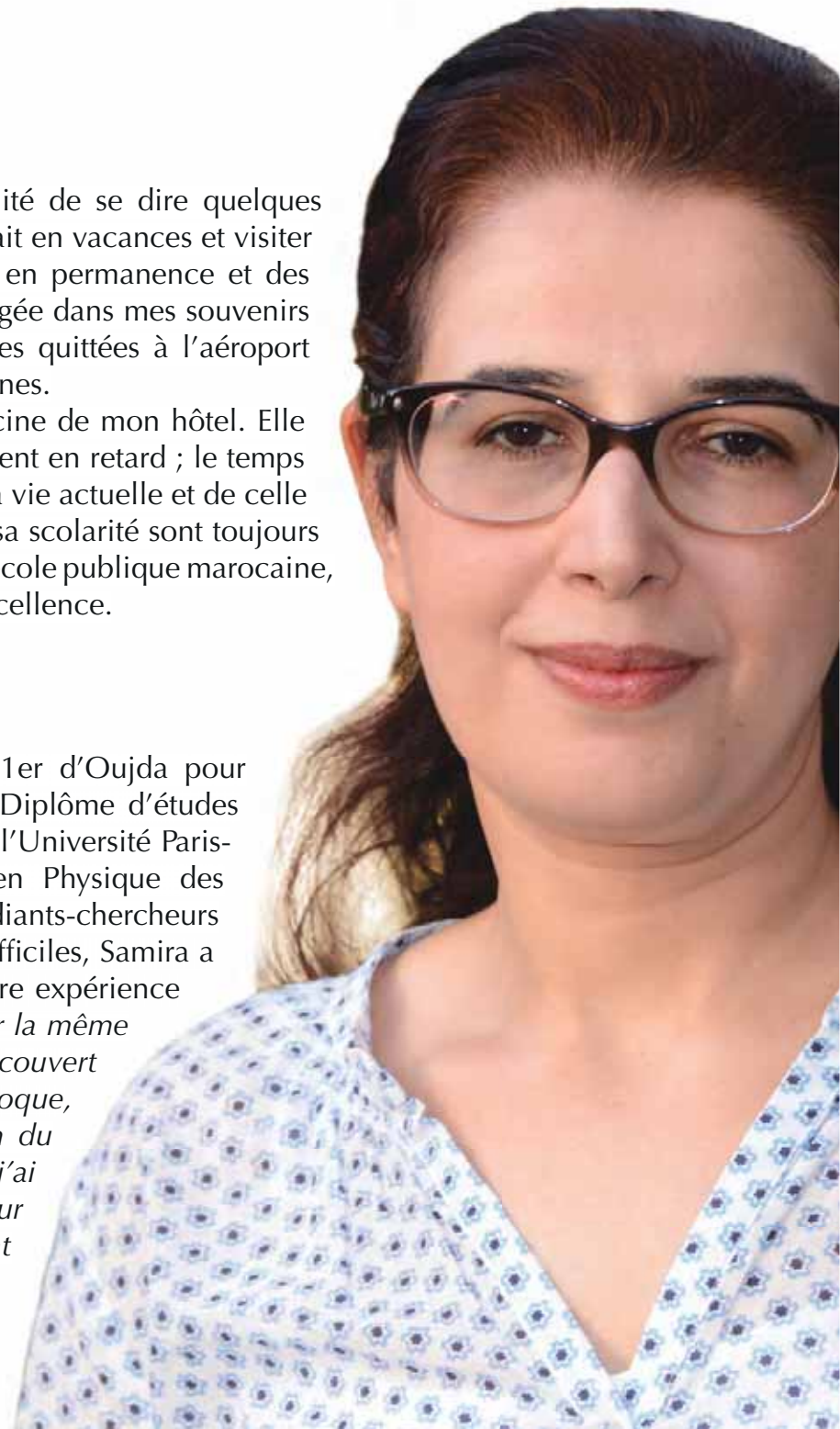
J'étais auprès d'elle dans l'avion : l'opportunité de se dire quelques mots. Originaire d'Oujda, Samira Hassani venait en vacances et visiter sa famille. Devant elle, un ordinateur ouvert en permanence et des documents qui semblaient savants. J'étais plongée dans mes souvenirs et elle dans ses rapports... Nous nous sommes quittées à l'aéroport d'un poli au revoir ; sans échanger nos téléphones.

C'est un plaisir de la revoir au bord de la piscine de mon hôtel. Elle doit déjeuner ici avec des amis... qui s'annoncent en retard ; le temps de papoter un peu. Samira me parle aussi de sa vie actuelle et de celle d'avant... Quelques merveilleux souvenirs de sa scolarité sont toujours bien présents. Samira ne tarit pas d'éloges sur l'école publique marocaine, dont elle est un pur produit et une preuve d'excellence.



A la recherche des particules

Elle rejoint ensuite l'Université Mohammed 1er d'Oujda pour un brillant cursus en Physique, décroche un Diplôme d'études approfondies, puis s'en va préparer sa thèse à l'Université Paris-Sud, dans le meilleur laboratoire français en Physique des particules, grâce à une bourse dédiée aux étudiants-chercheurs étrangers. Après six mois d'adaptation assez difficiles, Samira a pris de l'assurance : on l'oriente vers la célèbre expérience Atlas. *« Cela fait dix-huit ans que je travaille sur la même expérience ; en juillet 2012, notre équipe a découvert une nouvelle particule, le boson de Higgs. A l'époque, je faisais partie du groupe de communication du Centre Européen de Recherche Nucléaire et j'ai été beaucoup sollicitée par des médias pour m'exprimer en arabe. J'ai été agréablement*





*surprise
car certains
étaient marocains.*

*J'ai même reçu une lettre du
Ministère chargé des Marocains résidant à
l'étranger qui m'exprimait de la fierté», se souvient Samira.*

En toute rigueur scientifique, elle me précise que cette découverte a mobilisé plusieurs dizaines de chercheurs.

Autre reconnaissance, l'octroi d'un million d'euros par The European Research Council. Récompense de l'excellence scientifique, cette bourse accordée à de jeunes chercheurs a permis à Samira d'embaucher quatre docteurs et un étudiant. *«J'ai la chance d'être chercheuse à temps plein et cela me permet d'approfondir mes recherches, même si j'ai commencé à enseigner il y a deux ans pour le plaisir et pour me changer les idées ; pour rester au contact des étudiants aussi»,* m'explique la jeune femme.

Depuis, Samira travaille au Commissariat français à l'énergie atomique et aux énergies alternatives, sur le plateau de Saclay près de Paris, une forte concentration de chercheurs de multiples spécialités ; recrutée sur concours et pour deux ans, elle est maintenant en poste permanent. La brillante carrière de Samira est confortée en 2011 par l'habilitation à diriger des recherches : *«C'est le plus haut grade»,* me précise Samira. Depuis, la chercheuse a encadré trois étudiantes. *«C'est un choix car je souhaite encourager les femmes à faire des recherches dans ce milieu qui reste très masculin. Aider les filles à faire leur thèse est très important pour moi. Et puis, en enseignant, je sens que je représente un modèle pour les étudiantes arabes»,* assure Samira.





Retour à Oujda

A Oujda, on peut l'entendre en séminaire ou master class. *«En début de carrière, j'avais deux caractéristiques qu'on pouvait voir comme des handicaps : je suis arabe et je suis une femme. Mais cela peut aussi devenir des atouts et ça je veux le transmettre. Ça m'attriste quand je vois de jeunes marocaines renoncer à une carrière de chercheuse pour se marier et opter ensuite pour un travail administratif. Le mariage n'est pas contradictoire avec une carrière scientifique, même si elle est exigeante»*, s'emporte Samira.

Chercheuse avertie, elle encadre aussi les travaux d'étudiants venus de l'Université Mohammed 1^{er} d'Oujda. *«Il y a ici*

des compétences qu'il suffit de tirer vers le haut... un très bon niveau, équivalent à celui de l'Europe ou des Etats-Unis, et il faut seulement donner confiance aux étudiants. Il y a une belle dynamique, que l'on doit soutenir et accompagner».

Samira imagine même enseigner la Physique des particules, si l'occasion se présente. *«Je pense ainsi rendre un petit quelque chose à mon pays. Je suis heureuse de constater que des chercheurs marocains qui ont fait carrière en Europe reviennent faire profiter les étudiants de leurs expériences»*.

Samira est tellement passionnée qu'elle n'a pas remarqué que ses amis étaient arrivés. Je la confie à leur affection. Quelle remarquable personne !



Souad, brodeuse d'élite et créatrice

Je suis arrivée hier à Oujda, au beau milieu des travaux de la nouvelle gare qui s'annonce comme un bijou d'architecture. Aujourd'hui, temps libre : je me promène en ville, pour m'imprégner des ambiances contrastées d'Oujda et admirer ses monuments, sa médina, ses remparts, ses commerces... tout ce qui fait son actuelle urbanité que seule me révélera la balade à pieds. Sans but précis, je m'attarde ici et là selon ce qui retient mon attention, quand je découvre, côte-à-côte, une église et une mosquée, le clocher de l'une et le minaret de l'autre d'égale hauteur. La première a visiblement traversé le temps tandis que la seconde paraît toute récente ; belle leçon de tolérance.

Je contourne les sages bâtiments religieux et me voici devant un magasin de couture traditionnelle où des tenues finement brodées sont en vitrine. Je peux m'extasier devant les prouesses des artisanes qui ont magnifié chaque pièce. Quel talent ! Quelle technicité ! Mais d'où viennent ces motifs et quelle est l'origine de ces broderies ? Ma curiosité attisée, je pousse la porte du magasin.

La fascination des fils et des couleurs

Je suis face à Souad Benchaou, qui m'apprend qu'Oujda n'a pas de tradition de broderie à proprement parler. Son savoir-faire, me dit-elle, lui vient de sa mère, d'origine fassie. Tradition féminine citadine par excellence, la broderie se transmettait des mères aux filles, qui se perfectionnaient ensuite auprès d'une maâlma. Enfant, Souad était fascinée par ce jeu de fils et de couleurs, et par la naissance après d'innombrables heures de travail de pièces éblouissantes ; de quoi être marquée à jamais par l'art de la broderie. Elle veut à son tour perpétuer cet héritage ancestral à travers sa propre réinterprétation des signes et symboles.

Rapidement, elle abandonne ses études pour se consacrer au métier qu'elle a choisi : brodeuse.





Véritable artiste en continuel renouvellement, Souad jongle entre broderie manuelle et broderie industrielle, pour répondre à toutes les demandes.

Elle peaufine son savoir-faire et excelle à force d'inventivité et de travail. Son mariage ne met pas fin à sa carrière naissante, bien au contraire.

Elle travaille d'abord chez elle, puis parvient assez vite à disposer d'un local pour être plus proche de ses clientes. Elle acquiert ensuite une nouvelle machine, s'agrandit avec un second local puis s'équipe d'autres machines, car le succès est au rendez-vous pour cette brodeuse accomplie. Les dessins les plus sophistiqués et les plus créatifs rehaussent ses travaux.

Du talent, du travail et du style

Le goût raffiné de la brodeuse, son imagination et sa technicité, se dévoilent à travers draps, serviettes, rideaux, nappes et napperons, mais aussi dans l'habit traditionnel pour homme ou femme. La broderie industrielle devient tout aussi soignée que les travaux purement manuels.





«J'attache une attention particulière à soigner mes réalisations et à honorer mes commandes, parfois même à mon détriment», insiste Souad, qui me fait ensuite admirer quelques-unes de ses créations, en particulier le caftan qui lui a valu le Prix national de la meilleure artisane en 2016.

Les broderies en sont d'une finesse absolue. Entièrement fait main, ce caftan représente la quintessence du travail de la brodeuse.

Souad rougit en me racontant sa participation au Salon de l'Artisanat et... sa consécration.



Au sommet de son art



«On m'a prévenue à peine deux semaines à l'avance. La qualité de mon travail avait été remarquée lors d'une précédente exposition





organisée par le Ministère de l'Artisanat. Je me suis donc attelée jour et nuit à ce projet, pour l'imaginer d'abord puis le réaliser ensuite». Précieusement conservé dans une housse, ce caftan est le témoin du savoir-faire d'une vie, un trésor que Souad compte bien transmettre à son unique descendante. «Ma fille m'aide quand elle a du temps, car la broderie n'est pas sa seule occupation», m'explique Souad, qui me présente aussi trois apprenties qu'elle a formées et qui travaillent toujours avec elle. Une artisane de Fès collabore aux commandes jugées spéciales. «Je peux reproduire n'importe quelle broderie si c'est le souhait de la cliente, mais je suis encore plus heureuse lorsque je crée mes propres motifs et que je les vois prendre forme pour embellir un habit ou une étoffe», me confie Souad.

Une cliente est arrivée. Elle s'invite dans la conversation et ne tarit pas d'éloges sur la brodeuse, tant elle sait Souad capable de toutes les prouesses. Je me promets de revenir et quitte l'aimable brodeuse pour déambuler vers Bab El Gharbi.

A portrait of Zoubida Gueldi, a woman with curly brown hair, wearing glasses and a green patterned scarf, smiling slightly. The portrait is on the left side of the page.

Zoubida, de l'aviation civile au Barreau de Paris

Ma rencontre avec Zoubida Gueldi fut fortuite : au sein d'une Association, non loin d'Oujda, je m'entretiens avec les responsables pour comprendre leurs besoins ; elle est là, venue de Paris pour identifier des Associations pouvant accompagner des projets de scolarisation des jeunes, d'alphabétisation et d'initiation des femmes à leurs droits. Zoubida porte en elle ce désir d'aider sa Région depuis très longtemps ; elle fait de fréquents séjours dans sa ville natale, Oujda. *«Au moins une fois par trimestre, voire tous les deux mois»*, me dit-elle après que nous ayons fait connaissance.

Zoubida est aujourd'hui avocate au Barreau de Paris, mais elle eut une autre vie avant, ou plutôt une belle carrière au sein de la compagnie Royal Air Maroc : plus d'un quart de siècle de bons et loyaux services durant lesquels elle dirigea les affaires juridiques et les assurances. *«J'ai intégré la compagnie en 1983, à la fin de mes études universitaires. J'y ai gravi progressivement les échelons...»*, me confie-t-elle. Situation confortable, belle équipe à animer, missions importantes, salaire et avantages appréciables... Beaucoup s'en seraient contentés !

Paris, pour ré-inventer sa vie

Zoubida, après mûre réflexion, décide un nouveau tournant pour sa vie et quitte ce poste enviable fin 2010. Dès janvier 2011, elle est à Paris, décidée à devenir avocate. Forte de son Doctorat en droit français et de son expérience, elle s'installe dans la capitale, dont elle dit : *«Je l'apprécie énormément et m'y sens chez moi»*. Elle obtient son Certificat d'aptitude à la profession d'avocat. *«J'ai toujours travaillé et je n' imagine pas me tourner les pouces ou m'offrir une année sabbatique»*.





*J'appartiens à une génération de l'effort et j'ai été élevée dans la rigueur, comme le sont beaucoup d'oujdis... J'aime aussi le droit, que j'ai souhaité exercer à Paris.», m'explique-t-elle. Femme de caractère, qui a fait sienne la devise «*Quand on veut, on peut*», Zoubida s'adapte rapidement. Pendant dix-huit mois, elle effectue une formation et des stages, notamment avec des jeunes dont la majorité n'ont guère plus de vingt-cinq ans. «*J'étais là pour apprendre, comme eux, et ces jeunes, qui sont maintenant des confrères et des consœurs, m'ont très vite adoptée car j'avais la maturité et l'expérience qu'ils ne possédaient pas encore, tandis qu'eux m'apportaient une forme d'agilité et la nouveauté de leurs regards*». Elle prête serment en 2013 et peut désormais exercer. Zoubida ne rejoindra aucun cabinet d'avocats, en dépit des propositions reçues. «*Pendant ma longue carrière à la compagnie nationale, j'avais déjà œuvré pour quatre Présidents Directeurs Généraux successifs, auxquels je rendais compte, alors j'ai pensé qu'il était temps que je devienne mon propre chef*», me dit-elle en souriant.*



Aujourd'hui avocate généraliste, Maître Gueldi traite des dossiers très variés, relevant du droit commercial, du droit des sociétés, du droit aérien qui reste sa spécialité, du droit du travail ou de celui des étrangers, etc. *« Désormais, je suis également confrontée à des situations où les êtres humains sont au centre des intérêts, ce qui imprime des aspects nouveaux à mes activités qui portaient jusqu'alors davantage sur des enjeux plutôt financiers »*, ajoute-t-elle. Elle est également chargée d'enseignement universitaire en droit aérien.

Oujda, pour ré-investir sa ville

Notre discussion tourne autour des racines et de ce lien invisible avec la terre qui nous a vues naître. *« Oujda est la ville de mes premiers fondamentaux. Elle a participé à me construire. Je ne m'imagine pas lui tourner le dos et je cherche à mon tour à lui apporter mon aide. Je connais bon nombre de personnes de différentes catégories sociales et professions, exerçant en France ou ailleurs, qui s'inscrivent dans ce même élan »*, confirme-t-elle.

Zoubida me raconte alors qu'elle est la dernière née d'une famille nombreuse. *« Quand je suis née, mon père avait la cinquantaine. C'était quelqu'un de juste et rigoureux, qui s'est "fait tout seul" comme on dit. Lui et ma mère, tous deux décédés à présent - paix à leur âme - nous ont enseigné des valeurs essentielles, comme le sens de l'effort et de la justice, ainsi que celui de la rigueur. Et pour continuer à aller à l'école, il fallait le mériter, avoir de bons résultats et réussir à la fin de chaque année »*.

Aujourd'hui plus que jamais, elle souhaite s'investir auprès des Associations de l'Oriental œuvrant pour la femme et l'enfant, notamment en créant une dynamique avec les bonnes volontés vivant en France ou ailleurs, afin de participer au développement de la Région ; de hautes compétences disponibles pour la Région.

Fatna, la dame qui marie les dames... et les défend !

Depuis mon arrivée à Oujda, je n'ai cessé de rencontrer des femmes exceptionnelles... Chacune m'a raconté un peu de son chemin de vie et souvent ouvert son cœur, m'offrant de partager ses espoirs. C'est ainsi que je fus invitée à un mariage dans la pure tradition oujdia. C'est peu de dire que j'ai été subjuguée par les habits de la mariée, les perles, les bijoux, la musique, le faste de cet appareil, le scénario strictement suivi...

Fascinée et curieuse, j'ai vite compris que le cérémonial auquel nous étions attachés en France - même admiré de nos amis français - reflétait bien imparfaitement la fête telle qu'elle se déroule ici, dans l'Oriental.

Comme je voulais tout savoir et posais d'incessantes questions, mes hôtes m'ont parlé de Fatna Cherif, une dame d'un certain âge, pour eux la gardienne des traditions du mariage. On me vanta sa collection de bijoux anciens et toutes sortes de parures pour le jour du hammam, celui du henné et pour la nuit nuptiale, qu'elle conserve précieusement.

Pour les femmes et les enfants...

Je retrouve Fatna le lendemain matin dans une école primaire, loin des fastes. Elle supervise le lancement d'un programme pour encourager les enfants à la lecture pendant leurs vacances scolaires.

Très à l'aise, Fatna va d'un atelier à l'autre, encourage un petit garçon, explique un mot à une petite fille, aide la monitrice à mimer un rôle...



Son enthousiasme est communicatif. «J'aime beaucoup les enfants», me dit-elle simplement... et cela se voit.

Fatna a vu le jour à Oujda. En 1959, elle est l'une des rares femmes mariées à travailler. Recrutée par le Ministère de l'Education Nationale, elle est mise à la disposition du Ministère de la Jeunesse et des Sports.

Elle participe à la création de l'Union nationale des femmes du Maroc» en mai 1969. Elle en assumera la présidence durant plusieurs mandats successifs, réélue avec, à chaque scrutin, le maximum de voix. L'Association, déclarée d'utilité publique, permet à Fatna de donner toute la mesure de son engagement.

Le champ d'action se veut très large : pré-scolaire, éducation non formelle, alphabétisation, formation professionnelle pour rendre les femmes plus autonomes, accompagnement pour créer des activités génératrices de revenus, etc.

...et même les couples

L'Association dispose également d'un centre d'écoute et d'orientation juridique qui se place en médiateur dans les conflits au sein des couples.

«A Oujda, la mentalité abhorre le divorce. Quand le couple vient de se former, s'il n'y a pas d'entente, le divorce est bien accepté, mais après vingt-cinq ou trente ans de mariage, quand la femme vient dire qu'elle veut divorcer car son mari a tel ou tel défaut, personne ne comprend. On dit qu'elle aurait dû réagir avant la naissance des enfants, qui seront les grandes victimes de la séparation des parents...





D'expérience, je sais bien que la diplomatie est l'arme absolue

pour la paix des ménages», me dit-elle avec un sourire malicieux.

Fatna me raconte aussi ses débuts et les trésors d'ingéniosité déployés pour gagner à la fois le soutien inconditionnel de ses beaux-parents - avec qui, coutume oblige, le couple habitait - et l'accord tacite de son époux. Revenue au présent, Fatna me parle de l'alphabétisation des femmes .

Elle évoque le nombre sans cesse croissant des bénéficiaires. Cette année, mille cinq cent femmes ont suivi ces cours. *«Nous avons décerné hier un prix à la plus âgée, née en 1943, qui a réussi un sans faute à tous les examens»,* me dit la militante associative, sans dissimuler sa fierté.

La fée des mariages d'Oujda

Fatna me propose de la retrouver le lendemain chez l'une de ses filles pour me montrer les accessoires du hammam et les tenues pour la cérémonie du mariage. Elle y arrive exténuée, mais toujours alerte : sa réunion pour lancer de nouveaux projets en faveur des femmes et des enfants a duré plus que prévu. Mais, infatigable, la dépositaire des traditions tient sa promesse.

Elle me dévoile le nécessaire du hammam de la mariée, précieusement conservé. Ce rituel, me dit-elle, se déroule juste avant le mariage, mais aussi après la consommation de l'union. Fatna me montre ensuite la sublime tenue de la mariée, avec son caraco, sa chedda dont les milliers de perles descendent jusqu'aux genoux, et ses innombrables accessoires...

«Deux à trois heures sont nécessaires pour vêtir la mariée. Toutes ces tenues et ces accessoires, je les garde pour ma petite-fille qui se marie bientôt...», m'explique Fatna.

Je quitte enfin Fatna, admirative devant son entrain et sa volonté de continuer à travailler pour le bien de sa communauté, jusqu'à son dernier souffle.



Hajriya, cœur de comédienne et âme de militante

J'allais souvent au théâtre en France, parfois lors de festivals. Celui de Bourg-en-Bresse me révéla la troupe marocaine Comedrama. On jouait *Le Berceau*, pièce dédiée à la femme marocaine. L'héroïne, de femme soumise et sans ressources, se muait sur scène en maîtresse de sa vie. La comédienne, oujdia, se nommait Hajriya Ammara et je ne l'ai jamais oubliée. À Oujda, je cherchais donc à la revoir et le meilleur endroit pour cela me sembla... le théâtre !

Celui d'Oujda est superbe. Sa façade de verre et marbre porte en lettres d'or majestueusement posées sur son fronton : Théâtre Mohammed VI. Avec mille deux cent places, ses ateliers et dépendances, le théâtre d'Oujda, n'a rien à envier aux édifices de même nature dans le monde. Hasard ou destin, une affiche bien en vue présente le Festival international Comedrama, organisé précisément par la troupe de Hajriya. Très vite, je la vois, fidèle à mon souvenir, rayonnante, mettant la dernière touche aux représentations du lendemain.

Émigrée dans son propre pays

Notre premier échange est bref : Hajriya m'invite à la résidence dédiée aux artistes du Festival. Dans la quiétude du salon marocain, elle m'attend avec son époux, Mohamed, trésorier de l'Association Comedrama. Entre eux, trente années d'union ont scellé une vraie complicité. Hajriya aime se raconter et faire vivre leur histoire ; Mohamed ponctue, précise une date, des noms, quelques anecdotes... Trois des cinq enfants bruissent d'éclats de rire, peu morigénés par l'aînée, Chaïmaa, également comédienne ; tout respire l'insouciance.





Ses paroles soulignent sa force de caractère. Hajriya (pierre solide) porte bien son prénom, rare à Oujda mais répandu à Aïn Témouchent, ville de l'Ouest algérien où elle naît à la fin des années 1960. En 1975, l'enfant insouciante vit le départ contraint pour Oujda. *«J'étais trop jeune pour souffrir de cet "exil" vers notre ville d'origine, là où mon père et ses parents étaient nés. Ils avaient émigré en Algérie en cherchant de meilleures conditions de vie... mais ce n'était pas idyllique. On sentait une discrimination envers nous autres Marocains, à l'école, dans l'administration... Avec le recul, ce retour au pays fut la meilleure chose qui nous soit arrivée»*. L'Etat marocain assume tous les frais de cette migration contrainte.

La famille bénéficie d'un logement et de moyens de subsistance. Hajriya, à peine neuf ans, reprend le chemin de l'école et découvre que certaines matières, non enseignées en Algérie, sont obligatoires au Maroc : *«Mon arabe était déplorable. J'ai perdu deux classes pour être au niveau de mes nouveaux camarades !»*. N'empêche, Hajriya s'acclimate vite à sa nouvelle vie, d'autant qu'elle y découvre... le théâtre.

«Pour la Fête du Trône, nous préparions des pièces. L'un de mes professeurs m'avait remarquée et proposée pour jouer dans Madame Saâda ; les représentations se cantonnaient au milieu scolaire, car mes parents ne voulaient pas que je joue loin d'Oujda...», se rappelle Hajriya. *«A l'époque, j'étais aussi très sportive et je voulais intégrer l'école militaire de Rabat»*. Nouveau refus des parents : pas question de quitter seule le bercail, même pour étudier. Les occasions ne manquent pas pour monter sur les planches.



62

Elle campe des personnages principaux dans *Le Cri* et *Hlima Bent Haddou*, textes à fort contenu sociétal. Le rideau tombe sur les années 1980 et met un terme à sa passion d'actrice : *«Après mon mariage, j'ai tout arrêté pour me consacrer à mon foyer. J'ai aussi abandonné le handball (j'étais dans l'équipe nationale) et le théâtre»*.

Une vie toute tranquille, loin des planches, se profile pour la jeune mariée, avec l'arrivée d'une petite fille, suivie un peu plus tard d'un autre bébé.

Mais le destin la rattrape à la fin des années 1990. *«J'accompagne ma nièce, qui répète un spectacle de son Université à la Maison des Jeunes. Et là, assise, je me surprends à déclamer des phrases du spectacle. Ma voix porte et le professeur m'invite à rejoindre la scène. Je lui dis que je suis mariée et juste de passage, mais il insiste pour que je répète avec les étudiants...»*. Le soir, Hajriya raconte tout à son mari et lui dit son envie de continuer les répétitions. *«Mohamed avait été un camarade de classe avant d'être mon mari. C'est un artiste, avec des prédispositions théâtrales. Il est dramaturge ; c'est lui qui a écrit la pièce *Le Berceau*»*.

Retour au théâtre

Hajriya revit. Sans en avoir vraiment conscience, le théâtre lui manquait. Elle replonge dans l'univers fascinant des personnages de composition, choisit avec soin des rôles souvent difficiles, et brille sur les planches. En 1999, Hajriya fonde la Troupe Comedrama avec son mari, quelques acteurs et metteurs en scène. Elle met les bouchées doubles pour rattraper le temps perdu. Les créations s'enchaînent. Hajriya endosse avec brio les rôles principaux d'*Almehraz* et *Les magiciennes*, pièces adaptées des œuvres d'une dramaturge britannique. Elle récolte les fruits de sa passion : sacrée meilleure actrice en 2000 au Printemps du Théâtre d'Oujda, ses pairs lui tressent des lauriers l'année suivante au Festival de Figuig.





En 2004,
Hajriya reçoit un autre
prix au Festival universitaire
de Casablanca.

Cette même année va naître
l'Association Comedrama pour le
théâtre et la culture, à l'initiative de
Hajriya et Mohamed, ouvrant de nouveaux
horizons à l'artiste décidée à faire de son art un
outil pour faire évoluer les mentalités. *«Le théâtre
est une responsabilité, un apprentissage de la
vie, un moyen de communication avec les autres
et d'acceptation de la différence...»*. La troupe se
professionnalise, propose des projets au Ministère
de la Culture, qui la soutient : *«Nous sommes l'une
des rares troupes de la Région à bénéficier chaque année d'aides à la production théâtrale,
un gage de professionnalisme»*.

L'Association lance aussi le «Festival international du théâtre Comedrama d'Oujda»,
rendez-vous qui attire chaque année six à huit troupes du Maghreb et d'Europe et investit
la ville grâce aux animations. *«Le théâtre m'a tellement donné que je veux partager avec
les oujdis»*, répète Hajriya devant les photos des nombreux ateliers qu'elle anime dans les
écoles. *«Maîtriser l'expression corporelle apporte beaucoup pour affronter ses problèmes,
se libérer, communiquer, avancer dans la vie...»*.

Hajriya n'a qu'un regret : l'absence de formations aux métiers de la scène. *«Je me suis
formée sur le tas et j'ai suivi des dizaines de cours de professeurs venus d'Europe.
Une école de théâtre est indispensable ici. Les mentalités doivent aussi
évoluer car on manque de comédiennes. Ma fille heureusement a renforcé
notre troupe. Pour convaincre les parents de laisser leurs filles jouer
avec nous, je les raccompagne chez elles à la fin des répétitions ou du
spectacle...»*. Hajriya ne baisse jamais les bras ;
qui pourrait lui résister ?



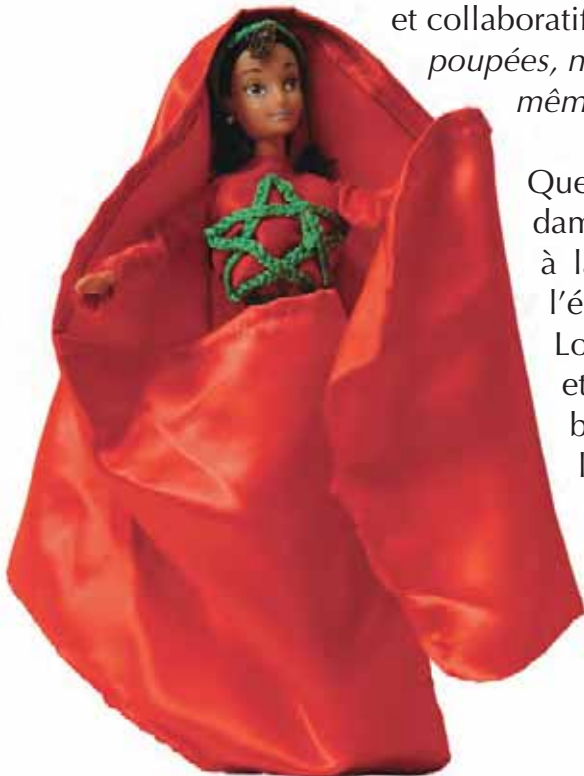
Najia, la psychologue qui fait grandir les poupées

Je me rappelle mon premier tête-à-tête avec une poupée Fenna ! C'était chez des amis français, qui avaient brièvement évoqué l'Association marocaine qui la produisait. Je me souviens très bien de ce qui attirait mon regard : ses jolis vêtements traditionnels, comme les tenues portées par mes aïeules.

A Oujda, Fenna est une star, une «success story» de l'économie solidaire aussi comme on dit dans les journaux. La presse cite la fondatrice : la Doctoresse Najia Rahmani, dont je fais la connaissance par téléphone : absente d'Oujda, elle me suggère de rencontrer deux femmes - une mère et sa fille - qui collaborent au projet Fenna (belle, en arabe).

Naziha Mahmoud et Lamia Maqtoub m'ouvrent grandes les portes de la Coopérative Fenna à Oujda. Elles m'expliquent la portée de ce travail, solidaire et collaboratif, qui permet aux femmes de se créer des revenus. *«En réalisant ces poupées, nous replongeons dans notre enfance, comme lorsqu'on jouait nous-mêmes à la poupée»*, me dit une Lamia pleine d'entrain.

Quelques jours plus tard, je rencontre l'initiatrice. La dame m'explique qu'elle a fait ses études en Belgique, à la Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation de l'Université Catholique de Louvain. Avec son diplôme de psychologue et psychothérapeute, ses trois années de bénévolat dans des Associations à but non lucratif en Belgique et son expérience d'écouter et formatrice au Maroc, Najia se sent parfaitement outillée pour ouvrir, fin 2011, un cabinet de thérapie psychologique dans sa ville natale, Oujda.



Guérir aussi la pauvreté

C'est un succès, mais elle se voit vite dépassée par la souffrance de ses patientes, la précarité dans laquelle certaines vivent, le manque de formation de beaucoup, l'inactivité de nombre d'entre-elles... autant de problèmes qui génèrent souvent des symptômes psychosomatiques, constate cette professionnelle de terrain aguerrie.

«Il n'y avait aucune structure à même d'aider un thérapeute. J'ai commencé à penser à un projet à moindre coût qui pourrait générer des revenus à ces femmes démunies ou appartenant à des groupes vulnérables. C'est ainsi qu'est née Fenna».

La marque est déposée en mars 2013. Le projet se structure et d'autres femmes s'impliquent dans sa réussite, dont Naziha et Lamia. La première est responsable de la qualité, tandis que la seconde est créatrice et assure la présence aux expositions et salons.

Une Coopérative naît en octobre 2013, dont Najia assume la présidence. *«La Coopérative tient compte du besoin réel de développement social, à savoir la lutte contre la pauvreté et la précarité en créant des emplois productifs, décents et durables. C'est ce qui me tenait tellement à cœur depuis que j'ai commencé à exercer ma profession»*, insiste Najia. Les femmes impliquées sont en fragilité financière ; certaines ont aussi de légers soucis psychologiques.





Pour elles, Najia assure, au sein même des ateliers, des soins psychothérapeutiques.

La Coopérative grandit et compte désormais douze adhérentes, des femmes motivées qui ont toutes suivi des formations pour acquérir habileté et savoir-faire.

«Le "plus" apporté par Fenna, c'est qu'elle crée du travail à domicile, permettant aux femmes de veiller sur leurs enfants et leur foyer, tout en réalisant les poupées», me dit Najia qui me fait admirer le travail minutieux effectué sur chaque poupée.

Je suis sous le charme de ces figurines de collection qui chantent le patrimoine national, de ces tenues vestimentaires qui poussent le détail à son paroxysme.



La poupée des fiertés

Je remarque que chaque poupée est unique et Najia m'explique que les créatrices ont fait le choix de relever ce défi : *«Chaque créatrice réalise entièrement sa poupée, de l'habillement, à la coiffure, en passant par les bijoux, les accessoires, la maroquinerie...»*



Si le projet continue de prendre de l'ampleur, nous ferons appel à des bijoutières, des coiffeuses, des cordonniers, etc. Actuellement, la Coopérative peut déjà se permettre l'aide de professionnelles qui enseignent couture, broderie, céramique et peinture sur soie», m'explique Najia.

Le projet Fenna s'inscrit dans une démarche de développement durable : il utilise des matériaux et matériels recyclés, récupérés un peu partout au Maroc.

Najia est intarissable ; elle me dit son désir de développer cette activité qui valorise le patrimoine, le faisant voyager à travers le monde. Elle me parle aussi de ses quatre enfants qu'elle élève seule depuis 1995.

Je sens la même fierté pour ses activités professionnelles et associatives que pour ses projets de vie.

C'est avec beaucoup d'estime et de respect pour cette battante que je quitte Najia. J'emporte avec moi les images des magnifiques poupées.



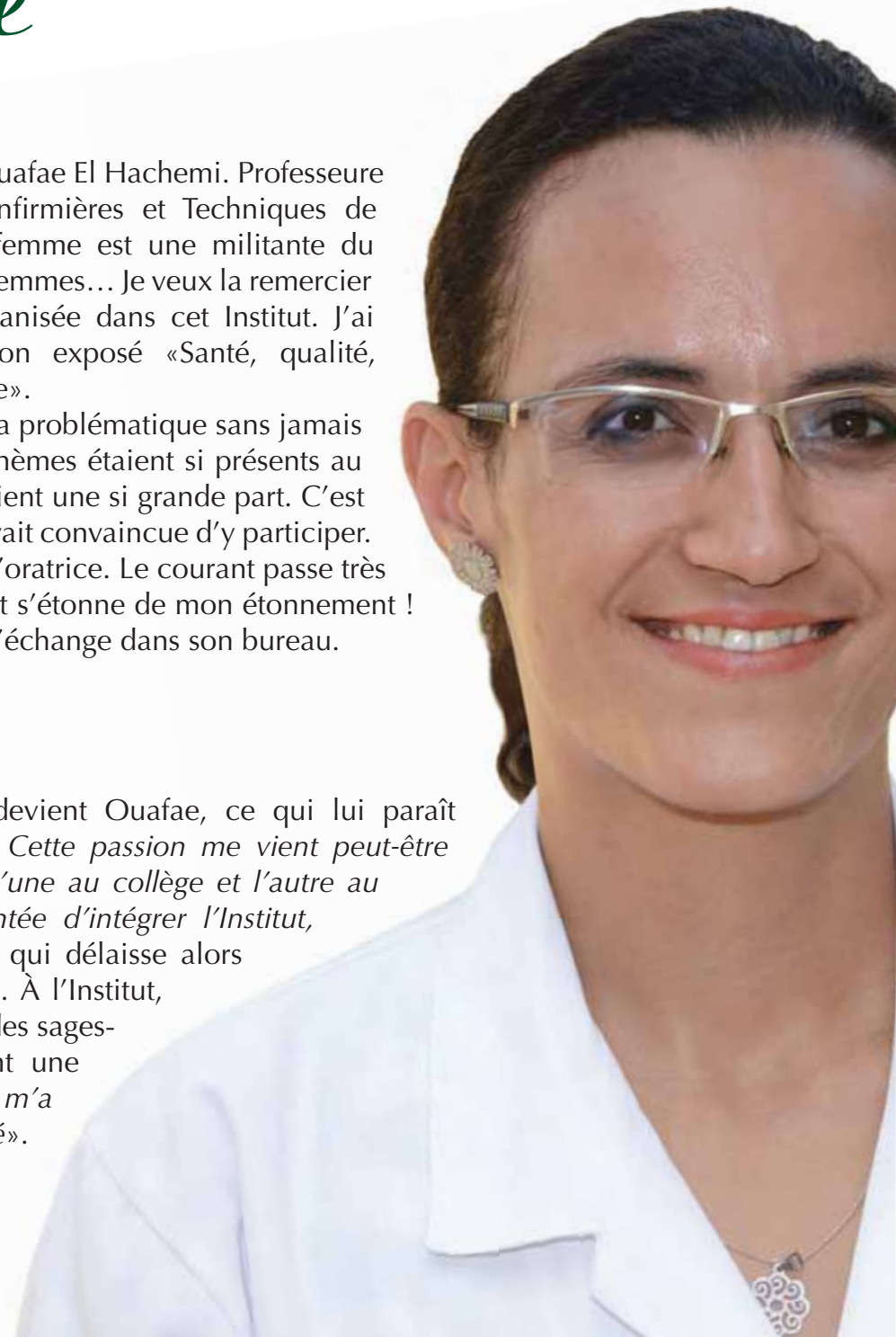
Ouafae, enseignante, environnementaliste, et militante


Le monde vivant n'a aucun secret pour Ouafae El Hachemi. Professeure à l'Institut Supérieur des Professions Infirmières et Techniques de Santé d'Oujda depuis 2013, la jeune femme est une militante du développement durable et des droits des femmes... Je veux la remercier à l'issue d'une journée scientifique organisée dans cet Institut. J'ai littéralement bu ses paroles durant son exposé «Santé, qualité, environnement et développement durable».

Avec un talent consommé, elle a brossé la problématique sans jamais ennuyer l'assistance. J'ignorais que ces thèmes étaient si présents au Maroc et surtout que les femmes y prenaient une si grande part. C'est pourquoi l'annonce de cette journée m'avait convaincue d'y participer. Après sa prestation brillante, j'interpelle l'oratrice. Le courant passe très vite entre nous ; elle me voit étonnée... et s'étonne de mon étonnement ! Nous en rions ensemble et prolongeons l'échange dans son bureau.

La passion du monde vivant

Je lui demande surtout comment on devient Ouafae, ce qui lui paraît évident : *«J'ai toujours aimé enseigner. Cette passion me vient peut-être de mes parents tous deux professeurs, l'une au collège et l'autre au lycée. Quand l'opportunité s'est présentée d'intégrer l'Institut, je n'ai pas hésité»*, m'explique Ouafae, qui délaisse alors la biologie pour les sciences de la santé. À l'Institut, elle chapeaute aujourd'hui la formation des sages-femmes et réalise diverses études, dont une sur l'allaitement dans l'Orient : *«Cela m'a permis de relier l'environnement à la santé»*.





Née à Oujda, où elle a accompli toute sa scolarité, Ouafae nourrit une vraie passion pour le monde vivant. *«J'ai fait des études de biologie et je me suis spécialisée en écologie végétale. Mon Doctorat a porté sur le traitement des eaux usées en milieu désertique, surtout à Figuig»*, poursuit la jeune scientifique, intéressée depuis toujours par la protection de l'environnement. On lui doit de nombreux travaux de terrain, par exemple dans les stations d'épuration, à Figuig, Taourirt, Berkane... mais aussi en Europe.

Engagée pour le respect de l'environnement depuis l'enfance, Ouafae sensibilisait toute jeune les habitants de son quartier : *«J'écrivais plein de conseils pratiques et d'astuces sur des étiquettes - "N'oubliez pas de fermer le robinet", "Respectez la nature", "Marchez", "N'utilisez pas la voiture"... - et je les glissais dans les boîtes aux lettres des voisins. Les gens me regardaient de travers. Je ne fais plus cela et je ne rêve plus comme avant»*, soupire Ouafae, consciente que ses petites actions étaient vaines. *«Encore aujourd'hui, quand je vais au hammam et que je vois des femmes laisser couler l'eau à flots, je ne peux m'empêcher de le leur signaler et même, parfois, je ferme le robinet moi-même. La solution à ce gaspillage serait peut-être de faire payer les seaux consommés ; une sorte de charte du hammam...»*, imagine Ouafae.

Enseignante et militante

La jeune femme sait que les mentalités évoluent parfois difficilement. Elle le vit elle-même dans son quotidien. *«Il est difficile par exemple d'aller sur le terrain sans être accompagnée et sans une préparation des conditions de la mission. Il y a toujours le "qu'en-dira-t-on" pour une fille célibataire. Oujda est devenue une grande ville mais il y perdure aussi une mentalité de village. Il faut garder nos valeurs, comme la solidarité, mais bannir à jamais tous les comportements discriminants vis-à-vis des femmes»*, s'emporte Ouafae la militante.

Ces tracas sont oubliés quand elle me parle de sa relation avec ses étudiants, empreinte de respect réciproque.

«Je travaille pour permettre à tous les étudiants d'assimiler au mieux le cours. Mais je suis intraitable avec les tricheurs... Moi-même, je n'étais pas spécialement brillante, mais si je ne comprenais pas, je faisais le maximum pour y parvenir. La clé du succès, c'est la persévérance», assure Ouafae, avec conviction.



Alors, pas même un petit traitement préférentiel réservé à ses étudiantes ? «Pas du tout ! Et à l'Institut, je suis connue pour ça. Je milite pour l'égalité entre les sexes et bien évidemment pour les droits des femmes.» Nos échanges se poursuivent sur les acquis des femmes, la Moudawana voulue par notre Souverain, le poids des traditions... et ses aspirations personnelles futures. «Je me vois bien en chercheure réputée, peut-être à Oujda ; en fait, là où j'aurais des perspectives intéressantes».

J'ai programmé pour demain un déplacement en «terre inconnue» (de moi, bien sûr !) et je dois m'y préparer un peu. Je quitte donc Ouafae, marquée par la force de ses convictions et sa foi en l'avenir.



Hamida, le développement social dans l'âme



Ce matin, fini le grand confort urbain d'Oujda : je prends la route vers Jerada et franchis l'Oued El Atchan, connu pour ses crues violentes. La Commune rurale de Mestferki est à moins d'une heure de la capitale régionale. Je la sais l'une des plus pauvres de l'Oriental, Région au développement encore inégal. La grande pauvreté y frappe ; l'analphabétisme est encore important. Sur place, j'apprends que l'Initiative Nationale de Développement Humain, l'Agence de l'Oriental et bien d'autres acteurs sont au chevet de la Commune. Je m'enquiers des besoins des femmes précaires et des personnes âgées.

Le sentiment communautaire au travail

On m'indique l'Association Coopération et développement de Mestferki. J'y arrive en pleine discussion avec une dame de l'Agence de Développement Social de l'Oriental, sur l'aide aux personnes âgées. La réunion terminée, je dis à l'agente à quel point je la sens passionnée. Elle s'appelle Hamida El Kouch, native de Figuig : *«Naître à Figuig incite à devenir actif dans sa société. La touiza et le travail communautaire font partie de nos traditions»*, me dit-elle simplement.

Enfant déjà, elle avait rejoint l'Association culturelle Al Hadaf. Plus tard, elle organisera le premier Festival des Oasis à Figuig, haut lieu de partage social, de fête et de spectacles culturels aussi.

Hamida est aussi membre fondatrice du Réseau des jeunes de Figuig, très actif et ouvert à tous les talents, sinon toutes les passions.

«L'idée est de canaliser les énergies et de les mobiliser pour le bien de la communauté», assure Hamida.





Baccalauréat en poche, elle suit à Berkane un cursus de technicienne agricole. *«C'était un domaine purement masculin mais je me suis lancée et, diplôme en poche, je suis revenue travailler sur le terrain que je connais...»*. Hamida, à peine vingt-trois ans, affronte alors un vrai défi dans un milieu où l'on accepte mal les conseils d'une femme.

Elle assiste à un événement organisé par l'Association des Coopératives agricoles de Figuig, qui veut développer l'agriculture et protéger l'environnement. L'Association la recrute : *«C'était une vraie école. Là, j'ai vite progressé. J'ai commencé Technicienne pour finir Responsable de montages de projets»*.

Une femme de terrain



Elle se fait diplomate pour faire accepter aux agriculteurs de changer leurs pratiques. *«Je leur disais - ce qui est vrai - qu'ils ont un grand potentiel et un savoir-faire reconnu, mais qu'ils peuvent encore les améliorer en testant ce que je leur propose...»*. Hamida s'y connaît pour faire passer les messages. Elle joue la carte de la proximité et fait expérimenter le goutte-à-goutte dans les vergers de quelques agriculteurs pris dans chacun des sept ksours. Ils seront impressionnés par les résultats. *«Cette expérience m'a appris que le changement est graduel et qu'il faut se montrer patient et persévérant...»*, me dit Hamida.

Toujours désireuse de progresser, elle rejoint, sur concours, le Plan d'action contre la désertification porté par le Programme des Nations Unies pour le Développement. *«Je voulais voir si ce que j'avais testé à Figuig pouvait marcher ailleurs et aussi découvrir d'autres aspects de la Province, des talents et des potentialités qui ne sont pas valorisés. C'est un territoire vaste où les efforts sont encore éparpillés, par manque d'organisation des Associations. Avec la même cible, le même objectif, chacun travaille dans son coin, d'où la déperdition des moyens, de l'énergie et de la confiance»*, déplore Hamida. Elle décide alors de monter des projets communs à différents acteurs : *«Je n'avais pas beaucoup d'outils, mais l'amour pour ma Région me poussait à tester des solutions...»*.

Hamida décide de reprendre ses études, pour découvrir de nouvelles approches, à la Faculté des Sciences Economiques d'Oujda.

«J'étais consciente de la composante économique du développement. Tout est lié, et l'intelligence c'est d'assurer le juste équilibre entre l'économique, le social et le culturel, pour éviter les dysfonctionnements, les déphasages et les disparités entre catégories sociales». Une Licence professionnelle d'agente de développement social récompense les efforts de Hamida, inscrite dans la foulée et sur concours en Master. *«Ce diplôme sur l'Economie sociale et solidaire me relie à ce que j'ai toujours fait avec les Associations et les Coopératives. Il met l'accent sur le manque de structures et de rendement».* La thèse de Hamida, soutenue en 2012, porte sur ce sujet ; plus précisément sur l'artisanat local.

Sa nouvelle carrière démarre en 2013 à l'Agence du Développement Social, comme Responsable de l'insertion par l'activité économique. Là, elle découvre le vaste chantier du développement régional. Synergie, convergence, renforcement des compétences... Soucieuse de réussite et consciente de l'importance de l'humain dans l'issue d'un projet, Hamida suit une formation de coach territorial .



«J'ai travaillé sur la prise de conscience citoyenne, passant de l'individuel au collectif, et mieux compris les résistances à briser. Le coaching m'a outillée pour faciliter la communication, mieux comprendre les autres... Souvent, une résistance n'est pas rationnelle et le coaching investit l'intelligence émotionnelle pour impliquer davantage les acteurs, les rendre plus responsables, mieux préparés au développement. On passe de l'assistanat à la co-construction», analyse Hamida.



Le coaching salvateur

Depuis, renforcer l'efficiace et l'efficacité sont les deux approches déployées par Hamida, qui reste sur le terrain, accompagne les Associations pour concrétiser leurs projets et œuvre contre l'esprit d'assistanat, en capitalisant sur les bonnes pratiques.

L'esprit d'entraide chevillé à l'âme, Hamida offre son temps libre et son énergie aux jeunes, les guidant vers les études supérieures, la prise de parole et la confiance en soi, car me dit-elle : *«J'ai eu la chance de suivre une formation en coaching. J'ai la responsabilité de diffuser ces bonnes pratiques et ce savoir, car j'ai appris que les petites évolutions contribuent à créer le changement»*.



Hamida rêve à des lendemains meilleurs pour la jeunesse, à des populations aptes à se prendre en charge pour le bien de leur communauté.

Elle rêve aussi à des espaces de concertation dynamisés, producteurs d'idées nouvelles. Hamida rêve... mais agit aussi, déjà prête à d'autres projets, comme l'assistance à une Association pour l'insertion d'enfants en difficulté. Mais toujours dans l'Oriental !



Hlima, veuve de mineur et «mère courage»

En Europe, de nombreuses mines ont fermé face aux importations venues du bout du monde. Elles employaient souvent des émigrés venus du Maroc, notamment de l'Oriental. Le même phénomène a bien sûr frappé les mines du Maroc, en particulier dans l'Oriental et surtout dans la Province de Jerada. Des milliers de familles ont forcément dû choisir entre une reconversion contrainte, le chômage, ou la migration.

Jerada, chef-lieu provincial, a bénéficié de nombreux investissements publics. Mais au-delà ? Je veux découvrir ce que sont devenus les territoires concernés. A quarante kilomètres d'Oujda et presque autant de Jerada, quasiment sur la frontière, se trouve Sidi Boubker, petite ville un peu perdue dans un décor immense. En 1928, un Français, Jean Walter, y avait installé une société minière, Les mines de Zellidja, qui exploitera le plomb et le zinc jusqu'en 1975.

Une vie de labeur et de douleur

A peine arrivée, je cherche à percevoir ce qu'il reste de décennies d'histoire minière. Les témoignages vont m'y aider car maintes personnes du village ont connu la période florissante de l'exploitation des mines. Après quelques conversations de hasard, on me parle d'une dame âgée, connue ici pour être la mémoire de Sidi Boubker. Il s'agit de Hlima Dahmani, veuve de mineur, vers laquelle un gamin me conduit.

Hlima m'accueille avec la générosité et la convivialité des gens simples. D'une voix faible, elle me raconte sa vie auprès d'un homme qui travaillait huit heures par jour à la mine, un dur labeur qui aura raison de lui.



Née à Sidi Boubker il y a près de huit décennies, Hlima n'est jamais allée à l'école. C'est à soixante ans passés qu'elle débutera des cours d'alphabétisation dans les classes organisées pour les personnes âgées par l'Association Abnaa Zellidja (Les enfants de Zellidja). Toute jeune, elle aide ses parents à cultiver la terre et entretenir le bétail. Elle apprend aussi à travailler l'alfa - plante endémique des steppes avoisinantes avec laquelle on fabrique des paniers à pain, des sacs et autres objets - une spécialité locale.

A peine âgée de dix-huit ans, elle épouse son cousin comme l'y incite la coutume. De cette union naîtront trois garçons et deux filles. *«Nous avons un petit lopin de terre et du bétail qui occupaient toutes nos journées. Je travaillais avec mon mari pour entretenir tout cela. Il a été mineur pendant trente ans. Ceux qui venaient des petits villages étaient les plus exposés aux dangers. Les Européens travaillaient dans les bureaux»*, raconte Hlima. Après la fermeture, tous deux se consacrent à leur terre.

La désolation et le sacrifice

Quand son mari tombe malade, victime comme beaucoup de la silicose, maladie pulmonaire due à l'inhalation des poussières de silicium, Hlima vend leur bétail pour payer l'opération qui lui est nécessaire. Mais il n'y survivra pas. Après sa disparition, sa veuve reçoit une toute petite pension, mais la famille vit très chichement. Hlima se prive de tout pour nourrir ses enfants. *«L'essentiel, c'est d'être en bonne santé»*, dit-elle. Elle parvient à constituer un petit pécule pour aider son fils à tenter sa chance en Espagne.

Sa situation régularisée, il y fera venir peu à peu ses frères et sœurs. C'est d'ailleurs lui qui a construit cette maison où vit aujourd'hui Hlima. Son sacrifice n'aura pas été vain.

Les mines fermées, la désolation s'est abattue sur Sidi Boubker, accentuée par les sécheresses qui n'ont pas permis aux activités agricoles d'offrir des emplois. Les jeunes n'ont donc aucune alternative pour gagner leur vie. Certains ont travaillé longtemps à de petites activités de commerce informel, profitant des différences de prix avec le pays voisin sur des produits très demandés. Mais, depuis que les frontières sont plus hermétiques, cela n'est plus possible. Aujourd'hui, certains jeunes s'aventurent dans les puits et galeries des mines, qui ne sont plus entretenus.

Ils chargent leurs ânes de minerai de plomb collecté à la hâte, la peur au ventre, sans protection ni sécurité, sans le moindre protocole d'exploitation. Le plomb est revendu au poids, puis chargé sur des camions pour Casablanca.

Je quitte Hlima le cœur lourd. Elle est pour moi une «mère courage» admirable, qui n'a pas pensé un instant à déplorer son destin affronté avec dignité. Précisément, à Sidi Boubker, il y a «Festival des mineurs» aujourd'hui, pour les honorer, et j'ai promis d'y passer à ceux qui m'ont gentiment envoyé vers Hlima.



Ouafae, animatrice des «Enfants de Zellidja»

A Sidi Boubker, la solidarité des mineurs reste proverbiale. Aujourd'hui installées un peu partout dans le monde, leurs familles ont gardé un lien indéfectible avec ce lieu des origines. Ma venue coïncide avec «Le Festival des Mineurs», organisé chaque année par l'Association «Les Enfants de Zellidja» créée en 1997. La responsable s'appelle Ouafae Tangi, l'une des fondatrices. Elle est née et a grandi à Sidi Boubker. Après trois ans à l'école coranique, elle fréquente celle du village puis rejoint la Faculté des Lettres d'Oujda. Partie pour Paris, elle y obtient un Diplôme d'études approfondies, puis un Doctorat.



Passionnée des richesses de l'oralité

En 1991, ses études terminées, elle revient au pays. La voici qui enseigne les Sciences du langage à la Faculté des Lettres d'Oujda. «*Ma thèse s'intitulait "Le parler amazigh, aspects de la phonologie d'un parler berbère du Maroc". Cette spécialité a ouvert la voie à un champ fertile de recherche sur le patrimoine et l'oralité car, en travaillant sur la langue, on découvre des trésors*», m'explique Ouafae, qui profite du lancement d'un Master sur le patrimoine populaire et le développement pour associer ses étudiants à ses recherches.

La passion de Ouafae pour le patrimoine remonte loin. Elle me parle avec nostalgie des films d'animation russes diffusés par la télévision algérienne dans les années 1980, de son émerveillement devant le soin apporté aux décors, mais aussi de tout ce qui a nourri son imaginaire, comme le film La guerre des boutons, vu au cinéma de plein air de Sidi Boubker, ou encore des contes et légendes de son enfance.



«L'éducation au patrimoine est essentielle et peut se faire à travers des films...», assure Ouafae. Une amie racontait aux enfants, à la veillée, des histoires et légendes. «Le conte Lounja, par exemple, existe dans presque tous les pays, en France, en Espagne, en Angleterre, en Allemagne, en Russie, en Pologne, etc. Seul le nom de la princesse change. Elle est Raiponce en France, Rapunzel en Allemagne... Ce personnage existe aussi dans les pays du Maghreb. Ce conte a été décortiqué durant la première année du Master par les étudiants, chacun selon son origine. Ce fut un régal culturel...», se réjouit Ouafae.



Emportée par son sujet, Ouafae me parle des spécificités de ce conte qui déterminent toute une ambiance culturelle selon que l'on évoque un ogre ou une ogresse. Cette dernière, m'explique Ouafae, renvoie à la prédominance matriarcale observée chez les Amazighs.

Une vie associative dédiée au patrimoine

L'architecture vernaculaire, les plantes médicinales, l'art culinaire de Figuig axé sur la sagesse alimentaire, l'intelligence comportementale et le savoir-faire, complètent ce cursus. «Dans la cuisine traditionnelle, certains plats ne sont pas bons pour la santé. Nos ancêtres n'en mangeaient qu'une fois l'an à l'occasion de l'Aïd, puis revenaient à une cuisine habituelle. Dans la gastronomie traditionnelle, on ne mangeait pas n'importe quoi...», explique Ouafae, avec de multiples détails sur le choix judicieux des ingrédients. Ce Master n'existe plus, mais Ouafae a gardé ses étudiants doctorants dans la spécialisation Patrimoine culturel, histoire et développement. Perpétuer les traditions régionales l'a incitée à instaurer, avec l'Association, un Festival du Thé à Sidi Boubker, auquel participent les sept tribus de la région. Plusieurs conteurs y sont en compétition autour du cérémonial du thé.

Oujda accueillera sa prochaine édition. L'Association se consacre également au quotidien des habitants, par exemple avec une boulangerie solidaire qui fonctionne grâce aux dons des anciens et offre le pain aux familles nécessiteuses. L'argent récolté a même permis de créer, avec l'Entraide Nationale, un centre social dédié à la formation : les apprenties bénéficient du savoir-faire d'autres filles formées au préalable par un maître boulanger venu d'Allemagne. Les interventions concernent aussi les personnes à mobilité réduite : des minibus ont été acquis pour leurs déplacements. *«Certains avaient honte de montrer un membre de leur famille handicapé. L'Association a brisé ce tabou et doté ces personnes de béquilles, fauteuils roulants et moyens de transport».*

En universitaire passionnée de patrimoine, Ouafae voudrait aussi dupliquer les réalisations de deux Marocains, l'un installé en Suisse alémanique et l'autre en Allemagne, qui ont organisé des soirées autour des contes marocains. Vêtus d'habits traditionnels - l'un est enseignant et l'autre conteur - ils font vivre ce patrimoine national dans une ambiance familiale, comme à la maison.

«C'est possible au Maroc», me répète Ouafae alors que je lui fais mes adieux. Le Festival du Thé en est un excellent prélude.



Fatima, infirmière au chevet de l'artisanat

Je ne voulais pas revenir vers Oujda par la grande route nationale. J'ai donc pris le chemin des écoliers, en fait celui de la campagne, qui conduit via El Harcha, petit village, à rejoindre les sites des grandes et petites cascades sur l'Oued Charef, un haut lieu touristique régional. Cette route passe par Aïn-Bni-Mathar où, précisément, j'avais un engagement. C'est ma première visite dans cette localité à environ quatre-vingt kilomètres au Sud d'Oujda, proche de la frontière. Le motif en est une caravane médicale organisée par une Association de jeunes Marocains résidant à l'étranger, originaires de cette partie de l'Oriental. Ils m'ont invitée à les rejoindre alors qu'ils préparaient cette expédition dans un joyeux brouhaha au restaurant de mon hôtel.

De l'énergie... pour l'artisanat aussi

L'aventure va s'avérer doublement enrichissante. D'abord, je vais enfin connaître cette petite ville où se sont côtoyés, avec harmonie et tolérance, Marocains, Algériens, Français... Musulmans, Chrétiens et Juifs, jusqu'aux années 1970, avant que divers événements ne mènent ces communautés à se disperser, au fond presque contre leur gré. Je découvre aussi une ville devenue un cœur énergétique du Royaume, puisque l'on y produit de l'électricité pour tout le pays, aussi bien de façon thermique classique que grâce à la toute récente et ultra-moderne centrale thermo-solaire, qui combine la valorisation du gaz et le photovoltaïsme.

J'ai la joie de rencontrer une femme formidable qui, au fil de sa vie, a choisi de se dévouer aux autres. Il s'agit de Fatima Bouanchouane.





Aujourd'hui infirmière d'Etat au Centre de santé, la cinquantaine épanouie, elle manifeste toujours autant d'enthousiasme. Elle aime son travail et ne se limite pas aux soins nécessaires à ses patients : elle les écoute, les conseille et entreprend, d'abord seule, de leur venir en aide sur bien d'autres plans. Mais, très vite, elle réalise qu'il faut dépasser les solutions d'urgence et rendre les actions plus structurées et régulières, sinon permanentes.

L'âge du militantisme

C'est ainsi qu'elle rejoint en 1998 l'Union nationale des femmes du Maroc, dont elle préside la section de Aïn-Bni-Mathar. Grâce à l'appui de cette Association, elle aide les femmes et les jeunes à s'en sortir par leurs propres moyens. Elle installe des programmes d'éducation, de formation et d'emploi. Les malades et les handicapés ne sont pas oubliés et des actions dédiées les impliquent. Déterminée, ni les obstacles financiers, ni les freins psychologiques ou culturels ne l'arrêtent. Elle est la première femme de la ville à occuper ainsi l'espace public, ce qui n'est pas apprécié de tout le monde.

Fatima a toujours pu compter sur le soutien de son mari, «*très ouvert d'esprit*» comme elle le qualifie, par rapport aux gens de la Région qu'elle jugeait à ses débuts trop conservateurs.



Dans son sillage, elle entraîne d'autres femmes qui osent à leur tour sortir de leur foyer pour l'école, des centres de formation, ou simplement pour travailler. Il faut dire que Fatima bénéficie du soutien constant des autorités locales. Dans le cadre de l'Initiative Nationale de Développement Humain, l'Association crée une Coopérative de production de couscous et de pain. Une vingtaine de femmes y travaillent aujourd'hui ; leurs revenus améliorent le quotidien de leurs familles.

Pour les jeunes, l'Union nationale des femmes du Maroc a également mis en place des projets générateurs de revenus.



Deux salons de coiffure emploient aujourd'hui des jeunes filles et des triporteurs sont à la disposition des garçons pour des activités commerciales. L'Association fait aussi la promotion de l'artisanat local et participe à de nombreux salons valorisant l'économie solidaire et ses produits.

Fatima, qui sera retraitée en 2019, pense déjà à des projets d'avenir, pour cette date et même bien au-delà. Elle veut développer une Coopérative pour le tissage de la laine et notamment la production des *khaïma* (tentes, à l'image de celles des nomades Bni Guil des Hauts Plateaux). Son ambition est de perpétuer ce savoir-faire millénaire, aujourd'hui menacé de se perdre. «*On peut faire d'une pierre deux coups : préserver notre patrimoine local et inciter les jeunes à rester dans leur territoire. Seul l'emploi peut les empêcher de risquer leur vie sur de mauvais bateaux pour émigrer clandestinement au risque de périr noyés*», dit-elle. Le projet de Fatima n'est pas qu'artisanal ; il est carrément sociétal. Cette femme aussi est un soleil.

Latifa et Les Amis du Ruban Rose

Me voici de retour à Oujda. Fatna Cherif m'avait beaucoup parlé de sa fille Latifa, attendue aujourd'hui à Oujda pour parler de la femme dans la société civile, avec des intervenantes connues, comme Nawal El Moutawakel, Amina Benkhadra, Zoulikha Irzi... Démocratie, développement local, gestion publique, associations citoyennes, promotion du rôle de la femme... les conférencières partagent avec l'assistance leurs engagements et témoignent de leurs parcours. L'assistance, nombreuse, suit avec attention les propos échangés et les points de vue livrés. J'attends la fin de la rencontre pour saluer Latifa. J'ai pu mesurer sa détermination, son sens de l'écoute et du partage ; impression confortée quand nous faisons plus ample connaissance.



Le chemin vers les malades

Latifa naît à Oujda dans une famille très unie. Elle y fait ses classes jusqu'à la fin du collège, puis rejoint Casablanca pour achever sa scolarité au lycée Lyauté, où elle est interne. Un peu désargentée, elle devient surveillante pour avoir un revenu, ce qui forge son caractère et lui permet d'assumer des responsabilités. Latifa poursuivra ses études supérieures en France, à l'Université, avant de revenir au pays. Ses attaches avec Oujda restent vives, notamment parce que sa famille y est établie. Aussi loin qu'elle s'en souvienne, Latifa me dit avoir toujours participé à la vie associative.



Au tout début, il y eut l'Union nationale des femmes du Maroc. «C'est là où j'ai ouvert les yeux. J'ai même été dans le cabinet de la Princesse Lalla Fatima-Zahra et j'ai géré son protocole pendant huit ans», mais aussi l'Association des anciens du lycée Lyautey et même les anciens de l'Université Paris-Dauphine.

«Je ne peux pas faire partie d'une Association si je n'y suis pas active», m'explique-t-elle. Membre de l'Association Hajar contre les Déficit Immunitaires Primitifs, Latifa a lancé sa propre Association suite à son cancer du sein : Les amis du Ruban rose. «J'ai bien vu que le volet psychologique était négligé au Maroc, alors qu'il représente l'essentiel pour éviter la récurrence», me dit-elle. «Mon père a eu un cancer de la prostate. Pendant sa maladie, j'ai fait beaucoup de recherches pour comprendre et mieux l'accompagner. Quand il est décédé, j'étais mieux préparée que mes frères et sœurs. J'ai aussi beaucoup lu après le diagnostic de mon cancer du sein en 2013. Je suis passionnée par la cancérologie !», s'exclame Latifa dans un grand rire. Le choc de l'annonce fut pourtant terrible. Latifa doit s'occuper de sa fillette - dix ans à l'époque - avec laquelle elle vit seule et lui transmettre l'information sans la traumatiser.



Les voies du retour à la vie

Le moral au plus haut, Latifa mène pendant une année le combat contre son cancer et le gagne. Très vite, elle sent le besoin de partager son expérience, de faire bénéficier d'autres femmes de ses acquis ; bref, d'accompagner des victimes depuis le diagnostic et tout au long du traitement. «C'est important pour une femme d'être accompagnée par une autre qui a eu un cancer et qui est debout maintenant, car le message que je veux transmettre est qu'on peut être à genoux aujourd'hui, mais se relever demain...».



Cette philosophie de vie est devenue la règle pour Latifa, qui véhicule à travers son Association des messages très forts d'espoir et de résistance. «*Aujourd'hui, on ne meurt plus d'un cancer du sein*», me dit-elle avec toute sa conviction.

Latifa accompagne aussi des jeunes gens atteints de leucémie. Elle n'est jamais avare de son temps ou de son énergie pour expliquer et rendre espoir et force aux malades. Elle connaît le poids des mots pour vaincre les maux et ne prend jamais de gants pour persuader une femme de suivre le traitement, de ne pas s'isoler et encore moins de se laisser dépérir.

Le bien-être est, dès lors, au cœur des objectifs de l'Association Les Amis du Ruban Rose. Yoga, méditation et marche sont régulièrement proposés, mais aussi des conseils de beauté et de maquillage. Pour donner l'exemple, Latifa participe avec des membres de son Association et des sympathisants à des mini-marathons et autres courses, mais simplement en marchant. Son groupe a pris part à la dernière édition de Sahraouiya à Dakhla. Latifa ne compte pas s'arrêter là. Sahraouiya est à nouveau parmi les objectifs, mais aussi l'escalade du Mont Toubkal. Pour Latifa, c'est un nouveau challenge et un formidable pied de nez à la maladie pour crier haut et fort : «*Je suis vivante !*».

Fatiha, artisanne passionnée des caftans du Rif



On parle beaucoup de l'artisanat du Rif à Oujda ; de quoi donner envie à la curieuse que je suis. Ce matin, je pars visiter le Complexe des métiers de l'artisanat de Nador, dont on dit grand bien. En moins d'une heure, j'atteins Saïdia pour une petite escale au goût d'air marin et découvrir cette cité balnéaire de grande notoriété. La route est large et en excellent état ; un trajet très agréable jusqu'à Nador qui me laisse entrevoir une métropole très animée.

La séduction du caftan rifain

Le Complexe est une belle bâtisse d'architecture contemporaine. L'inspiration marocaine orne sa façade de motifs en bois ouvragé et de stucs finement ciselés. Le rez-de-chaussée est dédié à l'exposition : poterie, vannerie, menuiserie, tannerie, tissage, broderie... Les différents espaces regorgent de merveilles et les couleurs irradient.

Mon regard est immédiatement subjugué par les caftans. Rehaussés de broderie et de signes de l'écriture tiffinagh, leurs couleurs vives sont typiques ici. Je pénètre dans la boutique qui me semble la plus attirante.





88

Une femme d'une quarantaine d'années me souhaite la bienvenue. C'est elle l'auteure de ces superbes créations qui célèbrent l'identité amazighe. Elle s'appelle Fatiha Taaziwet. A ses débuts, elle était loin de se douter qu'un jour de 2016, elle serait sacrée meilleure artisanne "AmharSania" pour le Caftan Amazigh.

Une passion tout au long de la vie

La passion de Fatiha pour la confection remonte à l'enfance : elle passait les vacances scolaires chez des couturières et à faire du crochet... L'année du Brevet, Fatiha annonce à ses parents sa décision d'arrêter l'école pour devenir couturière. Elle s'inscrit le jour même dans une école de couture et, en moins d'une année, maîtrise les bases de la confection.

Encouragée par ses enseignantes, Fatiha prépare son diplôme tout en débutant son activité professionnelle. Les commandes affluent. À tout juste dix-huit ans, elle perfectionne son travail grâce à une machine à coudre électronique rapportée par son père, qui travaille alors en Allemagne. D'autres cadeaux suivront ; toujours des machines et outils essentiels. Forte de son savoir-faire, Fatiha décide de partager ses connaissances avec d'autres jeunes filles en les initiant au métier.

Cette première expérience est mise en veille lorsque Fatiha se marie. Mais, très vite, elle éprouve le besoin de reprendre ses activités et le carnet des commandes à nouveau se remplit. Elle s'intéresse à l'apprentissage et découvre le dispositif d'aide directe à la formation. Son sens du partage décide Fatiha : elle s'engage à enseigner en faveur de jeunes filles démunies. Mais le projet tourne court. D'un tempérament optimiste, Fatiha ne baisse pas les bras et décide de capitaliser sur ses expériences en créant en 2013 la Coopérative Tifinagh, dont elle assume la présidence. *«Nous avons reçu l'aide de l'Initiative Nationale de Développement Humain et cela nous a incitées à déployer encore plus d'efforts et à proposer des formations à de jeunes apprenties»*, m'explique Fatiha.



Le retour en grâce du bel habit amazigh

Le caftan amazigh est un vêtement d'apparat qui a failli disparaître. Fatiha me raconte les circonstances de son implication. *«En 2012, pour la première fois de ma vie, je quitte Nador pour assister à une exposition que Dar Maâlma organisait à Oujda. J'ai découvert*



que chaque artisan exposait des spécialités de son territoire. Je me suis demandé quoi réaliser pour me singulariser. J'ai pensé faire revivre le vêtement rifain et tout ce qui le distingue, à commencer par lhzam qui en est une pièce maîtresse...».

Lhzam est une ceinture en soie ou en laine, rouge, qui ceint le caftan amazigh pour souligner la taille. Fatiha détourne cette étoffe de son usage premier et l'utilise pour des sacs, des châles et des cherbils (babouches). Elle parvient à constituer une collection complète qu'elle présente dans un salon d'artisanat à Nador. Le succès est au rendez-vous : ses produits se vendent très bien. « Cette étoffe est fabriquée à Fès et les artisans qui en maîtrisent la technique disparaissent les uns après les autres. Il faut agir avant qu'il ne soit trop tard et assurer la transmission de ce savoir-faire. » Fatiha pense même inviter l'un d'entre eux pour apprendre le métier aux jeunes.

Le caftan, reflet de l'identité amazighe, est sublimé sous les doigts de fée de Fatiha. Des signes tiffinagh, soigneusement brodés, en rehaussent la partie supérieure ; la touche finale est apportée par le fameux lhzam. La tenue est complétée par les babouches brodées dans le même esprit.

Le magasin de Fatiha s'emplit de visiteurs. Je m'éclipse donc, heureuse d'avoir partagé la passion d'une femme volontaire et inspirée.



Jamila, bonne fée des orphelins et de leur maman

Une heure sépare Nador de Driouch, mais le changement est radical ; on passe de l'urbanité hyperactive à la tranquillité d'une ville en prise directe avec son environnement rural. Driouch est chef-lieu provincial : pourquoi ne pas la visiter en quittant Nador ? Une route confortable m'y conduit, ponctuée de nombreuses localités, dont El Aroui qui abrite un aéroport presque aussi important que celui d'Oujda.

Me voici à Driouch. La Province a été créée en 2009 et l'on comprend vite que cela répond aux besoins du développement local. Je fais halte au hasard dans un café-restaurant du centre-ville. Dans un angle de mur, le sigle de l'Initiative Nationale de Développement Humain, bien visible également sur le tablier des serveurs. Je questionne sur ce point la jeune fille venue prendre ma commande, qui me renvoie prestement vers la responsable des lieux, dont le bureau est contigu.

Un café-restaurant pour la solidarité

C'est ainsi que je rencontre Jamila Kichouhi, femme fortement impliquée dans la vie sociale. Pour elle, cela n'est que l'un des projets montés par son Association, seule ou avec le soutien d'entités publiques, en faveur des enfants, des veuves et des personnes vulnérables. «Ce café-restaurant dispose d'un atelier de pâtisserie et d'une boulangerie», me dit-elle. Il a été édifié grâce à la contribution de l'Initiative, mais aussi de l'Agence de l'Oriental, de l'Entraide Nationale, aux côtés de son Association - Binae de soutien aux orphelins et aux veuves - soutenue par de généreux bienfaiteurs.



Jamila s'anime à mesure qu'elle me parle de tous les chantiers lancés depuis qu'elle se consacre à l'action sociale. *«Je suis cadre supérieur à la Préfecture de Driouch, détachée pour le travail associatif. Je me retrouve dans ces actions. Je suis plus utile en aidant les autres sur le terrain»*, m'explique-t-elle.

Née à Driouch, Jamila a effectué sa scolarité entre sa ville natale, Fnideq, Nador et Oujda. Un parcours scolaire contraignant pour rejoindre le collège, le lycée et plus tard l'Université. *«Mon père était un ancien résistant et ma mère une femme à la forte personnalité, en avance sur son temps, qui m'a toujours poussée à m'instruire et à m'affirmer»*, se souvient Jamila.



Un internat pour la scolarisation des jeunes filles

Elevée ainsi, elle fut pétrie des valeurs de courage et d'amour du prochain. *«Je suis trop hypersensible et je fonds devant les souffrances des autres»*, ajoute l'entrepreneuse fonctionnaire. C'est ce qui l'a incitée, dès 2006, à aider les adolescentes hébergées à Dar Taliba, l'internat local pour jeunes filles, en leur prodiguant des cours de soutien. Jamila comprend que les besoins sont profonds et nécessitent une stratégie globale.

«Au départ, il n'y avait que trois élèves. Rapidement, grâce aux interventions auprès des parents, Dar Taliba en a accueilli quarante. Aujourd'hui, nous en comptons sept cents et nous espérons atteindre les deux mille d'ici 2020», se félicite Jamila, qui me raconte des histoires émouvantes sur ces jeunes filles qu'elle devait au début presque "arracher" aux parents : *«Il ne faut pas croire que les pères ne veulent pas scolariser leurs filles : ce sont les conditions qui font défaut»*.





Jamila se félicite d'avoir convaincu ces pères, à tel point qu'ils veillent désormais à ce que leurs filles participent aux activités parascolaires, même organisées hors de la localité. Elle irradie de plaisir en évoquant la réussite universitaire ou professionnelle de ses "protégées". Elle a aussi exaucé le vœu de son mari, aujourd'hui disparu, en construisant la Maison des orphelins. Jamila y accueille les enfants dans un même univers, toutes catégories sociales confondues. *« Cette démarche renforce la confiance et l'estime de soi des orphelins. De plus, ceux qui ont des moyens supportent les frais de scolarité de ceux qui n'en ont pas. »* Des ateliers de couture et de pâtisserie offrent aux veuves des activités génératrices de revenus.

Jamila a aussi mis au point un système de parrainage. Les bienfaiteurs ne donnent pas d'argent, mais l'équivalent en victuailles. Le même principe prévaut pour les vêtements : l'enfant choisit ses habits dans la limite d'une somme convenue avec le marchand. *« La Maison de l'orphelin offre aux petits le soutien scolaire et différentes activités, mais elle ne remplace pas un foyer. C'est pour cela que nous travaillons à assurer aux enfants les conditions d'une vie digne tout en veillant à ce qu'ils restent chez eux. »*





Jamila est une perfectionniste. Elle réserve la même attention à chaque projet, réussissant ainsi à tisser des liens de confiance avec ses donateurs et les structures publiques.

Méticuleuse, elle me quitte pour superviser une commande de gâteaux... Je repars avec le sourire car j'ai vu du bonheur dans les yeux de tous et une bonne dose de bienveillance servie à la louche et en généreuses portions. Comme quoi, on peut aussi nourrir son cœur dans certains restaurants en la compagnie d'une femme exceptionnelle...



Ikhlass, le pot de terre et la dame de fer

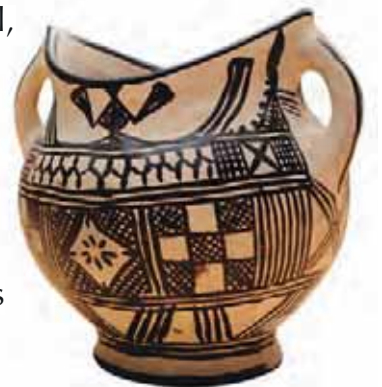


Revenue à Oujda, je ne quitte pas vraiment le Rif : annoncé par affichette en ville, un exposé savant m'y renvoie. Une conférence donnée à l'Université Mohammed 1er par un archéologue marocain sur un livre récemment publié par l'Agence de l'Oriental - Beni Snassen, une mémoire pour l'humanité - m'offre la chance de rencontrer une jeune professeure d'histoire et géographie de vingt-huit ans qui termine sa thèse de Doctorat sur la poterie du Rif. C'est à Tétouan que j'en avais vu la première fois, dans une échoppe d'artisanat, alors que je n'étais qu'une enfant. Ce que j'ai gardé en mémoire et qui m'avait tout de suite séduite, c'est l'aspect rudimentaire, voire rustique, de leur apparence, si différente de la poterie des grandes villes connues justement par la sophistication de leurs productions.

Les sources d'une passion

La doctorante s'appelle Ikhlass El Bourkadi et travaille sur ce sujet depuis son Master. Elle s'est appuyée sur les travaux d'archéologues européens publiés dans de superbes ouvrages comme *La mémoire du geste : la poterie domestique et féminine du Rif marocain*, ou encore *Par la main des femmes*. Pour enrichir les connaissances, Ikhlass a suivi leurs traces et prolongé leurs recherches dans les villages les plus reculés du Rif. Face aux difficultés à faire parler les potières de leur travail, il lui a fallu multiplier les déplacements avant de gagner la confiance de femmes qui doivent d'ailleurs avoir l'autorisation des maris, frères ou fils, pour parler aux étrangers à la communauté. Quant à prendre des photographies...

Persévérante, elle parvient à recueillir des informations précieuses pour sa thèse.





Ainsi, les potières utilisent une technique ancestrale, transmise de mères en filles. Bols, assiettes, jarres ou vases, sont modelés par les femmes qui les destinent à un usage domestique ou à la décoration de la maison. Les objets sont travaillés à la main, sans tour ni outil, avec de l'argile et des colorants naturels, avant de passer au four traditionnel. «*Si mes recherches s'étendent de 1900 à nos jours, on a la preuve que cette technique remonte au Néolithique*», affirme Ikhllass, qui cite les travaux d'archéologues marocains, dont plusieurs de ses collègues de l'Université.

Et la technique est commune à différentes régions du Maghreb, du Rif marocain aux plaines tunisiennes en passant par la Kabylie. Les poteries de ces trois régions ont de nombreux points communs mais se distinguent par les couleurs du dessin des motifs - noir dans le Rif ou rouge en Kabylie - et par les marques des tribus d'appartenance des potières. Les motifs réalisés avec d'huile de lentisque ou de caroubier sont géométriques (croix, cercles, losanges, étoiles) et symbolisent la terre, le feu, la maison, la fertilité, etc. Aujourd'hui, déplore Ikhllass, cette production tend à disparaître faute de reconnaissance et de débouchés commerciaux.

L'avenir de cet artisanat est compromis

Seules des femmes âgées continuent de travailler la glaise ; les jeunes filles sont trop attirées par la modernité. Ikhlass estime qu'il faut valoriser ce travail de poterie traditionnelle pour encourager les femmes à le poursuivre, penser à la commercialisation et à la distribution. La promotion aussi est primordiale : «*Tizi Ouzou organise depuis huit ans, chaque mois d'août, son salon de la poterie. Pourquoi pas un salon pour la poterie rifaine marocaine ?*», questionne la jeune experte.

Artistes et designers devraient créer des modèles nouveaux que les femmes pourraient réaliser selon ces techniques ancestrales. Cela contribuerait à relancer l'emploi local dans ces territoires qui se vident de leurs forces vives.

Ce qui est constaté dans l'Orient l'est aussi au Nord : par exemple, le centre de production d'Iderdouchen, un site proche de Al Hoceima, ne compte plus que deux femmes potières. Après elles, le site fermera. Ikhlass loue le travail de l'Association Terres des femmes, qui aide cent vingt potières dans

vingt-cinq douars de montagne à protéger ce savoir-faire, témoin de l'histoire profonde du Maroc.

De fait, Ikhlass précise que la poterie est un moyen de datation historique : dans les fouilles archéologiques, ce sont souvent les tessons de poteries qui permettent de déterminer une époque, une civilisation, etc. C'est l'une des raisons de préserver ce patrimoine transmis sans rupture depuis au moins six mille ans.

En plus, le travail de la poterie est écologique. La potière n'utilise que les matériaux naturels, comme les coquilles d'escargots ou les galets pour polir les objets. Elle préserve la ressource et l'environnement car elle n'utilise que ce dont elle a besoin. En clair - et c'est la conclusion d'Ikhlass - la poterie respecte la terre... dont elle est issue !



Salima veille au développement durable

Ce matin, comme chaque jour, je remarque avec plaisir les espaces verts qui agrémentent harmonieusement le paysage urbain. D'anciens jardins publics ont visiblement été réhabilités et de nouveaux parcs ont vu le jour : celui de Sidi Maafa, dernier en date, est exceptionnel. Je m'y rends aujourd'hui, à quelques minutes du centre-ville, pour profiter de la nature et des vingt-cinq hectares de ce poumon vert de la ville. Ma fibre écologique est satisfaite par l'état impeccable des lieux, les milliers d'arbres d'espèces variées, les cheminements, les fontaines, le lac, les cascades, les ouvrages d'irrigation... J'admire ces derniers ; ils révèlent un ingénieux mécanisme de goutte-à-goutte.

Le savoir scientifique appliqué au terrain

Lorsque je rencontre Salima Demnati - elle aussi en pleine observation - j'apprends que ce système utilise les eaux usées et traitées. *«Il y a des eaux de bonne qualité déversées dans le milieu naturel et donc perdues. Nous les réutilisons, après traitement, pour irriguer des espaces verts et même pour l'agriculture, car elles répondent aux normes... Oujda est un exemple».* Salima est Directrice de l'Observatoire régional de l'environnement et du développement durable. L'essentiel de son travail se passe sur le terrain.

Cette passionnée est native de Nador où elle a effectué toute sa scolarité jusqu'au Baccalauréat. Ensuite, direction Oujda pour des études en Biologie et Géologie. Après le Diplôme d'études universitaires générales, elle est sélectionnée pour faire une Licence spécialisée en Sciences appliquées des eaux.





98

Son parcours brillant lui ouvre les portes de plusieurs Universités : elle opte pour la Faculté des Sciences de Fès et y obtient un Certificat d'études approfondies en Ecologie et développement durable. Le cursus de Salima se poursuit à Oujda, où elle décroche son Diplôme de troisième cycle en Eco-toxicologie, puis un Doctorat national. Salima débute sa carrière à Rabat au Département de l'Environnement. Moins d'une année plus tard, en 2003, elle est affectée à Oujda, à l'Inspection régionale de l'aménagement du territoire, de l'urbanisme et de l'environnement ; bientôt, la voici nommée Directrice de l'Observatoire régional, fonction qui lui va comme un gant.

Elle installe peu à peu plusieurs programmes pour la préservation de l'environnement et la sensibilisation. Les difficultés abondent. D'abord pour réhabiliter les décharges, l'un des chevaux de bataille de Salima qui affronte ici des blocages multiples. À force de persévérance, de mobilisation et de sensibilisation, les résultats sont au rendez-vous. Salima me raconte certains challenges remportés et met toujours en avant le travail d'équipe et la concertation entre Départements pour réussir les projets liés à l'environnement, qui sont par nature transverses.



«Je suis fière de toutes les actions menées, de chaque point noir éradiqué, de chaque décharge réhabilitée, d'avoir contribué, si peu que ce soit, au changement des mentalités...». Dans sa voix, je sens la joie du devoir accompli et la volonté inébranlable d'enranger de nouveaux succès.

Salima me parle aussi de l'amélioration des conditions de vie des populations qui habitent non loin de certaines décharges publiques. *«L'Oued Nachef était devenu une décharge sauvage à ciel ouvert, avec tout ce que cela suppose de nuisances. Nous l'avons nettoyé et réhabilité. Aujourd'hui, les habitants sont fiers du résultat et restent mobilisés pour empêcher qu'on pollue leur espace...».* Dès lors, mobiliser le tissu associatif lui a paru une priorité absolue. Des formations, des aides matérielles et des accompagnements sont offerts aux Associations de la société civile actives pour l'environnement.

«Les questions des déchets ménagers et de l'assainissement liquide figurent au Plan directeur de chaque Province, mais, parfois, une Province n'en dispose pas, ce qui complique la tâche» se désole Salima. Le travail de l'Observatoire, m'explique sa patronne, cible surtout le monde rural où des dizaines d'écoles et de mosquées ont déjà été mises à niveau. *«Nous installons aussi des clubs de l'environnement, indispensables pour ancrer la question environnementale chez les enfants, dès leur jeune âge, à l'école primaire»*, précise Salima.

Toujours sur les routes, toujours sur le terrain

Souvent sur les routes pour les besoins de son travail, elle m'assure qu'être une femme n'a jamais été un handicap, même pour voyager seule sur de longues distances. *«Ici, dans l'Oriental, on encourage la femme et on la respecte»*, me dit-elle avec conviction.

La jeune Directrice mesure chaque jour l'ampleur de sa tâche, mais... *«Je suis passionnée par mon travail, passionnée aussi par ma Région».* Il est vrai qu'ainsi, tout est plus facile... L'environnement régional est entre des mains féminines ; de bonnes mains !



Fatima, des mathématiques à l'artisanat

De Figuig, tout le monde vantait les traditions de partage et de solidarité. La cité saharienne figurait bien sur mon itinéraire programmé ; pas Gafaït, autre oasis plus au Nord, en fait à une trentaine de kilomètres à l'Ouest de Jerada. L'esprit d'entraide oasien y était-il tout aussi puissant ? Pour voir cela, un vrai trajet de campagne, loin des routes principales, me promettait une escapade au doux parfum d'aventure dans des paysages aussi contrastés que magnifiques. Assez méconnue, l'oasis de Gafaït installe aux yeux du visiteur un décor qui échappe à l'imaginaire après une fin de parcours assez désolée : cascades, verdure, montagnes, rus et rivières, restaurants-café pieds dans l'eau.... Ce site, presque ignoré des touristes, est d'une beauté à couper le souffle. Le lieu se prête à merveille aux baignades et pique-niques.



L'esprit d'entraide au cœur de sa vie

L'unique auberge - où je m'arrête - prolonge l'espace naturel. Ici, on privilégie les produits d'artisanat local : rideaux, couvertures, couvre-lits, nappes, napperons, sont réalisés à partir des laines tissées sur place. Je suis séduite par ces choix mariés à merveille avec l'environnement. Dans le hall, un amoncellement d'objets de cette nature a été constitué, avec des pièces tissées sagement pliées, comme préparées pour un départ. L'aubergiste, fort aimable, m'informe qu'il s'agit de la commande d'une Association d'Oujda... dont les membres sont originaires de Figuig. Fatima Bezza est membre très active de cette Association.

Native de Figuig, grandie à Oujda, Fatima a suivi, après son Baccalauréat, une formation de deux années au Centre pédagogique régional d'Oujda.



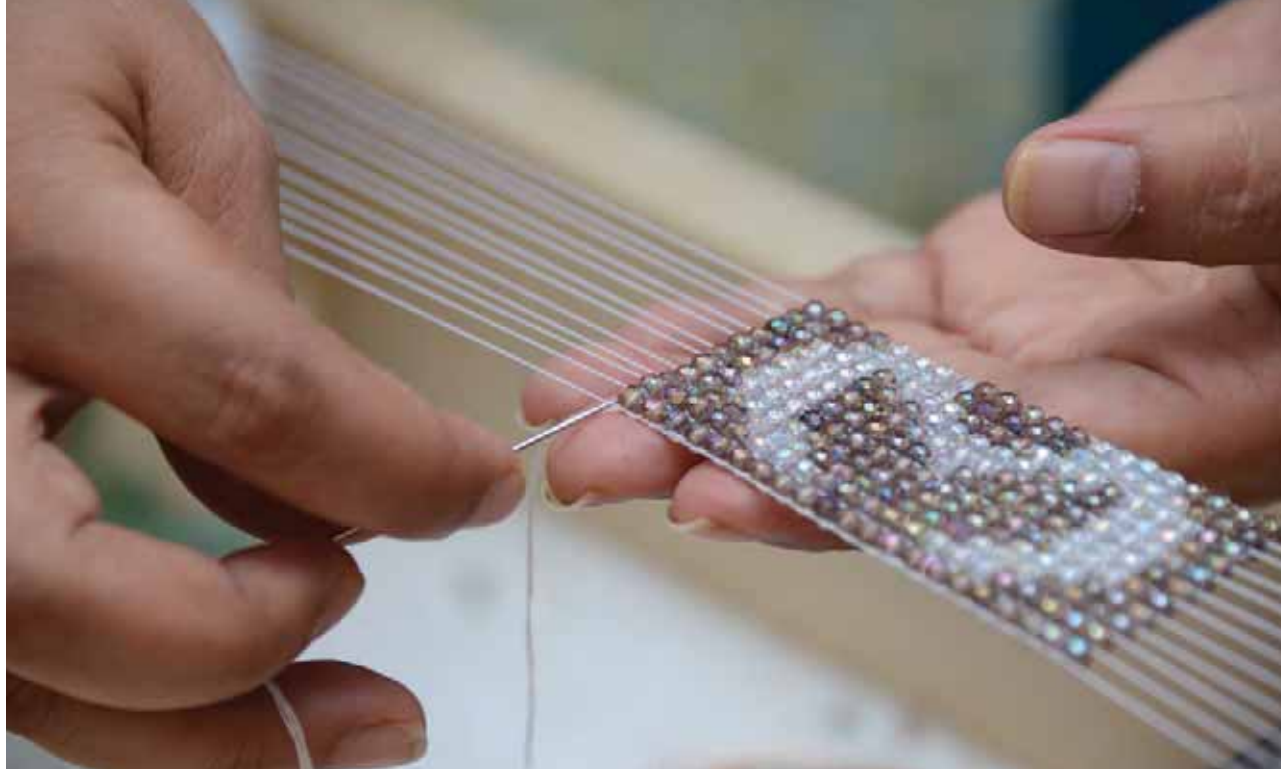
Elle est affectée ensuite à Taourirt pour y enseigner les mathématiques... et y restera trente ans.

Mariée, maman d'un garçon et d'une fille, Fatima consacre l'essentiel de son temps à ses élèves. Elle s'investit sans retenue, jusqu'à concevoir un livre d'exercices pour la deuxième année du collège. Mais Fatima se passionne aussi pour les activités manuelles et, en autodidacte, fait du crochet et de la broderie, réalisant de très jolis ouvrages. Une collègue l'initie à la peinture sur verre où, très vite, elle excelle. Fatima m'assure qu'elle ne faisait ces travaux que par plaisir et pour un usage personnel.

En 2015, elle revient à Oujda. On l'affecte dans un collège où elle ne trouve plus ses repères. Elle essaie malgré tout, près de deux ans, puis se décide à demander une retraite anticipée. *«J'aime enseigner, mais j'ai eu le sentiment de me heurter à un mur»*, me dit-elle avec la nostalgie des années où exercer était un bonheur. Comme elle a toujours été active, Fatima rejoint en mars 2016 l'Association Annakhil des services et développement.

Cette entité, lancée en 2015 à Oujda, part d'un double constat : les natifs de Figuig se sont perdus de vue et les enfants nés hors de l'oasis ne connaissent plus ses traditions. L'Association est conçue pour organiser des activités en leur faveur, mais aussi au bénéfice de la population restée à Figuig, en établissant des partenariats avec les Associations locales.





Une nouvelle vie, bienveillante et dévouée

La section féminine de Annakhil, créée pour répondre aux besoins spécifiques des femmes, a lancé différents ateliers : tissage, couscous bio et dérivés, cuisine...

Fatima s'engage très vite pleinement dans les activités de l'Association et fait profiter les femmes de son savoir-faire et de ses aptitudes manuelles.

Bien plus, elle offre une partie de sa maison pour y lancer les ateliers de tissage. Fatima organise même la venue et le séjour d'un maâlem de Fès pour apprendre aux adhérentes les secrets du tissage.

Accueilli chez elle, l'artisan initie les femmes à l'art subtil du tissage.

102





Femmes au foyer dans leur grande majorité, les adhérentes apprennent un métier et une activité génératrice de revenus. *«Je fais cela pour le plaisir de transmettre et de partager»*, insiste Fatima qui m'a invitée chez elle pour déguster un thé à la menthe et goûter aux succulents gâteaux qu'elle a elle-même subtilement cuisinés. Elle m'offre aussi des dattes de Figuig, les fameuses Aziza, dont elle me vante longuement les qualités. Apercevant sur une petite table son livre d'exercices de mathématiques, je la taquine sur sa retraite. Elle proteste en souriant : *«Je continue à donner des cours bénévoles à tous ceux qui me sollicitent»*. Je quitte Fatima, heureuse d'avoir vérifié que la fameuse touiza n'est pas morte ; elle a trouvé d'originales et belles traductions nouvelles, jusqu'à Gafaït et même jusqu'au cœur d'Oujda.



Fatima, quarante années auprès des femmes de Debdou

Après un frugal repas à l'auberge de Gafaït et les promenades dans l'oasis, je trouvais un refuge bienvenu auprès de la climatisation de mon véhicule, car le soleil dardait avec ardeur et commençait à restreindre les lieux où il faisait bon circuler à pieds aux seuls - mais heureusement nombreux - espaces ombragés ou rafraîchis par les eaux vives circulant par bonheur un peu partout.

J'avais prévu de passer la nuit à Debdou où une maison d'hôte m'avait été recommandée. Pas de chichi dans ces petites villes aux habitants accueillants : c'est auprès de la Municipalité que j'avais trouvé mes informations et grâce à elle encore que j'allais faire une très belle rencontre... une étonnante rencontre.

Une vie au service des autres

Ainsi pourrait-on qualifier le parcours de Fatima Touhami, qui vient tout juste de prendre sa retraite après plus de quatre décennies de bons et loyaux services au sein de l'Entraide Nationale à Debdou, ville ô combien historique de la Province de Taourirt. C'est précisément le Président de la Municipalité de Debdou, impressionné par l'engagement de cette femme, qui m'a parlé d'elle et m'a conseillé de la rencontrer. Posée et modeste, Fatima Touhami estime qu'elle n'a toujours fait que son devoir pour les gens de Debdou, ville où elle née en 1956 et qu'elle n'a jamais quittée. Titulaire d'un Brevet des collèges obtenu en 1973, Fatima s'exprime aussi parfaitement en Arabe qu'en Français ; un exemple réussi de l'enseignement bilingue.

Elle me raconte les projets mis sur pied et réalisés ici et alentour par l'Entraide Nationale, qui vient de fêter son soixantième anniversaire et dont elle fut une cheville ouvrière à Debdou depuis 1975.



Les tâches et les idées n'ont pas manqué : assistance médicale, insertion, animation, aide aux jeunes enfants handicapés, actions de formation professionnelle, appui à la scolarisation ou à l'éducation physique et sportive au profit des personnes en difficultés... Fatima s'est retrouvée en première ligne sur tous les fronts. Cela n'a pas été facile, mais quand elle jette un regard en arrière, on la sent satisfaite d'avoir pu changer le quotidien de nombreuses personnes, par une assistance sociale dans presque tous les domaines où elle peut s'exercer.



L'affection et le respect

Mais le combat de longue haleine auquel elle s'est particulièrement consacrée, presque depuis son arrivée à l'Entraide Nationale, c'est l'amélioration de la condition des femmes, en agissant sur tout ce qui pouvait faciliter leur accès à l'éducation et à l'emploi. Pour Fatima, ce sont les bases pour construire une famille épanouie et solide. Elle-même mère de trois garçons nés entre 1990 et 1999, elle en sait quelque chose car elle a malheureusement perdu son mari en 2004. C'est son travail qui lui a permis de faire face à ce destin funeste. L'aîné est aujourd'hui mokhazni dans le corps des Forces Auxiliaires à Figuig et les deux autres font encore leurs études.

Son implication dans la vie politique locale fut à l'image de ses autres engagements : en elle, la vie sociale, la vie professionnelle et la vie personnelle se sont toujours trouvées mêlées, voire parfois confondues, ou pour le moins en cohérence et synergie. Militante politique, elle est élue au Conseil Municipal en 2009 ; elle y restera six années d'un mandat mené avec énergie, pragmatisme et proximité du terrain.

Au cœur de ce centre de décision local, elle a bataillé dur pour donner plus de place à la femme dans la société de Debdou. Aujourd'hui, Fatima coule une retraite paisible et bien méritée à Debdou, sa ville de toujours ; elle a le sentiment du devoir accompli. La population, où chacun la connaît, lui renvoie d'ailleurs cette image empreinte d'affection et de respect.

Naïma et ses couscous nourrissent l'espoir

Une cousine m'a préparé ce qui fut, je crois, le meilleur couscous que j'ai mangé après, bien sûr, celui de... ma chère maman. Comme je lui demandais le secret de sa prouesse culinaire, elle me répondit que cette saveur exceptionnelle venait de la semoule que lui livrait une Coopérative de Guercif, petite cité de l'Oriental. L'information m'est restée et j'ai compris que les villes moyennes de la Région avaient aussi leur dynamique de développement, en prise avec les ressources locales qui, dans l'Oriental, sont souvent alimentaires. Visiblement, l'heure est désormais à l'insertion dans des circuits économiques modernes, des réseaux d'ailleurs connectés aux grandes cités.



La dignité par le travail en Coopérative

Rendue à Guercif après avoir quitté Debdou, j'ai donc recherché cette Coopérative. Elle est située à El Hamria, un quartier nouveau en périphérie en voie d'intégration urbaine et d'équipement. Au milieu d'habitats souvent précaires se trouve un bâtiment moderne, surgi comme de nulle part dans ce décor inachevé. Réalisé dans le cadre des programmes de l'Initiative Nationale de Développement Humain, il abrite la Coopérative féminine Mountajat Attika. Naïma, sa Présidente, est sur place comme presque chaque jour et veille à tout. Elle m'accueille chaleureusement et me fait visiter les lieux, m'expliquant le fonctionnement, l'organisation, les intrants, les tâches, les produits... Tout cela la rend très fière et je comprends le long chemin parcouru et les obstacles franchis. Des effluves de couscous et d'herbes aromatiques me chatouillent agréablement l'odorat.





Les locaux sont presque vides, mais Naïma m'explique que c'est jour de souk et que quasiment personne ne travaille le mardi à Guercif. N'empêche en voyant les ustensiles (tbak, couscoussiers géants, etc.) et les stocks de paquets de semoule, je comprends que l'endroit est une vraie ruche à couscous. Chaque jour, une douzaine de femmes y travaillent à rouler de leurs mains les grains qui font la réputation du plat national marocain.

C'est en 2009 que Naïma a l'idée. Femme au foyer, cette mère de deux enfants étouffe dans la routine quotidienne. Elle veut aussi améliorer les revenus de la famille. Sans moyens, mais dotée d'une énergie à déplacer les montagnes, elle pense à la Coopérative, car elle a su que des projets similaires ont réussi ailleurs au Maroc.

Les circonstances lui sont favorables : le développement local est une priorité à laquelle l'Etat dédie des ressources. Les autorités la soutiennent et le projet voit rapidement le jour. Les habitants l'accueillent aussi avec bienveillance car quelque chose de positif arrive dans leur quartier qui semblait jusqu'ici exclu du développement visible ailleurs dans l'Orient.

De fait, les gens d'ici vivaient surtout de petits boulots aléatoires. *«Les jeunes diplômés ont trop l'envie de prendre le large»* déplore Naïma. *«Quand on parle aux habitants de projets à moyen et long termes, cela leur semble à des années-lumière. Ce qu'ils attendent, ce sont des réponses immédiates qui changent leur quotidien»*. Justement, la Coopérative en est une.



La rétribution des ouvrières se fait au rendement. Naïma reconnaît la fragilité : «Le revenu est faible, mais il est vital pour les travailleuses. Les salaires pourraient être améliorés si nous pouvions résoudre le problème de la commercialisation».

Encore beaucoup à faire

C'est bien là où le bât blesse encore : «Nous avons les locaux, les équipements et un produit de qualité, mais nous n'arrivons pas au bout de la chaîne», constate Naïma avec dépit.

Les grandes enseignes de distribution ne paient la Coopérative qu'une fois le stock entièrement écoulé.



Cela peut prendre des mois, alors que les ouvrières n'ont pas les moyens d'attendre ; la survie de leur famille en dépend.

Naïma explore toutes les pistes pour trouver des débouchés rentables et sûrs. Elle souhaiterait trouver un partenaire étranger pour exporter, d'autant plus que le produit a été certifié par l'Office National de Sécurité Sanitaire des Produits Alimentaires, l'organisme public marocain qui atteste de la qualité.

En attendant une issue heureuse, la Coopérative mise sur l'innovation. Le couscous, à base d'orge, de blé complet ou de maïs, est enrichi de nouvelles saveurs : graines de lin, romarin, thym, etc.

Pour améliorer les revenus, des objets d'artisanat local - tapis, nappes et coussins brodés, tenues traditionnelles (blouza, djellabas, etc.) - sont également proposés à la vente.

Naïma réfléchit aussi aux meilleurs moyens de promouvoir la Coopérative. *«Je suis prête à passer à la télévision, même en Europe si cela peut nous rendre service !»*. Une chose est sûre, Naïma a le sentiment d'être utile en redonnant l'espoir à des femmes qui l'avaient perdu depuis bien longtemps.





Meryem, scientifique de cœur et associative 2.0

Après deux journées de voyage et les visites de Gafait et Debdou, je me donne quelques jours au calme pour préparer tranquillement le grand voyage au Sud, celui de Figuig et des oasis proches, au-delà des Hauts-Plateaux. Un temps libre pour mieux connaître Oujda et ce que la ville offre à ses visiteurs bienveillants. On est bien loin de mes souvenirs d'enfance ; une obsolescence bénéfique pour l'habitant sans doute, mais troublante pour ma nostalgie.

Des décennies d'urbanisation et d'urbanisme ont façonné de grands boulevards, sculpté des espaces publics, habillé la voirie d'un distingué mobilier urbain. Ici, des architectures fortes aux accents monumentaux signifient les bâtiments publics, où culture et sciences occupent une place de choix.

Vers la Maison des Sciences de l'Oriental

Mon grand-père fut élève du fameux Lycée Omar Ben Abdelaziz et m'a souvent vanté la dimension intellectuelle, scientifique, de la ville... Que reste-t-il de ce passé savant à l'ère des nouvelles technologies ? C'est tout naturellement vers la Maison des Sciences de l'Oriental que je me tourne, un lieu de sensibilisation ouvert et même dédié au grand public, comme ses larges portes vitrées le suggèrent.

Meryem El Hammouti est afférée avec d'autres jeunes gens à installer de nouveaux visuels édifiants pour visiteurs en mal de savoirs rendus accessibles à tous. Elle n'est pas que cela Meryem, en fait l'une des chevilles ouvrières de ces lieux un peu déserts en cette fin d'après-midi de juillet (la concurrence des plages sans doute !), où quelques rires et cris d'enfants résonnent pourtant. Les petites mains reparties vers d'autres tâches, nous restons deux à contempler les nouvelles installations, deux qui se sourient et font connaissance.



Meryem m'initie : «*La Maison confère à la science un côté festif et diffuse une culture scientifique qui fait défaut à la majorité des jeunes*». Elle est très à l'aise en guide averti... d'à peine vingt-quatre ans. Je ne dois pas sembler très au fait de l'actualité régionale, car elle remonte le temps pour moi et tisse l'histoire du lieu avec la sienne, nourrie depuis ses premières années de lycée par un amour inconditionnel pour l'informatique.

De l'informatique à la vulgarisation scientifique

Fraîchement diplômée de l'École Nationale des Sciences Appliquées d'Oujda, Meryem m'explique sa participation aux Forums de Startimes - assistance à l'informatique en langue arabe - puis son implication croissante dès 2008, au point d'en devenir l'une des responsables ; une activité bénévole qui l'obligeait parfois à des nuits blanches. «*J'avais très tôt trouvé épanouissant d'aider les autres et, en 2011, j'ai décidé de me consacrer vraiment au travail associatif...*».



Ses yeux brillent à ce souvenir. Elle rejoint la Fondation Omar Ben Abdelaziz et se révèle gestionnaire habile. Bouillonnante d'idées, elle intègre le Comité d'organisation du Festival des Sciences, manifestation qui popularise le savoir auprès du grand public. Mais, aux yeux de Meryem et de la Fondation, trois jours de Festival par an, c'était bien peu et pour tout dire insuffisant. Vint l'idée d'une structure permanente à même d'accueillir le public toute l'année.

Un militantisme du savoir dédié à Oujda

À mesure que Meryem se raconte et plaide avec passion, m'imprègne l'ambiance à la fois studieuse et ludique des espaces de la Maison des Sciences, une adresse devenue incontournable pour les conférences, les débats, et diverses manifestations scientifiques. Des anecdotes et de belles histoires ont parsemé son parcours étudiant. À l'École, elle s'est révélée un acteur associatif de premier plan, très impliquée dans la vie et le rayonnement de son établissement.

«Je suis née et j'ai grandi à Oujda. J'y ai effectué toute ma scolarité et c'est ici que j'ai décidé de travailler une fois mon diplôme en poche», insiste l'énergique oujdia, décidée à vivre dans sa ville, quand nombre de ses collègues ont choisi de valoriser ailleurs les diplômes obtenus ici. «Les besoins sont là ; les opportunités aussi. Beaucoup est encore à construire dans l'Oriental».

L'enthousiasme très contagieux de Meryem porte un projet majeur : «Avec les anciens de l'Ecole, nous avons plein d'idées et nous faisons beaucoup de réunions de brainstorming pour dégager LE projet idéal pour notre ville», assure la jeune informaticienne. Le temps pour elle de m'embrasser et la voici partie reprendre son travail auprès d'une société française de services informatiques spécialisée dans la transformation digitale des entreprises, installée à Oujda. En lien étroit et permanent avec ses collègues français développeurs informatiques comme elle, Meryem sait bien que Oujda est le centre du monde... le sien en tous cas !



Naïma, main ferme et grand coeur

Je ne m'imaginai pas bavarder un jour avec une personne de l'univers carcéral ; encore moins la trouver fort sympathique. Ma rencontre avec Naïma Bouzagaoui s'est faite dans un café-jardin. Atablée seule, je vois s'approcher une jeune femme qui cherche en vain des yeux une place libre. Spontanée, je lui propose une chaise à ma table. Je la trouve un peu intimidante, mais je lui parle de ma vie à l'étranger et de ma découverte des femmes de l'Orient. Le récit plaît beaucoup à Naïma, jusqu'à la faire rire.

114

Les prémisses d'une trajectoire hors du commun

Elle est issue d'un milieu modeste, mais elle aimait étudier : *«Il m'est arrivé de regretter de dormir, car j'estimais que c'était du temps perdu. Cela m'a conduit au surmenage, au point que ma mère me disait d'arrêter l'école !»*. Naïma, «tenace», - c'est elle qui le dit - va poursuivre ses études : elle vise une Licence en droit. *«Pour préparer mon mémoire, j'avais sollicité un avocat pour travailler dans son cabinet et utiliser son fond documentaire. Cela m'a été d'une grande aide. Mon diplôme en poche, il m'a proposé un stage chez lui»*, se souvient Naïma. Jamais dans la demi-mesure, Naïma s'attelle à maîtriser les rouages du métier et prépare les dossiers comme une véritable assistante juridique. Une amie lui montre l'annonce d'un concours lancé par le Ministère de la Justice.





L'intitulé du poste est assez sibyllin pour les deux jeunes filles qui ne saisissent pas, à première lecture, la signification de "éducatrice surveillante". *«Nous avons compris à la fin qu'il s'agissait de gardienne de prison, ce qui a rebuté mon amie. Moi, je voulais savoir comment se passe un concours et aussi voyager, car il se tenait à Kenitra»*, se souvient Naïma.

Farouche opposition de sa famille, qui voit d'un mauvais œil ce travail en prison, au bas de l'échelle et pour un faible salaire. Mais Naïma tient bon. Elle réussit toutes les étapes et patiente plusieurs mois avant de recevoir sa lettre d'affectation à... Al Hoceïma ! Elle s'y rendra seule. *«Ma famille est plutôt conservatrice et, chez nous, une fille ne voyage pas seule. Un proche aurait dû m'accompagner, le temps que je m'installe, comme on l'avait fait pour ma sœur aînée. Mais, comme ils désavouaient mes choix, ils m'ont laissée partir seule. J'ai vécu cela comme un châtiment. Et ils ne m'ont même pas donné un sou !»*.

Naïma a pardonné, car sa persévérance a payé et ses proches ont reconnu leur erreur. Horaires difficiles, tâches multiples, pression des supérieurs... Naïma s'est accommodée de tout.

«En travaillant, j'ai senti ma fibre sociale. J'ai découvert mon penchant pour aider l'autre et mon sens de l'écoute. J'appliquais les règlements à la lettre, mais jamais les détenues ne contestaient car je les respectais et leur parlais sans mots vulgaires», poursuit Naïma.

Deux ans plus tard, elle est affectée à la prison civile d'Oujda, au pavillon des femmes. Naïma effectue un stage infirmier à l'hôpital et assimile vite les bases du métier, au point que le personnel soignant s'étonne en découvrant qu'elle relève de l'administration pénitentiaire. Elle bénéficie ensuite d'une formation à l'alphabétisation. Ces deux compétences acquises, elle les met au service des détenues.

En parallèle, elle reprend ses études à l'Université Mohammed 1er d'Oujda pour obtenir un Diplôme d'études approfondies. Pour son travail, elle choisit la garde de nuit et compose avec les difficultés ; nuits blanches et travail acharné sont au programme. Naïma soutient son Doctorat avec succès en février 2014. «Ma thèse portait sur "Le pouvoir du juge" et mon travail a été très bien accueilli», se félicite Naïma, qui présente ses diplômes au Ministère de la Justice et décroche une fulgurante promotion.

De son parcours, elle conclut : «Il ne faut jamais baisser les bras, mais aussi savoir se satisfaire de peu pour recevoir beaucoup. Il faut aussi travailler encore et toujours».

Un visage humain et féminin dans l'univers carcéral

Remarquée pour ses compétences et son engagement, Naïma est nommée assistante sociale à la prison civile d'Oujda, où elle met en œuvre des programmes éducatifs, socio-culturels et sportifs. «J'ai pu développer d'excellentes relations avec la société civile. Cela a donné un élan extraordinaire aux activités au sein de la prison et fait profiter les ex-détenues de programmes de réinsertion». Actuellement à la tête du Service de l'action sociale et culturelle, Naïma est heureuse d'avoir donné un visage humain - et féminin - à l'univers carcéral.

Le soleil se couche quand elle termine son récit sur une dernière gorgée de thé. Je me promets de ne plus jamais avoir d'a priori sur certains métiers.



Keltoum, maîtresse de la Khaïma

J'ai quitté Oujda à l'aube, prête depuis la veille à un long raid vers le Sud, dont j'ignore presque tout. Ma voiture louée a connu de meilleurs jours, mais elle me confère autonomie et mobilité pour un trajet que j'imagine ardu. Je laisse Jerada et ses forêts verdoyantes sans y faire halte, puis dépasse la bifurcation vers Gafaït, les cascades de l'Oued Charef... A Aïn-Bni-Mathar, l'expression «Hauts Plateaux» commence à prendre tout son sens et la nature se fait moins généreuse. Après le frugal petit déjeuner de l'hôtel, à peine éveillée, mon objectif est une solide collation à Tendirara.

Bni Guil est le vocable attaché à une petite ville d'altitude, mais, étonnamment, Bni Guil est d'abord et partout ailleurs au Maroc associé au mouton de race éponyme, bien plus qu'aux hommes (et aux femmes !) qui composent cette tribu nomade attachée à sa culture si radicalement spécifique.

À la découverte des Bni Guil

Tendirara est une plateforme logistique mais aussi un lieu de marché où l'on reçoit les images des bêtes à commercialiser envoyées du téléphone de leur propriétaire qui se voit proposer en retour un prix d'achat ; si le palabre aboutit, un camion partira chercher les animaux, là-bas, quelque part dans le vaste espace Bni Guil. Dans cet univers masculin, je suis quasiment une étrangère trop curieuse, qui reçoit des réponses amusées, mais précises. J'ai de l'intérêt pour ce monde rude où les regards farouches le cèdent très vite à la gentillesse courtoise. Les invitations y sont empressées, naturelles sans insistance.



J'accepte : mon prochain thé sera sous la tente et mon vénérable véhicule s'apprête à quitter la route pour un périple que je n'évalue pas. Quelques kilomètres de Route Nationale plus tard, nous obliquons en terre inconnue sur une piste qui se découvre au fil de la progression. Pas d'objectif visible à l'horizon dentelé de petites hauteurs arrondies. La progression me paraît longue, jusqu'à découvrir, à peine rendues perceptibles par leur couleur brune, quelques bosses un peu différentes des autres ; peut-être d'oblongues tentes ?



Au campement

En fait, des formes de coques de bateaux renversées, sans quille, très espacées ; une véritable «famille de tentes», avec la grande, les moyennes autour et les petites, un peu plus loin. Les enfants m'accueillent avec une déférence amusée. Ils savent où me conduire : sous l'une des tentes, où les femmes m'attendent autour du thé, la bouilloire déjà fumante... le téléphone, toujours ! On y discerne clairement l'espace des femmes de celui des hommes, laissé libre et respecté.





Ici, rien ne signifie l'abondance, mais rien ne trahit non plus de manque essentiel. De bavardages en éclats de rire, vient le moment de visiter celle qu'on évoque avec affection et respect :

Keltoum. Je comprends d'instinct que la grande tente sera le lieu de cette rencontre et, de fait, nous y partons en joyeuse délégation. Vite entourée des plus jeunes attentives à son bien-être, bien calée de coussins multicolores, vêtue au plus soigné, trône Keltoum, mon hôtesse. Au parterre de tapis, aux objets du service, à sa tenue et ses bijoux, la position sociale de Keltoum est claire : la grande tente - la «Khaïma» - est le lieu de la gouvernance du groupe, un véritable clan familial.



La «khaïma», un univers de femmes

Les hommes adultes sont partis discuter parcours, pâturages, sources et abreuvement ; mais ma réception est autorisée et même attendue - le téléphone, toujours ! Seuls deux ou trois jeunes, dont mon guide depuis Tendirara, assurent les travaux courants du troupeau. Mais les bêtes ne sont pas l'affaire des femmes et Keltoum n'en parlera guère ; la laine, si. Keltoum veut tout savoir et pose beaucoup de questions, sans crainte d'être indiscreète. Mon âge en fait partie, mais depuis nos salutations enjouées, elle m'appelle simplement «benti» ; au fond, j'aurais bien pu être sa fille ou même sa petite fille.

A moi aussi, tant de questions viennent à l'esprit, au fil des gorgées de thé et des morceaux de galettes - «msemen» - arrosées de beurre. Si je n'ose les questions personnelles, j'en pose beaucoup sur le mode de vie nomade. J'apprends ainsi que Keltoum est la propriétaire de la grande tente, comme chaque femme Bni Guil d'ailleurs possède l'abri de sa famille. Mais l'homme alors ? Lui, sa responsabilité est de fournir la laine et les piquets de bois. On peut compter sur son aide au besoin pour parachever l'assemblage ; rien de plus.

Eh oui, Keltoum a conçu sa tente, cardé les laines, filé, puis tissé toutes les pièces qu'il faudra assembler comme un puzzle à chaque étape avec l'aide des autres femmes.

De son habitat de poils de moutons, chèvres et dromadaires, elle possède seule le secret, tout à la fois architecte, ingénieur et bâtisseur de l'éphémère édifice. Plus mes yeux lui montrent d'étonnement et plus les siens deviennent rieurs.

Seul le déjeuner, pris entre femmes, interrompt mon initiation, aussitôt suivi des travaux pratiques sur le travail des laines, celui de l'alfa aussi dont on tire toutes sortes d'objets du quotidien. Le savoir de mes hôtesse est protéiforme, leurs gestes précis, leur adresse stupéfiante... et leur patience infinie. Le soir et le rappel à l'ordre de mon guide improvisé marquent la fin de cette journée avec Keltoum et les femmes Bni Guil, exceptionnelles grandes dames

des Hauts-Plateaux, femmes nomades auxquelles le temps traversé depuis les lointaines origines du golfe arabique semble avoir conféré des savoir-faire immarcescibles et pourtant menacés. Comment les imaginer dans un autre mode de vie ?

Aucune n'évoque de maison en dur ou autre rêve de ville moderne, même si les plus jeunes sont allées à l'école et y envoient les enfants. Rude tâche pour ces femmes des temps jadis d'être aussi des marocaines d'aujourd'hui ; bénéficier du progrès sans déroger à la culture profonde, prégnante et ô combien originale des Bni Guil.

Je les quitte troublée, dans les embrassades et les étreintes, sachant qu'une part de moi-même restera à jamais avec elles.



Zoulikha, poétesse amazighe soucieuse d'humanité

Une heure de route à travers une végétation raréfiée et me voici aux portes de Figuig, l'une des plus anciennes cités du Maroc. Sertie de montagnes en une impressionnante ceinture, l'oasis, à l'extrême Sud de la Région, semble perdue aux confins du désert. Le charme est instantané. Place aux palmiers offrant leur ombrage bienveillant aux cultures étagées que leurs amples palmes caressent. Après la steppe des Hauts Plateaux et l'aridité du désert, voici que l'eau est partout en petits rus joyeux aux pépiements incessants, passant d'un jardin l'autre en rigoles vives. Le merveilleux paysage est rehaussé de la splendeur des sept ksours, ensembles bâtis qui accueillent aussi bien la population que ses activités. Certains ont subi les outrages du temps. Dans les ruelles couvertes, les passants sont rares. Je ne m'attarde pas à admirer ces constructions de terre crue, dont certaines remontent au douzième siècle, car j'ai une destination précise : la demeure de Zoulikha Benabbou, habitante du ksar Laâbidate.

Bienveillance et aménité

J'avais vu à Oujda un recueil de cette poétesse amazighe et lu sa brève biographie. Le titre signifiait "Le passé et le présent". Le libraire, fin lecteur, connaissait l'auteure. Zoulikha est née à Figuig en 1957. Elle y a vécu jusqu'à ses sept ans. Zoulikha a suivi l'école primaire mais, arrivée à Oujda en milieu d'année scolaire, aucun établissement ne voulut l'accueillir. L'année suivante, sa scolarisation ne fut pas évoquée. *«Mon père n'a rien dit et ma mère n'en a pas parlé. J'étais trop jeune pour poser la question...»*, raconte Zoulikha avec philosophie.



Elle sera initiée
aux travaux
domestiques, tout
simplement.
Retournée à Figuij dix
ans plus tard, la famille, qui
compte sept filles, subit en 1987
le drame du décès du père.

Commence alors une toute autre vie. Il faut faire
face ; filage et tissage, activités emblématiques de Figuij
pratiquées par la mère comme par ses filles, permettent la survie.
Puis, les sœurs de Zoulikha se marient ; certaines partent pour Oujda ou Casablanca et
l'une vers l'étranger. Zoulikha reste fidèle à sa ville, prend soin de sa maman qui décèdera
en 1994 et de sa sœur aînée, aveugle, disparue en 2015.

La vie au ksar révèle les talents de la poétesse

Elle se raconte en toute sérénité, sans jamais déplorer son destin. Sur son visage épargné
par les ans, la vie n'a tracé aucun sillon amer. *«Je suis connue pour être d'humeur égale ; j'aime
rire, je suis sociable et aussi, si j'ose dire, très populaire, à Figuij»*, me dit-elle, complice.
Venue en visiteuse, sa nièce le confirme.



«Un trajet de cinq minutes peut prendre une heure si vous êtes avec elle. Tout le monde s'arrête pour la saluer !». Rien d'étonnant, car Zoulikha est poétesse. *«Depuis l'enfance, j'accompagne mes activités par des chants et des récits que je mémorise et raconte à ma façon pour animer nos soirées familiales»*, me dit Zoulikha.

Elle a appris à lire et écrire avec l'alphabétisation que dispensait la Commune, il y a plus de quinze ans. Depuis, Zoulikha écrit ses poèmes en amazigh et les déclame dans les assemblées féminines ou lors des travaux de tissage. La langue s'est imposée à elle, même si Zoulikha maîtrise parfaitement l'arabe : *«Les mots en amazigh sont déjà pleins de poésie et j'écris dans cette langue plus facilement»*.

En atteste l'un de ses poèmes rédigé le matin même, récit de relations entre une bru et sa belle-mère. D'ailleurs, toute sa poésie dit les coutumes et la vie des habitants de Figuig.

«Quand je veillais ma sœur malade et lui racontais des histoires, j'écrivais tard dans la nuit, une fois tout le monde endormi», explique-t-elle, nostalgique. Ses textes rencontraient un grand succès : *«On me réclamait le poème à la fin des soirées ; je distribuais quelques copies et n'en gardais aucune. Un jour, on m'a dit que quelqu'un pourrait se les approprier. Moi, je n'y pensais pas et ça me faisait plaisir de les offrir.»*

Ce même plaisir l'a incitée à rejoindre l'Association Janah Arrahma (Les ailes de la miséricorde) pour soutenir les femmes âgées et démunies de Figuig. *«Nous organisons des activités pour les sortir de leur isolement. Là, je récite mes poèmes, des psalmodies du Coran, des chants... Les rendez-vous ont lieu une ou deux fois par mois. Pour Ramadan par exemple, nous avons organisé des ftours dans chacun des sept ksours de Figuig... »*, m'explique Zoulikha.

Avec toute sa générosité, la poétesse de Figuig, qui vit elle-même grâce à la bienfaisance et l'aide d'un neveu, donne sans compter son temps, sa patience et un amour illimité pour son prochain.



A portrait of Touria Amar, a woman wearing a white headscarf with a black and white patterned border and a white lace top. She is smiling slightly and looking towards the camera.

Touria, associative et prestataire de services

Durant ce séjour à Figuig, l'une des plus belles et des plus envoûtantes oasis marocaines, une évidence m'est apparue. C'est devant cette palmeraie aux deux cent mille palmiers - et encore, on en plante presque chaque jour ! - que j'ai compris l'amour des gens du Sud de l'Oriental pour leur terre. Une passion qui me semblait autrefois un peu surfaite, mais que je peux désormais cerner et ressentir moi-même. C'est ici aussi que j'ai fait certaines de mes plus belles rencontres humaines et Touria Amar est l'une d'elles. Le parcours de cette femme de cinquante et un ans, jeune par son sourire, son dynamisme et son état d'esprit, m'a beaucoup touchée.

Figuig est son identité

Née ici-même à Figuig, Touria souffre d'une paralysie du pied gauche depuis l'âge de deux ans, conséquence d'une infection bactérienne. Depuis lors, contrainte au port d'une attelle et à l'usage de béquilles, elle ne s'empêche en rien de vivre sa vie avec envie et détermination. *«Je ne me suis jamais arrêtée devant certaines situations que je trouvais injustes, des postes qu'on me refusait à cause de mon handicap par exemple. J'ai décidé de toujours avancer malgré tout»*, affirme Touria.

Après des études primaires et secondaires à Figuig, elle s'exile à Casablanca où elle obtient une Licence en Biologie végétale à l'Université Hassan II. Cette discipline a toujours été sa matière préférée à l'école et ce choix en découle. Après avoir travaillé quelques temps dans le privé, elle s'empresse de retourner à Figuig où elle suit une formation en informatique et bureautique.



Touria fait partie de cette population en amour avec la terre de ses ancêtres :

«Figuig est une ville que j'aime profondément et que je ne veux plus jamais quitter. Je l'ai fait un temps pour suivre mes études, mais je ne recommencerai pas. C'est ici que j'ai appris la solidarité, une

valeur importante», me confie-t-elle. Une valeur qui la conduit dès la fin de ses études vers le mouvement associatif, par l'entremise de plusieurs organisations non gouvernementales présentes sur place. Pour commencer, à l'Amicale Amitié Coopération Figuig, Association qui œuvre au développement rural, à l'assainissement et à l'éducation à l'environnement dans la Commune de Figuig. Touria y est chargée du pôle Education à l'environnement, un domaine qui lui parle tout particulièrement de par ses études en biologie.

Par la suite, elle travaille avec la Municipalité en collaboration avec une organisation de la coopération italienne, comme chargée de l'administration et des finances pour la requalification du patrimoine.

En 2011, elle rejoint l'Association Réseau des jeunes de Figuig pour le développement, où elle est Chef de projet pour l'éducation à l'environnement, puis trésorière. Actuellement, Touria est la Vice-secrétaire générale de l'Association Ouled Sidi Fdel qui promeut la culture et le développement de la Commune.

L'un des objectifs principaux est de préserver le patrimoine de Figuig, mission qui tient au cœur de Touria, pour qui ce patrimoine est une vraie richesse et un atout qui se perd peu à peu en se dégradant. *«Figuig est une oasis avec des friches très anciennes, ce qui la met en danger. Beaucoup de maisons traditionnelles sont en cours de dégradation, parfois très avancée ; c'est notre devoir de les maintenir, au moins d'en éviter la ruine. Mon rêve serait de voir l'oasis de Figuig classée par l'UNESCO au Patrimoine mondial de l'humanité. Elle le mérite et ainsi il serait plus aisé de la préserver»*, déclare Touria.

Entrepreneure, toujours au service des autres

Très active militante associative, Touria se veut aussi entrepreneure : en 2013, elle crée sa propre boutique de services, comme un complément logique élargissant le champ de ses activités. Cette battante se sent un peu rebelle de par sa détermination à mener une vie associative malgré l'image controversée que les femmes de ce milieu ont parfois dans la petite Commune. Avec son entreprise, Touria se donne une profession, un statut social, et propose ses prestations aux personnes qui n'ont pas la capacité de rédiger leurs documents officiels, des pièces administratives ou juridiques, toutes sortes de demandes à faire aux services publics notamment. Elle oriente aussi leurs démarches pour mieux faire aboutir certaines procédures. Si vous rencontrez Touria, elle vous marquera certainement tout autant que moi car, derrière son sourire, se cache une volonté de fer qui a fait de son handicap une force : c'est sur ce genre de personnes, rares, que l'on s'appuie quand la vie se fait difficile !

126



Fanna, la sage-femme autodidacte de Figuiq

Comme moi, tentez l'expérience : allez aux portes de Figuiq et demandez Fanna Gourari. On vous mènera tout droit jusque chez elle ! Car, à Figuiq, tout le monde connaît Fanna. A quatre-vingt ans, Fanna possède toute la sagesse qu'une femme de son âge peut accumuler entre deux siècles si différents.

Inimaginable trajectoire de vie

Née en 1937, elle n'a presque jamais quitté sa terre natale et certainement pas une fois devenue adulte. L'exception fut une courte période où adolescente - elle avait douze ans - elle partit rejoindre une famille à Meknès, employée au ménage.

Rapidement, elle revient à Figuiq et devient domestique chez une Française, femme de médecin. Celle-ci voit la minutie de son travail, son sens de la propreté et de l'hygiène : elle lui propose de travailler à l'hôpital avec son mari, une offre difficile à refuser. Seulement, Fana aussi a un mari... qui, justement, lui interdit d'y travailler ! Elle a beau négocier, rien n'y fait : il est catégorique. Mais l'ingénieuse idée lui vient de faire intervenir certains hommes de la ville, tous invités un matin avec la mission de convaincre son mari de la laisser travailler à l'hôpital. La médiation réussit et elle obtient enfin l'accord espéré.

Dès lors commence une nouvelle vie pour Fanna, qui se doit de trouver un revenu car son mari est malade et sans ressources. Elle débute donc à l'hôpital comme femme de ménage... jusqu'au jour où une infirmière enceinte doit être remplacée. Le médecin décide de faire confiance à Fanna et lui attribue cet emploi.





«*Beaucoup d'infirmières m'en voulaient et ne me prenaient pas au sérieux car elles avaient fait des études et pas moi. Je n'ai fait que les deux premières années du primaire, puis j'ai quitté l'école. Mais ça ne m'a pas empêchée d'apprendre beaucoup et de gagner au fur et à mesure la confiance du médecin*», raconte Fanna. Ce médecin - dont elle a oublié le nom - lui a d'ailleurs fait une confiance telle qu'un jour où ils n'étaient présents que tous les deux à l'hôpital, il lui confie le déroulement d'un accouchement. Une véritable première pour Fanna qui, jusque-là, ne faisait qu'observer avec attention le médecin. Elle décide alors de se fier à son instinct et réussit son premier accouchement, sans faute, sous le regard avisé de son mentor. Du ménage au métier de sage-femme, cette histoire incroyable est pourtant vraie.

Faire venir au monde... toute une ville ou presque !

A-t-elle rencontré de grosses difficultés lors d'un accouchement ? Fanna répond que les véritables problèmes étaient plutôt causés par son entourage, qui n'acceptait pas la place privilégiée qui lui était accordée, alors que : «*un accouchement, c'est une chose naturelle et donc rarement difficile*». D'ailleurs, il lui arrivait parfois - souvent au début - d'avoir à se justifier devant la famille d'une femme sur le point d'accoucher, refusant de la laisser faire et réclamant plutôt le médecin ou une infirmière.



«Ces personnes ne me faisaient pas confiance au début, mais je suis très reconnaissante au médecin qui m'a beaucoup aidée et qui pensait vraiment que je méritais ma nouvelle position de sage-femme. A tel point qu'il est parti un jour visiter un patient au ksar Zenaga. Sa femme étant enceinte, il m'a laissée m'occuper d'elle. Quand il est revenu, il a retrouvé sa femme et une jolie petite fille déjà emmaillotée», raconte Fanna qui en jubile encore.

A partir de 1963, il est de notoriété publique que Fanna s'occupe désormais seule des femmes enceintes. Ce qu'elle fait d'ailleurs jusqu'à présent : «Une femme enceinte peut toujours venir chez moi pour être accouchée ou auscultée», confirme l'alerte octogénaire. Il est révolu le temps où certains étaient réticents à lui accorder leur

confiance. Aujourd'hui, on vient de loin pour consulter Fanna, qui raconte qu'une femme enceinte vivant à Oujda, à qui le médecin préconisait une césarienne, a préféré aller chez Fanna... qui a fini par l'accoucher de façon naturelle.

En plus d'avoir aidé à faire naître quasiment tous les voisins - comme s'amuse à le dire Fanna - elle affirme que ses sept enfants ont tous été accouchés par une personne de la famille à qui elle donnait, au fil de l'avancement, ses doctes directives. D'ailleurs, sa fille Zoulikha est elle-même sage-femme aujourd'hui ; une fibre familiale en quelque sorte. Fanna, que les initiés identifient simplement à son prénom, est une vraie légende... qui coule une douce retraite. De temps à autre, ses enfants - comme elle désigne ceux qu'elle aida à venir au monde - la visitent et lui rendent hommage.

Saïda, toute une vie autour du tapis de Bni Tadjite

J'ai toujours aimé les tapis, colorés, sombres, graphiques, ethniques... tout est susceptible de me séduire et je ne fais mon jugement que sur pièce. On peut le constater chez moi. D'ailleurs, je me souviens toujours d'avoir été émerveillée lors d'une exposition de tapis vue avec mes parents à Casablanca, à l'Office des Foires et Expositions. J'ai gardé de cet événement de jeunesse de beaux souvenirs lumineux et surtout un numéro de téléphone fixe. Je l'ai conservé précieusement car je voulais, un jour, revoir cette femme dont les tapis m'avaient tant fascinée et surtout apprendre d'elle un peu du savoir magnifique qui lui permet d'élaborer de si sublimes créations. Ce numéro est celui de Saïda Amaqran, une artisane du tapis originaire de Bni Tadjite, petite agglomération au Sud de Talsinnt. A l'époque, elle accompagnait sa maman, maîtresse femme qui lui avait tout appris.

L'enfance auprès du métier à tisser

Quand je la retrouve enfin, après de longues heures de voyage bien loin à l'Ouest de Figuig, Saïda est devenue une jeune femme d'une quarantaine d'années. Comme le géant gaulois bien connu, elle est tombée toute petite dans la marmite...

à tapis ! Ou plutôt dans le métier à tisser : *«J'ai ouvert les yeux sur ma mère travaillant le tapis. Le tapis appartient à mon patrimoine personnel, à ce qui constitue mon identité. C'est pourquoi il m'était naturel de travailler le tapis, moi aussi»*, me confie-t-elle.

Née à El Hajeb, au Sud de Meknès, au pied des contreforts du Moyen Atlas, Saïda rejoint avec sa famille la petite ville de Bni Tadjite, dans la Province de Figuig, en 1984. Elle n'a que dix ans.



A cet âge, elle avait déjà quitté l'école et travaillait le tapis avec sa maman depuis près de quatre ans. Son père passait de longues journées à la mine, comme presque tous les habitants de cette Commune dont l'exploitation des gisements de khôl et autres minéraux était la seule source de revenus. Les femmes y travaillaient aussi d'ailleurs.

La population de Bni Tadjite est peu aisée, alors elle a beaucoup compté sur l'emploi proposé par les mines. Les propriétaires terriens vendent des autorisations à ceux qui souhaitent travailler sur une parcelle de terre. Ceux-ci peuvent alors extraire ce qu'ils y trouvent et le vendre en donnant une partie de leurs recettes au propriétaire. Tout cela se fait sous contrat.





«Ma mère travaillait aussi dans les mines. Cela pouvait revenir cher car, quand on ne trouvait rien, il fallait tout de même payer, donc de sa poche, les charges en main d'œuvre, essence et explosifs. La dynamite n'était vendue que par des personnes autorisées. Elles étaient cinq autour de nous», explique Saïda. Le travail des femmes était essentiellement de trier ce que les hommes parvenaient à extraire de ces mines, en enlevant les pierres et en nettoyant les minéraux.

Le fil et la laine

«Comme tout le monde ici, j'ai eu une enfance un peu difficile, où je voyais mes parents, décédés aujourd'hui, se battre au quotidien pour pouvoir nous nourrir. Le tapis ne fait pas vraiment recette et, à part quelques commandes qui nous viennent lors d'expositions, nous ne vendons pas grand-chose. Mais j'aime beaucoup travailler le tapis : cela ne m'a

pas été imposé ; c'est quelque chose que je tiens de ma mère», raconte Saïda. Quatre expositions se tiennent durant l'année dans la région et parfois quelques-unes ailleurs, comme à Casablanca où je l'avais rencontrée.



On peut alors y passer commande des tapis aux couleurs et dimensions que l'on désire.

Le grand atout de Saïda est de savoir travailler aussi bien le tapis traditionnel de Bni Tadjite, que celui de la région de Khénifra dont était originaire sa maman.

«Je travaille à la fois le fil et la laine. Mes tapis sont très colorés, mais je fais aussi les fameux tapis de Bni Tadjite reconnus à leur contraste en rouge et noir», me précise-t-elle.



En 2011, Saïda crée sa propre structure, qu'elle nomme Association du Tapis de l'Atlas. *«Je me suis demandée pourquoi m'enfermer à la maison et condamner mes tapis à rester inconnus quand je pouvais créer ma propre organisation et espérer en vendre plus dans d'autres villes»*, ajoute Saïda. Toujours célibataire, Saïda se consacre aujourd'hui exclusivement

au tapis... qui le lui rend plus ou moins bien selon les jours. C'est à eux qu'elle donne vie et qu'elle a donné sa vie.



Latifa, la bonne fée des mamans de Talsinnt

Revenir de Figuig vers Oujda par Bni Tadjite et Talsinnt, c'est ce que l'on peut appeler le chemin des écoliers, une bonne façon de découvrir de nouveaux paysages et aussi d'autres cadres de vie, des territoires et leurs habitants qui non seulement m'étaient inconnus, mais dont je n'avais jamais entendu parler, pas même par mes parents. Talsinnt est une petite ville au Sud-Ouest de la Province de Figuig. Après plusieurs heures de voiture, il est grand temps pour moi de me reposer un peu, de faire une halte.

Je ne sais par quel charme ambiant, dès l'entrée dans cette localité, déserte en ce milieu de journée car investie par le soleil de midi, je me dis que de belles personnes devaient vivre ici et que j'y ferai sûrement au moins une très intéressante rencontre. Eh bien je ne m'étais pas trompée, car c'est là que mon destin croisa celui de Latifa Mansour, une jeune femme très attachante.

Des services hôteliers

Latifa a trente-trois ans. Elle est née dans cette petite ville de Talsinnt où elle a suivi l'école primaire et le collège. Il n'y avait pas encore de lycée. Elle a donc prolongé sa scolarité à Bni Tadjite, autre petite ville distante d'une trentaine de kilomètres, avant de revenir passer son Baccalauréat à Talsinnt même, dès la construction d'un lycée sur place. Son enfance et son adolescence furent des périodes difficiles : une vie dans la pauvreté aux côtés d'une maman âgée et seule à s'occuper de son enfant.





D'ailleurs, Latifa se souvient des durs labeurs de cette mère qui travaillait la laine et de sa tante qui allait dans les mines, toutes deux pour tenter de gagner le pain quotidien. *«Elles travaillaient comme elles pouvaient. Nous avons vécu très modestement, comme on a pu, mais en restant dignes»*, dit-elle.

Une fois son Baccalauréat en poche, Latifa part pour Oujda où elle mène des études en Langue et littérature anglaises. Elle n'ira pas au bout de sa Licence. *«J'ai une passion pour l'anglais, c'est pourquoi j'ai décidé de m'inscrire à la Faculté des Lettres. Mon rêve est de pouvoir finir ma Licence un jour et de parler couramment l'anglais, mais c'est compliqué pour l'instant entre le travail et la construction de ma maison»*, dit-elle.

Après Oujda, direction Fès, où Latifa suit un cursus en Gestion hôtelière pendant deux ans. Sa formation terminée, elle retourne à Talsint où elle intègre directement l'Association Dar Al Oumouma qui prend en charge des femmes sur le point d'accoucher, issues de villages éloignés de tout et souvent enclavés. Voilà bientôt cinq ans maintenant que Latifa occupe le poste d'animatrice et d'économe à Dar Al Oumouma. Elle administre donc les factures, recettes et dépenses, le paiement du personnel aussi... tout ce qui a un rapport de près ou de loin avec la gestion financière de l'Association.



L'accompagnement qui sauve des vies

En tant qu'animatrice, elle reçoit également les femmes avant et après leur accouchement. *«Nous leur fournissons un lit où se reposer en attendant d'aller à l'hôpital pour accoucher. Notre accueil inclut la restauration. On s'occupe d'elles du mieux que nous pouvons. Nous sommes là aussi pour les écouter ; on finit par devenir un peu psychologues. Ces femmes nous racontent leurs problèmes. Il s'installe une certaine intimité, ce qui nous permet de leur donner des conseils»*, m'explique Latifa.

«S'occuper d'elles est essentiel pour éviter des accidents sur la route, s'il fallait faire le trajet jusqu'à l'hôpital dans l'urgence par exemple, ou encore des nourrissons mort-nés, ou bien des femmes qui décèdent en couches», ajoute Latifa.

Elle affirme d'ailleurs avoir beaucoup appris au contact de ces femmes de passage qui n'hésitent pas à revenir, bambins dans les bras, en montrant aux femmes de Dar Al Oumouma les beaux enfants qu'elles ont contribué à faire naître. L'Association s'occupe également de ces femmes à leur sortie de l'hôpital : elles sont accueillies, restaurées, et les médicaments dont elles ont besoin leur sont fournis.

Fière de ce qu'elle réalise, Latifa assure se sentir très bien à Dar Al Oumouma. Je la crois volontiers et je pense à toutes ces femmes qui ont affaire à elle dans le cadre de son travail. Je suis sûre qu'elle doit leur être bien agréable et très utile car, à moi en tout cas, elle aura apporté un grand bol d'air frais et la sérénité nécessaires pour continuer ma route.

136



Saâdia, de la physique nucléaire au romarin

A Oujda, j'ai repris contact avec une amie d'enfance, Myriam. Elle était ma camarade de classe en France et nous nous retrouvions souvent en vacances dans l'Oriental, puisque nos parents en étaient originaires et y venaient chaque été. Une année, elle m'avait présenté une petite fille avec qui nous avons passé un bel été et noué une véritable amitié. Elle aussi était originaire de l'Oriental : Saâdia Boutoulout. Mon amie ne l'a pas perdue de vue : elle m'apprend que Saâdia est depuis longtemps installée à Talsinnt, un retour aux sources peu ordinaire. Pas question de parcourir le Sud de l'Oriental sans visiter notre camarade d'enfance !

La passion des petites particules

Saâdia est née à Rabat en 1970 car ses parents, tous deux natifs de Talsinnt, avaient dû s'installer dans la capitale dix ans plus tôt suite à la mutation de son père, alors fonctionnaire. Elle y vécut une enfance puis une adolescence plutôt classiques et sages. Après son Baccalauréat, elle se dirige vers l'Université Mohammed V de Rabat. Elle obtient une Licence en Physique nucléaire en 1995, ce qui m'impressionne encore aujourd'hui mais lui paraît tout naturel : *«J'aime particulièrement la physique, les noyaux, les petites particules... ce sont des choses qui m'ont parlé très tôt. J'aurais bien aimé poursuivre ces études-là. Seulement, à l'époque, il n'y avait pas de Master à Rabat et il m'était impossible d'aller m'installer à Casablanca ou Marrakech. Par la suite, je n'ai plus rien fait et ce n'est que cinq ans plus tard que j'ai pu reprendre mes études»*, me raconte la physicienne visiblement un peu frustrée de sa passion.

De fait, en 2000, Saâdia fait une formation qualifiante d'un an en automatisme à l'Ecole Mohammedia d'Ingénieurs de Rabat. Les entreprises intéressées par son profil ainsi enrichi sont installées à Casablanca ; elle y passe des entretiens d'embauche réussis, mais son père refuse de la laisser vivre seule dans la capitale économique.



Elle revient donc au bercail familial. A trente ans, quelque peu dépitée, Saâdia va ouvrir une téléboutique à Rabat afin de gagner sa vie et de ne pas rester sans activité.

Mais en 2006, lors d'un séjour familial à Talsinnt, une nouvelle opportunité s'offre à elle. Plusieurs jeunes souhaitent s'unir pour l'exploitation du romarin. Ainsi naît la Coopérative Oufoq. Adieu la téléboutique et vive Oufoq ! ...dont elle devient rapidement Présidente.

Nouveau métier, nouveau challenge

La stratégie de l'Office des Eaux et Forêts de Talsinnt était de permettre aux riverains de produire et exploiter seuls leurs plantations de romarin. *«J'étais la seule femme à l'époque et je peux dire qu'ils trouvaient ça plutôt étonnant à Talsinnt ! Mais, malgré tout, j'y ai fait mes preuves et la population m'a adoptée. Nous travaillons encore aujourd'hui dans le partage et la confiance»*, me dit Saâdia.

En plus d'une décennie, la Coopérative a beaucoup œuvré, en diffusant par exemple les techniques optimisées d'exploitation du romarin, en créant des partenariats et, surtout, en réalisant sur place une usine de transformation, ce qui a donné plus d'autonomie à tous les acteurs locaux. *«Grâce à cette Coopérative, les riverains sont aujourd'hui très fiers de leurs exploitations. Ils considèrent le romarin comme une source de profit qu'il faut maintenir pour les générations futures»*, m'explique l'enthousiaste Saâdia.

Elle est restée Présidente de la Coopérative jusqu'en 2014. Aujourd'hui, elle en est toujours membre, mais se consacre davantage à l'enseignement.





Car, depuis 2011, Saâdia a encore changé de casquette, ou plutôt en a conquis une nouvelle : elle enseigne désormais en école primaire à Talsinnt.

Après avoir constaté le réel besoin d'enseignants sur place, surtout pour la population un peu trop isolée dans les montagnes, elle passe un concours de l'Education Nationale, le réussit, et se met à enseigner. *«J'ai voulu faire quelque chose pour ces enfants. C'est une expérience très enrichissante car j'apprends beaucoup à leur contact»*, me confie cette savante prêtresse du romarin désormais reconvertie. Saâdia a d'abord passé un an et demi en montagnes, dans une école de fortune, avant de rejoindre Talsinnt où elle enseigne toujours, dans de bonnes conditions désormais. Quel parcours atypique !

Dans cette trajectoire pour le moins étonnante, Saâdia se sent utile, épanouie... elle qui vit à Talsinnt et passe ses vacances à Rabat, soit l'exact inverse de sa vie d'autrefois.

A portrait of Dounia Cheddadi, a woman with dark hair, wearing a dark blue top and a necklace, looking directly at the camera.

Dounia, fragile poétesse de la passion

Ma tournée nocturne des expositions d'Oujda m'a aussi conduite à la galerie d'art Moulay Al Hassan. Une manifestation s'y tient : "Le Phoenix est femme". Je découvre une installation en l'honneur d'une poésie, mais aussi des photographies célébrant la femme et la féminité.

Un silence enveloppe les lieux : Dounia Cheddadi, la poétesse, déclame l'un de ses poèmes, celui qui donne son titre à l'exposition, nimbée d'une musique douce. Les passions s'entrechoquent, qui ne laissent aucun doute sur l'ardeur des sentiments féminins. Dounia explique que son poème "Ce que May n'a pas dit à Gibran" est un clin d'œil à l'amour dévorant de May Ziade et Khalil Gibran, que les deux poètes avaient immortalisé dans de célèbres échanges épistolaires. *«Ils semblent s'être tout dit et tout écrit, mais il y a peut-être des choses que la poétesse n'a jamais réussi à dire à l'homme de sa vie»*. Très intriguée, je lui propose d'en parler ensemble.

Le talent volontairement caché

Le lendemain, je retrouve Dounia dans son appartement cosu, où chaque détail révèle le raffinement d'une femme de goût. Devant une citronnade bue à petites gorgées et des gâteaux faits maison, je me laisse porter par son récit. Elle aime les poésies depuis son plus jeune âge. Gamine, elle les copie, les apprend et s'essaie déjà à écrire des vers bien à elle. Son père l'encourage et renforce chez elle l'estime de soi. *«Toujours, il me félicitait»*, me dit Dounia, émue à ce souvenir.

Instituteur, il stimulait aussi son appétence pour la lecture, l'incitant chaque semaine à l'achat d'un livre qu'elle devait résumer.



«Les encouragements de mon père, puis de mes enseignants, ont joué un rôle capital dans ma vie.» Dounia sollicite ses professeurs, profite de leurs appréciations, se fait guider pour maîtriser les fins de strophes... Elle peaufine son style au fil des années. Mais, une fois mariée, Dounia s'oblige à écrire en cachette, sans jamais montrer ses poèmes. Elle n'ose pas avouer à la famille de son époux - tous commerçants - qu'elle écrit des poésies, pour ne pas paraître futile. C'est avec Internet et sur les forums que Dounia commence à publier ses poèmes, mais sous un pseudonyme.

La brusque maladie de son père et la perspective de l'issue fatale bouleversent la jeune femme. Elle s'interroge sur le legs qu'elle laissera à la postérité. Aussi, tout en accompagnant son père, Dounia écrit des poèmes, les lui lit, partage ses souffrances sur les forums et y trouve un écho favorable. Le décès va provoquer un choc profond. En plein deuil, elle découvre que Casablanca va accueillir un festival de poésie. Dounia envoie ses poèmes aux organisateurs, qui lui répondent favorablement. Elle réunit alors tout son courage et prévient époux et famille de sa décision irrévocable de participer à cette manifestation. *«La mort de mon père m'avait donné une audace dont je ne me croyais pas capable. Mon deuil a un peu obligé ma famille à s'incliner devant ma volonté»,* m'explique Dounia.



A son retour de Casablanca, Dounia informe ses proches qu'elle participera désormais aux événements dédiés à son art, partout au Maroc.

A l'époque, elle tient un salon de beauté où elle fait une rencontre capitale : *«Toute notre vie est tracée. Le destin a mis sur ma route Sanae El Hafi, poétesse originaire d'Oujda vivant en Jordanie, qui est venue dans mon salon. Après avoir lu quelques-uns de mes poèmes, elle m'invite à une soirée poétique organisée à Oujda, dont elle est l'invitée d'honneur».*

Mais Dounia appréhende ce moment : lire sa poésie, dans sa ville, devant un public oujdi... Elle y participe finalement et ses poèmes sont appréciés ; elle est même invitée au café littéraire La Mirabelle.

Dounia assume désormais pleinement son statut de poétesse et participe à des événements au Maroc et dans divers pays arabes. *«J'ai réussi à m'imposer et à évoluer. De maman au foyer, je suis devenue une femme qui prend la parole devant les hommes, une femme forte qui exprime ses idées, voyage seule, écrit sur l'amour et lit ses poèmes devant une assistance aussi bien masculine que féminine, une femme qui a brisé le tabou selon lequel seuls les hommes peuvent parler d'amour en public...»*

Son militantisme a bousculé les mentalités et imposé une poésie libre. La poétesse a déjà publié deux recueils ; un autre paraîtra sous peu, toujours dans la même veine. En la quittant, tournent dans ma tête ces vers déclamés à ma demande :

*«Et l'unique pêché dont mon cœur est coupable,
Seul
Je t'ai aimé parmi les hommes.»*

Rajae met les entrepreneures en association



Ghizlane, décidément ma web-journaliste préférée, m'avait remis la revue "oriental.ma" qui, comme son nom l'indique, est dédiée à la Région, pour partie rédigée par des décideurs locaux et acteurs de son développement, tout en proposant des points de vue et expériences vécues ailleurs. C'était un ancien numéro dont le titre me plaisait : "La femme au cœur du développement". J'avais lu une bonne part des articles. Beaucoup de femmes exceptionnelles de l'Oriental s'exprimaient et d'autres étaient présentées ; de quoi être fière de mes origines. Leur implication dans le développement régional m'interpelle sur la place des femmes entrepreneures. Sont-elles ces actrices dynamiques dont on vante les mérites ? Puis-je envisager moi aussi de devenir un jour l'une d'entre-elles ?



Des grandes écoles à la vie associative

Pour m'en faire une plus juste idée, je décide d'aller frapper à la porte de l'Association des femmes chefs d'entreprise de l'Oriental.

Le bureau nouvellement constitué a porté à sa présidence Rajae Meftah et c'est avec elle que je veux m'entretenir.

Rajae m'invite dans sa maison de Saïdia. Elle est donc tout à la fois en congés et disponible ! Je n'ai donc pas la chance de visiter le siège de l'Association, mais je vais avoir le plaisir de m'entretenir tranquillement avec la maman de deux superbes garçonnets.

Je les trouve ce matin en plein petit-déjeuner avec leur papa et nous nous installons dans le jardin : au menu, agapes et papotage ! Rajae a maîtrisé une scolarité brillante : Baccalauréat avec mention, classes préparatoires, prestigieuse école de gestion à Paris.

Le retour au bercail ouvre une carrière dans la fonction publique... mais pas très longtemps. Après un passage à la Municipalité d'Oujda et sept ans au Centre Régional d'Investissement, elle décide de se lancer dans l'entrepreneuriat et fonde sa propre société de communication et marketing.

Installée à son propre compte, Rajae saisit toute la difficulté d'entreprendre au féminin, face aux idées préconçues, etc. Elle s'accroche, obtient des marchés et s'impose. *«En tant que chef d'entreprise, les choses ne sont pas faciles pour la femme. Si des caps ont été franchis à Casablanca ou Rabat, ce n'est pas toujours le cas partout. Il reste des considérations qui entrent en ligne de compte dans l'octroi des commandes et n'ont aucun rapport avec la compétence. Mais il faut rester positive et aller de l'avant.»*

L'idée de créer un bureau régional de l'Association des femmes chefs d'entreprise avait été évoquée dès 2007 par les Présidentes nationales successives, me dit-elle. Mais il était alors difficile de concrétiser ce projet : *«Les statuts de l'Association exigent un effectif d'au moins dix femmes pour constituer la section régionale et le second critère est d'être constitué en Société Anonyme»*, m'explique Rajae. Les choses s'accélèrent quand l'Université Mohammed 1er d'Oujda cherche à mettre en place un incubateur.

Au même moment, le quota de dix femmes entrepreneures est enfin atteint.





La femme au cœur du développement

Rajae est particulièrement optimiste pour les actions que l'Association compte déployer. Le programme vise à accompagner les femmes entrepreneures en mettant à leur disposition la formation nécessaire. *«Les femmes doivent être absolument mieux formées en gestion, économie, droit, finances... Connaître ses droits lorsque l'on soumissionne permet par exemple de contester les décisions d'un donneur d'ordre si nécessaire»*, soutient Rajae. L'incubateur, hébergé par l'Université et gracieusement mis au service de l'Association, aidera les porteuses de projets et les jeunes sociétés à se structurer par des services adaptés.

Madame la Présidente nourrit d'autres ambitions pour les femmes de sa Région. *«Nous avons des artisanes créatives, des femmes talentueuses, des produits de terroir uniques qui sont tous des vecteurs de développement et d'économie solidaire. Mais souvent le produit n'est pas adapté à la demande. Nous comptons mettre en place des actions en ce sens et les institutions sont prêtes à nous accompagner. De plus, ces femmes sont parfois timides et manquent de confiance en elles. Je pense qu'elles viendront facilement à notre Association pour s'informer et se former»*, espère Rajae. C'est pour cela, me dit-elle, qu'un vaste projet visant les Coopératives va être déployé.

La belle énergie du jeune bureau de l'Association motive aujourd'hui d'autres jeunes entrepreneures à rejoindre la nouvelle structure. Cela conforte Rajae dans ses choix. Cette dynamique me rassure ; le titre de la revue me revient en mémoire : effectivement, la femme est au cœur du développement, mais encore faut-il qu'elle en conquiert les moyens.

Samira, agente de joueurs et «football addict»

“La dame du foot” d’Oujda : «C’est mon surnom !» me dit Samira dans un éclat de rire. Nous sommes dans son cabinet de consulting sportif. Dans la pièce, les trophées occupent une étagère et les diplômes décorent les murs : ils témoignent d’un parcours de plus de dix ans dans l’univers du ballon rond. Samira en est une valeur sûre.

Un destin plus qu’un parcours

Née dans le Moyen Atlas, à Midelt où son père avait été muté, elle poursuit sa scolarité à Oujda et y décroche en 1997 sa Licence en Droit public, option Relations internationales. Elle se marie, crée une société de services, donne naissance à deux premiers enfants... puis renoue, sept ans après, avec l’Université Mohammed 1er d’Oujda. «J’avais envie de suivre à nouveau des enseignements, de faire un troisième cycle. J’étais excellente durant mes études et je ressentais un goût d’inachevé». Elle découvre la filière Droit, économie et management du sport, nouvellement introduite, et s’y inscrit en Master. Le cursus dure deux années, avec des stages au sein des Fédérations et dans divers tournois, sans cibler particulièrement le football.

«J’ai ressenti une vraie passion pour le monde du sport. J’avais pratiqué l’athlétisme à l’école, mais je ne connaissais rien au foot. Pour preuve, mon mémoire de fin d’études portait sur le cas d’une entreprise de jet ski !», m’avoue-t-elle en riant.

Pourtant, elle devient Directrice générale... du Mouloudia d’Oujda !





«Un ancien camarade de classe m'a signalé l'opportunité. Il ma dit que ce poste m'irait comme un gant, mais que, hélas j'étais une femme !», se souvient

Samira. Elle postule, passe les entretiens et se fait recruter par le Club alors en pleine restructuration, première femme à occuper un tel poste au Maroc et dans le monde arabe. «Dès le premier jour, j'étais dans le bain».

Tout est à faire et Samira, déterminée, se révèle infatigable. Elle établit des processus, organise, planifie... La professionnalisation du football tombe à point pour Samira et l'écho de son travail remonte à la Fédération nationale, qui la sollicite pour la Commission de contrôle des Clubs : «Je m'occupais surtout du volet financier, mais j'ai aussi travaillé sur la réglementation, les cahiers de charges, le code disciplinaire, les textes régissant les litiges...». Cette expertise, dans un domaine très masculin, lui offre des opportunités de formation pointue. Ainsi, en 2008, elle est la seule femme à suivre un stage de la Fédération Internationale de Football Association.

Quand son contrat avec le Mouloudia se termine en 2011, Samira décide de ne pas le renouveler et surtout de se "professionnaliser" davantage dans le football. Elle monte son propre cabinet de consulting en 2012 pour valoriser son expertise. «Je voulais assister les joueurs dans les litiges avec les Clubs. Mais il fallait être agent de joueurs». Qu'à cela ne tienne. Avec sa détermination coutumière, elle passe l'examen et obtient la licence : «Sur quatre-vingt candidats, seuls huit ont réussi. Moi j'ai obtenu la meilleure note».

Très vite, elle travaille avec de grands Clubs du Maroc, s'occupe aussi de transferts de joueurs, organise des événements sportifs, mais pas encore dans le football : *«Pour cela, il faut être un Club, une Fédération ou avoir une licence d'agent organisateur de match. Je l'ai obtenue»*. Elle est la première femme à la détenir ! Samira dispense également des formations dans le cadre de partenariats internationaux.

Militante et passionnée

L'Oriental n'est jamais loin : elle conseille avec bienveillance les joueurs et Clubs amateurs de sa Région et répond aux sollicitations des Associations ou des écoles pour partager son expérience et insuffler sa passion du sport : *«Je ne sais pas leur dire non. J'encourage beaucoup les femmes à se lancer dans des entreprises sportives. Je soutiens les équipes féminines et je milite pour la création d'écoles de sport»*, assure Samira, qui toujours met en pratique sa devise : *«Quand on est compétent, on est rassuré et rassurant»*.

Mais elle sait aussi les difficultés du milieu : *«Si j'avais choisi le foot pour l'argent, j'aurais vite jeté l'éponge. Souvent, les gens sont hostiles au changement et à l'organisation. Quand les directives viennent d'une femme, c'est encore pire. Mais je suis fière de ma persévérance et de ma réputation»*, me confie-t-elle. Dans le calme feutré de son cabinet, on devine la force de caractère de Samira. A présent maman de quatre enfants - l'aînée vient de décrocher son Baccalauréat - elle s'apprête à soutenir un Doctorat sur la professionnalisation du football au Maroc. La boucle est bouclée.



Malika, les vraies valeurs d'une érudite



Ma rencontre avec Malika Khathyri ne doit rien au hasard. Je voulais dialoguer avec une érudite de l'Islam, une femme qui m'aiderait à comprendre comment notre religion d'amour et de paix, telle qu'enseignée par mes parents, est parfois instrumentalisée pour de mauvais objectifs. Comme je suis devenue une habituée du Centre d'Etudes et de Recherches Humaines et Sociales, un organisme créé à Oujda en 2002 pour promouvoir, entre autres, la recherche scientifique, je demande conseil. On me parle de Malika, conseillère du Centre et animatrice du Comité scientifique qui avalise les travaux à publier.

Digne fille de son père

Elle est d'un abord agréable malgré son temps très compté, avec sa voix posée et sereine. Je me sens immédiatement enveloppée de toute sa bienveillance. Née à Oujda dans une famille assez conservatrice, Malika n'a jamais senti un traitement différent entre elle, ses quatre sœurs et ses deux frères : *«Notre père nous traitait de façon identique et nous poussait tous à étudier.»* Malika fréquente brièvement l'école coranique, avant de poursuivre une scolarité classique. Son Baccalauréat en poche, elle opte pour des Etudes islamiques, suite logique de son éducation. *«Je garde toujours en mémoire l'image de mon défunt père, commerçant, passant son temps libre à lire le Coran ou à aller à la mosquée, sans jamais nous négliger. Il aimait aussi aider son prochain...»*, se remémore Malika, que ce souvenir émeut.



Sa trajectoire est tracée. Elle décroche sa Licence à Oujda, puis obtient son Diplôme d'études supérieures spécialisées à l'Université Mohammed V de Rabat en 1994. Elle est alors recrutée par l'Université Mohammed 1er comme Professeure assistante. Malika enseigne alors le Fiqh et Ossoul al Fiqh, la jurisprudence islamique et l'introduction à la science de ses fondements. Elle anime aussi des causeries dans les mosquées et donne des conférences pour l'Association Nibrasse pour la culture et le développement, ainsi qu'au Conseil local des Oulémas.



La jurisprudence et l'exégèse



Depuis son Doctorat en Sciences islamiques en 2001, elle assume davantage de responsabilités à l'Université.

«Entre l'encadrement des thèses, leur soutenance, mes cours et ceux que je donne à l'Institut des hautes études traditionnelles, je n'ai plus beaucoup de temps...», regrette-t-elle. Elle pilote également un nouveau Master sur la jurisprudence des Musulmans migrants. *«Ce Master prend en compte l'environnement des Musulmans à l'étranger, en focalisant sur les bons comportements envers l'autre. L'ijtihad, l'exégèse et la philosophie de la différence fondent ce cursus...»,* m'explique Malika.

L'ijtihad, cet effort de réflexion, incite Malika à travailler les textes coraniques et les hadiths pour y puiser la matière d'articles spécialisés. Un livre, fruit de son travail doctoral, va être publié au Liban. «Le titre est "Le patrimoine des Mu'tazilah", un groupe islamique affilié à Al Ghazali, un soufi qui prône le renouveau de la tradition et fonde ses idées sur le principe de la liberté de choix de l'homme face à ses responsabilités...», m'explique Malika.

Elle privilégie cette approche avec ses étudiants, les incitant à l'esprit critique tout en faisant preuve de discipline, de rigueur, et en cultivant le goût de l'effort. «Les messages que je transmets à mes étudiants sont construits sur les valeurs de l'Islam, aux antipodes du fanatisme et de toute instrumentalisation. C'est un Islam tolérant fondé sur les valeurs de droiture, de bienfaisance, d'équité et de bonté...», explicite la Professeure.

Malika est active auprès de l'Association Hiwar (Dialogue) dédiée à la femme et à l'enfant en situation difficile. «Je suis membre du bureau exécutif. Nous organisons des actions de sensibilisation tout au long de l'année. Je donne également des conférences sur ces sujets.» Je lui pose toutes les questions qui me traversent l'esprit et Malika, avec son calme inspiré, me répond, développe ses idées, sûre du bien-fondé de ses opinions.

«L'Islam prône la compassion et la fraternité entre les peuples et les nations, quelles que soient leurs croyances. L'Islam instaure l'égalité entre l'homme et la femme et n'a jamais appelé à violenter la femme ou à la priver de ses droits...», me confirme patiemment Malika. Pour elle, les mauvaises choses résultent d'interprétations erronées de l'Islam.

Aussi tient-elle à instaurer une éducation saine, fondée sur les principes vrais de la religion, à ses jumeaux âgés aujourd'hui de onze ans. «Nous les avons adopté quand ils avaient deux ans. Je suis heureuse de les voir grandir et s'épanouir, m'appeler maman...», me confie Malika que l'image attendrit. Je la quitte sur cette confiance, heureuse de cette rencontre avec une savante en religion, qui a réussi, avec des mots justes et simples, à me concilier mieux avec l'humanité.



Ouafâa et Zineb, nées jumelles et devenues associées

Je les ai connues lors de la fameuse Nuit des Galeries, promptes à commenter avec moi les œuvres de Siham - qui est aussi leur amie - et je les retrouve car elles veulent me montrer leur "empire" dans cet "univers impitoyable" qu'est le monde du conseil ! À vingt-cinq ans, Ouafâa et Zineb Chaabani ont déjà multiplié les projets. Quand les jumelles décident d'ouvrir à Oujda un centre de formation et de coaching, leur entourage les toise avec un certain scepticisme. D'abord, elles n'ont pas achevé leurs études (elles ont tout juste vingt-trois ans à l'époque) et lancer une entreprise de ce genre à Oujda semble à tout le monde relever de la folie pure et simple. Les avis convergent : c'est plutôt à Rabat, Casablanca ou Marrakech qu'il faut développer ce genre de projets.

152

L'esprit d'entreprise en seconde nature

Ouafâa et Zineb ne peuvent donc compter que sur elles-mêmes, réalisant que leur jeunesse n'inspire guère confiance. Tant pis ; elles ne baissent pas les bras et vont faire avec les moyens du bord. Doctorantes en Economie et finance internationale à l'Université Mohammed 1er d'Oujda, elles vont peaufiner leur formation. Zineb est déjà certifiée en Programmation neuro-linguistique de l'Institut Paul Pyronnet (France) et Ouafâa a suivi, en marge de ses études, de nombreux séminaires en gestion, communication, etc. En plus de leurs compétences, les sœurs ont une volonté de fer. Cette détermination, c'est la première chose que j'ai ressentie en écoutant Ouafâa.



Ainsi est née leur entreprise, un cabinet de conseil, en formation et évènementiel. Le plus difficile a été de trouver des locaux. Avec leur trésorerie limitée, elles ont commencé par louer, pour une somme modique, une salle dans un institut de formation. Chaque argent gagné, charges déduites, sera précieusement économisé. Elles ne vivront que de «*l'argent de poche*» (sic) alloué chaque mois par leurs parents. Au bout d'un an, persévérance et obstination paient. Elles parviennent à louer un plateau de bureaux dans le centre d'Oujda. Ouafâa me le fait visiter, avec une grande fierté, mais sans Zineb, qui assure au même moment une formation auprès d'une entreprise publique de la place. Aujourd'hui, leur cabinet propose du conseil et de l'assistance dans quatre domaines : juridique, fiscal, ressources humaines et qualité.





La formation fait partie de leur force de frappe : préparation aux concours d'entrée dans des écoles d'ingénieurs, sessions en informatique, en langues étrangères, cours de développement personnel... la liste est longue. Le cabinet fait également travailler de nombreux prestataires : avocats, consultants en ressources humaines, psychologues, coachs, etc. L'évènementiel est aussi au menu. Conférences, soirées de gala, festivals, salons de l'immobilier et de l'automobile... le cabinet ne se donne pas de limite. La demande est tellement forte et diverse à Oujda !



Les patients débuts sont à peine dépassés

La plus belle conquête récente des deux patronnes gémellaires est d'avoir emporté un marché de formation des formateurs, décroché pour le compte du Département de la Formation professionnelle. Ouafâa m'en parle avec beaucoup d'émotion : «*On reconnaît enfin la qualité de nos prestations*» me dit la jeune fille qui n'a pas oublié que les débuts furent difficiles.

Pour le moment, le cabinet fonctionne avec un seul salarié permanent (une assistante de direction) mais les entreprenantes jumelles, en pleine réflexion sur leur futur développement entrepreneurial, pensent qu'elles devront bientôt recruter de nouveaux collaborateurs.

Je quitte Ouafâa car surgissent à l'instant quatre consultants venus prendre leurs instructions. Autant laisser travailler ces doctes cerveaux bien faits car après tout, moi, je suis en vacances. Nous nous retrouverons plus tard pour prendre un café, tranquilles, et parler loisirs.

Épilogue *... aussi partiel* *que provisoire !*

Impossible de les présenter toutes ! Un livre n'y suffit pas ; elles sont une quarantaine ici, mais des centaines, sinon des milliers, et j'en rencontre tous les jours. Les femmes de l'Oriental portent la révolution copernicienne entamée dans la Région avec le nouveau règne, la Moudawana, et surtout l'Initiative Royale pour le Développement de l'Oriental. Elles constituent des Associations, des Coopératives, ou bien les rejoignent ; elles créent des entreprises, souvent avec des offres innovantes en prise directe sur les réalités des demandes locales ou nationales ; elles se ressemblent, s'assemblent, s'entraident, se forment et se soutiennent ; elles sont dans la réflexion comme dans l'action, désormais très présentes dans tous les secteurs de l'enseignement comme de la recherche. Les femmes sont conquérantes, ne s'interdisent aucun secteur d'activité, ne limitent pas leurs perspectives d'ascension sociale ou leurs objectifs de promotion.

Les fruits d'une volonté politique permanente

Cet activisme des femmes est porté par un puissant effort de scolarisation des jeunes filles et une intense activité d'alphabétisation qui implique jusqu'aux plus âgées, comme le soulignent certains témoignages présentés ici. Et l'effort se poursuit ; ainsi, la scolarisation des filles de moins de cinq ans est aujourd'hui très proche de celle des garçons. A l'autre extrémité des cycles de formation, la féminisation avoisine désormais cinquante pour cent : elle dépasse même ce taux pour les Instituts et Ecoles Supérieures.





De la sorte, les femmes constituent près de la moitié des diplômés de l'enseignement supérieur et parfois bien plus dans certaines spécialités, comme la médecine dentaire. Cette réalité reflète le Maroc d'aujourd'hui et chaque évolution rapproche le Royaume d'une situation où le genre ne saurait discriminer en rien. La parole des femmes en devient bien plus audible ; leurs initiatives beaucoup mieux appropriées à une contribution active au développement économique et social.

Plus du tiers des professions libérales et des postes de cadres supérieurs sont désormais occupés par des femmes. A l'autre extrémité

de la pyramide sociale, le recul de la pauvreté - qui se réduit au Maroc de plus de dix pour cent par an depuis une décennie - a concerné prioritairement les femmes et les indices qui la caractérisent rapprochent considérablement la situation des femmes de celles des hommes ; la situation des femmes pauvres évolue donc significativement plus vite que celle des hommes démunis.

Comme le montrent les témoignages des femmes, leur inclusion sociale et économique n'est pas le résultat de privilèges ou d'avantages particuliers qui leur seraient accordés. En fait, il suffit que s'ouvre le champ des possibles pour que leurs initiatives se libèrent. Qui sait que le Maroc recèle près de deux-mille-cinq-cents Coopératives exclusivement féminines ?





Mieux, ces femmes sont les plus promptes à associer activité économique et patrimoine, à l'instar des stylistes et couturières de l'Oriental qui maintiennent ou revisitent les tenues traditionnelles, ou bien encore de ces femmes qui donnent un nouvel avenir aux produits issus des terroirs régionaux.

Tous ces constats montrent que l'émergence des femmes comme force active du développement en marche ne vient pas du hasard : elle s'appuie aussi sur une politique active qui rejoint la volonté et des capacités jusque-là inexploitées des femmes. A n'en pas douter, la réussite des femmes fera de la croissance en plus, au bénéfice de tous.

Quelques-unes de mes héroïnes

Les femmes de l'Oriental d'aujourd'hui ont de puissants modèles et d'incontestables figures de proue. Ces personnalités aux trajectoires de vie exemplaires imprègnent les mémoires et montrent les voies de la réussite, chacune en son domaine.

Certaines, de forte notoriété, ont marqué tous les esprits et les cœurs d'une empreinte indélébile. Je ne savais que peu de choses d'elles et de leur parcours, mais l'influence de leur image sur plusieurs générations de femmes me conduit naturellement à les présenter dans les pages qui suivent. En fait, j'ai délibérément choisi les femmes de pouvoir, les élues comme les nommées ; celles qui, par leur position, leurs méthodes et leurs moyens d'actions, ou par leur simple détermination, ont été en situation de changer la vie des autres. Des femmes qui m'impressionnent en particulier... mais pas seulement. Je les trouve attachantes, admirables : des exceptions de l'histoire mais aussi du présent, des talents exercés au Maroc, mais aussi bien au-delà.

De nouvelles générations montantes, femmes leaders d'entreprises, cadres du privé ou du secteur public, ou nouvellement élues à la tête des collectivités territoriales... toutes connaissent ces figures féminines de l'Oriental et s'en recommandent.

Laissez-moi vous les présenter.



ZOULIKHA NASRI

Née à Oujda en 1945, elle nous a quittés en décembre 2015. Après sa scolarité dans sa ville natale, elle quitte l'Université avec un Doctorat en Droit privé. Attachée au bien public, la jeune diplômée rejoint le Ministère des Finances dont elle gravit rapidement les échelons. Un autre challenge l'attend, qui va la révéler au grand public comme Secrétaire d'Etat aux Affaires Sociales chargée de l'Entraide Nationale. Elle y mène un combat sans merci contre le phénomène des «enfants de la rue». Originaire d'un milieu modeste, Zoulikha Nasri incarne les sujets sociaux sur lesquels elle intervient avec force. En 1999, Sa Majesté le Roi Mohammed VI, que Dieu L'assiste, lui confie le pilotage de la nouvelle Fondation Mohammed V pour la Solidarité. Sous l'impulsion royale, de nombreux projets prennent forme : les maisons Dar Taliba changent l'avenir de beaucoup de jeunes marocaines du monde rural, un coup d'accélérateur formidable à l'alphabétisation des filles, et la Fondation s'attaque à toutes les exclusions. Première femme à occuper cette fonction, Zoulikha Nasri devient Conseiller de Sa Majesté le Roi en mars 2000. Elle sera associée à l'élaboration de la Moudawana. Celle qui toute jeune se voyait Juge pour enfants a finalement voué sa vie aux citoyens marocains, surtout les plus fragiles.



TAMA BEL ADEL, dite "Caïda" TAMA

Née près de Berkane vers 1870, Tama Bel Adel est décédée en 1962. Elle est connue comme la maman du premier Président du Conseil marocain, signataire des traités d'Indépendance, blessé de guerre maintes fois décoré... Ce fils exceptionnel avait lui-même une maman hors de toutes normes à son époque, qui façonna l'enfant et prépara le héros. Descendante de deux familles bien établies localement, elle inspirait dès l'abord le respect et sut se faire craindre. Son mari disparu, elle dirigea seule son exploitation... un revolver en poche dit la légende. Tama parcourait la campagne, vêtue à la diable, administrant ses biens avec autorité. Elle décida que son fils, Ssi Bekkaï, irait à l'école des notables, celle des Français, dont il ne parlait pourtant pas la langue. Personne ne sait comment elle obtint ce privilège, mais l'opportunité fut donnée et le jeune élève se révéla brillant. Des luttes nationalistes nous reste une photographie de Tama, au milieu des résistants en armes.

MIRIEM BENSALAH-CHAQROUN

Sa famille est originaire de Rislane dans l'Oriental, près de Berkane, au piémont Sud du Massif des Beni Snassen. Sur ces contreforts rifains règne toujours le sens de l'effort qui permet d'arracher à la terre les bienfaits qui nourrissent les hommes.

Les valeurs de cette culture agreste lui ont été transmises par son père, feu Abdelkader Bensalah, signataire du Manifeste de l'Indépendance et fondateur du Groupe Holmarcom. Sa trajectoire de réussite commence par le diplôme de grande école de commerce parisienne, complété d'un MBA en International Management and Finance à l'Université de Dallas.

Miriem Bensalah-Chaqroun termine en 2018 son second mandat à la tête de la Confédération Générale des Entreprises du Maroc, le patronat marocain. Deux mandats réussis qui font presque oublier le succès remarquable de la chef d'entreprise à la tête de la société «Les Eaux Minérales d'Oulmès».

Personnalité rayonnante et appréciée, Miriem Bensalah-Chaqroun est aussi administratrice d'institutions majeures et de grandes sociétés (Bank Al Maghrib, Renault, Suez, Eutelsat...). Personnalité originale et forte, au langage franc et direct, on lui connaît l'aptitude de piloter des avions, conduire une moto ou pratiquer plusieurs sports... Une femme d'exception.



160



MERIEM MEZIANE

Née dans l'Oriental, en 1930, à Farkhana, petit village de la Province de Nador, Meriem Meziane est l'unique femme au nombre des pionniers des arts plastiques qui fondèrent la discipline dans le Royaume en général et l'Oriental en particulier, dès la première moitié du XX^{ème} siècle.

D'abord peintre autodidacte, elle entre à l'Ecole des Beaux-Arts de Madrid en 1959 - six ans après sa première exposition - dont elle sortira avec le diplôme de Professeur de Dessin et Peinture. La fille du premier maréchal de l'armée marocaine peint à l'huile et sublime les paysages, les architectures et les habitants de son pays. Nommée Attachée culturelle à l'ambassade du Maroc à Madrid, sa carrière fut dès l'origine internationale avec de nombreuses expositions en Espagne, au Maroc, et dans plusieurs pays européens, arabes, ou sud-américains.

Meriem Meziane a ouvert la voie à bien d'autres talents, féminins en particulier. Décédée en 2009, elle laisse une œuvre appréciée des amateurs d'art.

NAJAT VALLAUD-BELKACEM

Elle est native de Beni Chiker (Province de Nador) en 1977, petite ville qui connut une émigration importante dans les années 1960. Najat Belkacem rejoindra son père à l'âge de quatre ans dans le cadre d'un regroupement familial, avec sa maman et ses six frères et sœurs. Après une scolarité brillante, elle rejoint l'Université d'Amiens où elle obtient une Licence, puis l'Institut d'Etudes Politiques de Paris - dit Sciences Po - où elle prépare son entrée à l'Ecole Nationale d'Administration. Elle y rencontre le futur député Boris Vallaud, épousé en 2005, union dont naîtront deux enfants jumeaux.

La jeune diplômée, devenue militante, exerce plusieurs fonctions et mandats successifs, dont deux la font connaître : en 2007, Sa Majesté le Roi Mohammed VI la nomme au Conseil de la Communauté Marocaine à l'Etranger et, en 2011, elle accompagne Ségolène Royal, qui en fait sa porte-parole, fonction reprise auprès du candidat François Hollande. Elu Président, celui-ci la nomme Ministre dans ses gouvernements successifs, en particulier du Droit des femmes, puis en 2014 à l'Education Nationale dont elle reste durant trois années une Ministre emblématique. Gageons que sa carrière ne fait que commencer.



NAJAT ROCHDI



Née en 1961 à Oujda, elle y a fait ses études primaires et secondaires avant de s'envoler pour Paris, puis Montréal, et d'y décrocher brillamment un Doctorat en Mathématiques et génie informatique. Revenue au pays, Najat Rochdi enseigne, puis se fait connaître rapidement par son action au sein du programme e-Maroc dédié à généraliser l'usage des nouvelles technologies, des administrations jusque dans les foyers.

En 1999, la jeune femme devient la première Secrétaire Générale d'un Ministère ; celui de l'Economie Sociale et des PME. Elle quitte ce poste en 2003 et va enchaîner les responsabilités au PNUD, qui la mèneront dans plusieurs capitales, puis au siège à New York. Dans chaque pays, ses responsabilités s'étendent. Les actions humanitaires, sociales, économiques et de maintien de la paix sont tellement liées que le Secrétaire Général des Nations Unies la nomme Coordinatrice Résidente en mars 2007, à la tête de la Mission en Centrafrique. Une consécration... qui, probablement, en appelle d'autres.

NAJIMA THAY THAY RHOZALI

Elle est née en 1960 à Sidi Boubker, village minier emblématique des plaines de Zellidja, tout près de la frontière. Son parcours scolaire s'effectue dans l'Oriental. Après une Maîtrise à l'Université Mohammed 1er d'Oujda, elle poursuit en Sorbonne à Paris, où elle obtient son Doctorat en 1991 en Ethno-sémiotique. De retour au Maroc, elle enseigne à l'Université Ibn Zohr d'Agadir et publie deux ouvrages de référence sur l'oralité et les contes populaires du Maroc, en 2000, puis 2001.

Militante et responsable politique, elle est nommée en 2002 Secrétaire d'Etat auprès du Ministère de l'Education Nationale en charge de l'alphabétisation et de l'éducation non formelle. A partir de 2004, elle devient Professeur-chercheur à l'Université Ibn Tofail de Kénitra et membre de sa chaire de l'UNESCO dédiée aux droits de la femme. Les responsabilités de Najima Thay Thay Rhozali n'ont cessé de s'étendre comme membre et militante de nombreuses associations dont elle est parfois fondatrice. Ses préoccupations principales restent la femme, l'enfant, et l'environnement, notamment sous l'angle de l'alphabétisation et en particulier en milieu rural, mais cela n'empêche pas l'universitaire de publier.



162



JALILA MEGRI

Hassan, Mahmoud, Younès... et Jalila ! Ils formaient «Les Mégri», d'abord constitués en duo (dès 1960 avec les deux aînés), puis en trio avec l'arrivée de Jalila en 1965, complété en 1970 du puiné Younès. Un premier disque dès 1964 et une séparation en 1978 : le groupe Mégri n'aura pas duré très longtemps, mais assez pour faire de Jalila Mégri une vedette surnommée la «Fairouz du Maghreb» plus d'une décennie durant. Enfants d'artistes et musiciens, les frères surent poser sur des musiques de leur époque la voix suave et étrangement moderne de Jalila. Le souffle nostalgique d'aujourd'hui

ramène avec lui la voix de celle qui pourtant débuta dans la vie comme secrétaire au Ministère de l'Agriculture... Toujours flanquée de sa fratrie hyper-active, il fut difficile à Jalila d'échapper au destin familial. Appréciee de feu Sa Majesté le Roi Hassan II, Jalila s'est peu à peu retirée des plateaux, animant quelques soirées à l'occasion et coulant des jours heureux en Espagne. La célébrité lui semble lointaine et elle privilégie la sérénité. Après tout, née à Oujda en 1947, elle a bien gagné le droit aux bonheurs simples.

FADILA LAANAN

La famille de Fadila Laânan est originaire de Beni Fidel (Province de Nador). Après plus de vingt années en Algérie, la famille émigre à nouveau, cette fois vers la Belgique. Fadila naît en 1967 et, après une scolarité exemplaire, étudie le Droit public et administratif à l'Université Libre de Bruxelles, dont elle obtient la Licence en 1993. Plusieurs fois Conseiller, elle devient élue communale en 2000 à Anderlecht et sera réélue en 2006. Elle occupera également plusieurs postes de Ministre au Gouvernement de la Communauté française. En 2014, elle devient Secrétaire d'Etat à la Région Bruxelles-Capitale, puis Ministre-Présidente du Gouvernement francophone bruxellois. À chaque fois, le portefeuille des responsabilités est multiple. Il comporte principalement la propreté publique, la problématique des déchets, ainsi que la recherche scientifique, les infrastructures sportives et la fonction publique, ce qui n'empêche pas Fadila Laânan de rester l'élue de ses concitoyens au Conseil Communal d'Anderlecht... et de prendre grand soin de ses deux enfants. Une distinction française s'ajoute à son panégyrique : la Légion d'honneur. Nul doute que de nombreuses lignes complèteront cette biographie déjà riche.



AMINA LAMRINI EL OUAHABI

Elle voit le jour à Nador, en 1952. Après sa licence en 1975, elle s'éloigne de l'Oriental pour rejoindre d'abord l'Ecole Normale Supérieure, puis différents postes d'enseignante. En parallèle, Amina Lamrini prépare le concours d'Inspectrice Principale de l'Education Nationale. Très vite, une thèse de Doctorat en Sciences de l'Education devient son objectif majeur, atteint en 2007.

Le sujet a trait à «L'estime de soi et le respect de l'autre». En vérité, Amina Lamrini, depuis le lycée, est une militante des droits humains, cause défendue au plan politique comme dans différents cadres associatifs, notamment dédiés aux femmes.

En 1988, elle est membre fondatrice de l'Organisation Marocaine des Droits de l'Homme, puis, en 1997, du Comité de Soutien pour la Scolarisation des Filles rurales ; deux exemples significatifs de son engagement. Mariée et mère de famille, son hyperactivité n'a pas altéré sa vie personnelle. En 2012, Sa Majesté le Roi la nomme à la tête de la Haute Autorité de la Communication Audiovisuelle, organisme indépendant devenu institution constitutionnelle ; un leadership incontestable.



CHARLOTTE SZLOVAK

La future cinéaste est née à Oujda en 1947, fille du Docteur Imre Szlovak dont le cabinet faisait face à l'entrée du Lycée de Garçons. Fuyant la montée de l'antisémitisme en Hongrie, le médecin juif trouve refuge au Maroc dans les années 1930.

Il se marie en 1940 à Oujda, où il restera jusqu'à son décès en 1980. Charlotte, comme ses deux sœurs, quitte Oujda après le Lycée pour des études en France. Auteure et réalisatrice connue, elle multiplie les collaborations avec les chaînes françaises de télévision et plusieurs producteurs. C'est souvent à travers le prisme de son vécu que Charlotte Szlovak aborde des questions plus vastes, voire universelles. Ainsi «Docteur Imre Szlovak» et surtout «Retour à Oujda» racontent un peu de la vie de ces communautés juives installées dans l'Oriental, d'origines marocaine, française d'Algérie ou espagnole, et célèbrent, au prétexte d'un pèlerinage aux tombeaux de saints juifs à Debdou, l'heureux temps de la co-existence harmonieuse de toutes les communautés de l'Oriental ; juives, chrétiennes et musulmanes.



PILAR DEL CASTILLO

Née en 1952 à Nador, Pilar del Castillo est de nationalité espagnole.

Elle a effectué ses études à Madrid, jusqu'à la Licence ; en 1981, une bourse lui permet de passer avec succès un Master en Sciences politiques à l'Université de l'Ohio aux Etats-Unis. En 1983, elle obtient son Doctorat de l'Université Complutense de Madrid : un travail sur le financement des partis politiques dans les démocraties occidentales qui aura un grand écho.

Professeure de Droit constitutionnel puis de Sciences politiques, elle dirige, à partir de 1995, La nouvelle revue politique, culturelle et artistique, en même temps que le Centre de recherches sociologiques. Elle devient, en 2000, Ministre de l'Education, de la Culture et des Sports. Elle y entreprend une profonde et courageuse réforme du système éducatif.

Elue Députée au Congrès espagnol en 2004 puis, la même année, Députée européenne, elle sera réélue en 2009 : elle siège depuis son élection à la Commission de l'Industrie, de la Recherche et de l'Energie. Pilar del Castillo est aussi une fervente militante politique.



NOURIA BENGHABRIT-REMAOUN

Née Benghabrit à Oujda en 1952, Nouria porte le patronyme d'une famille bien connue de Tlemcen, venue d'Andalousie ; elle compte parmi ses ancêtres le fondateur de la Grande mosquée de Paris. Accolé au sien, le nom de son époux évoque une origine morisque (Remaoun, dérivé de l'espagnol Ramón). Nouria Benghabrit a fait ses études supérieures à l'Université d'Oran en Sociologie de l'éducation, jusqu'au Diplôme d'Études Approfondies, avant de poursuivre à l'Université Paris 5 sur le même thème et d'y obtenir son Doctorat en 1982. Menant en parallèle études, recherches et enseignement, Nouria Benghabrit dirige le Département de sociologie de l'Université d'Oran depuis 1976. En 1985, elle rejoint l'équipe des chercheurs en Anthropologie sociale et culturelle, qui devient Centre national de recherche en 1992 sous sa direction.

Elle le quitte en 2014 pour devenir Ministre de l'Éducation Nationale, secteur qu'elle connaît aussi parfaitement que les domaines de la famille, des femmes, ou de la jeunesse. A la tête d'un Département sensible, Nouria Benghabrit-Remaoun s'affirme comme une femme de conviction, de combat et de courage.



DANIÈLE HENKEL

De père allemand et fille d'une maman commerçante juive d'origine italienne, Oujda l'a vue grandir dans un confort aisé. Née en 1956, elle part à Rabat puis Oran à seize ans. Mariée jeune, Danièle est mère de quatre enfants quand elle débute dans une multinationale, avant de rejoindre l'ambassade américaine où elle travaillera dix ans. Avec la montée des violences en Algérie, la famille choisit l'exil et le Canada en 1990, avec sa maman, ses enfants, et un mari dont elle est séparée un peu plus tard. Les difficultés à reconstruire une vie professionnelle sont réelles, mais peu à peu surmontées : Danièle travaille d'abord dans le secteur public de la santé, puis rejoint une entreprise de lingerie.

En 1997, elle lance «Danièle Henkel Inc» qui promeut le gant Kessa - le fameux «kiss» utilisé des hammams du Maghreb - puis d'autres produits de bien-être et cosmétique. La grande notoriété lui vient entre 2012 et 2016 avec une série de télé-réalité où Danièle est mentor pour promouvoir l'entrepreneuriat. Un livre autobiographique raconte sa vie démarrée à Oujda dans l'insouciance joyeuse de l'enfance : «Quand l'intuition trace la route» ; un chemin débuté précisément dans l'Oriental.



FRANÇOISE BENHAMOU

Elle est née à Oujda en 1952, ville dont sa maman était originaire. Fille d'un père originaire de Maghnia, elle se souvient précisément de la pharmacie familiale sur l'Avenue Mohammed V.

Devenue agrégée de sciences sociales, puis de sciences économiques, Professeur à l'Université Paris 13 et à Sciences Po Paris, membre du Cercle des Economistes, elle enseigne dans plusieurs pays. Elle est membre du Comité des programmes de la chaîne de télévision culturelle franco-allemande ARTE ainsi que de divers conseils scientifiques, dont celui du Centre National du Livre, qu'elle préside.

Elle fut conseiller du Ministre de la Culture, Vice-Présidente de l'Université Paris 13, en charge des relations internationales, et membre de nombreuses et prestigieuses instances, comme le Musée du Louvre, l'Institut national du patrimoine, et le Centre national d'enseignement à distance. Elle est l'auteure de nombreux articles, livres et rapports, qui ont toujours établi et analysé des liens originaux et forts entre culture, patrimoine et économie.



© Jerome Pancroni



NATHALIE DELON



Elle est née à Oujda en août 1941 et y passera son enfance ; son père était oranais et sa maman originaire de Mellilia. Francine Canovas, Nathalie de son prénom d'artiste, quitte le Maroc au début des années 1960. Elle épouse l'acteur Alain Delon en 1964, alors au fait de sa gloire, et restera la seule femme à porter son nom.

A ses côtés, elle fait ses premiers pas d'actrice au cinéma dans le film «Le Samouraï», un grand succès populaire international. Ils ont un fils, Anthony, également acteur. Elle tournera ensuite de un à trois films chaque année, jusqu'à l'aube des années 1980 où elle devient réalisatrice. Son dernier film, «Sweet Lies», sort en 1988. Elle publie un livre de souvenirs en 2006 - «Pleure pas, c'est pas grave» - fait encore une brève apparition en 2008 dans le film «Nuit de chien». Depuis le début des années 1970, Nathalie Delon vit essentiellement aux Etats-Unis... bien loin de l'Oriental.

Remerciements

Nos plus vifs remerciements aux 40 femmes de l'Oriental Marocain qui ont accordé leur témoignage et autorisé sa publication, ainsi qu'aux 16 femmes connues du grand public que notre narratrice, Yasmine, a voulu célébrer en fin d'ouvrage.